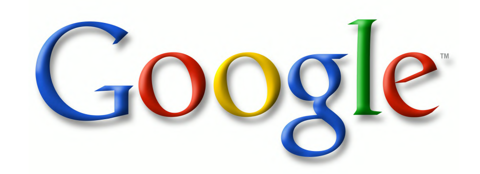
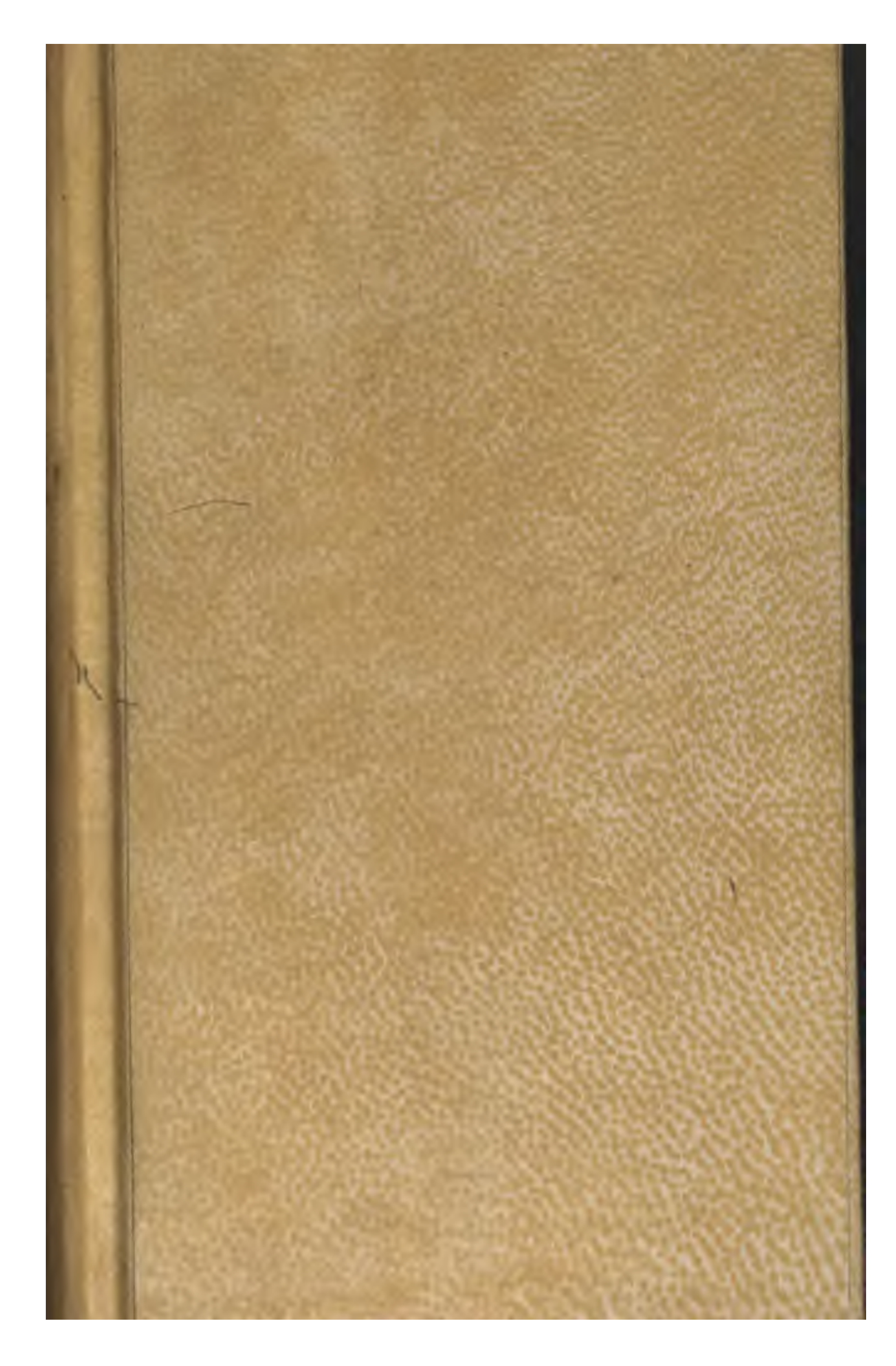








5 gravures



THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

THÉATRE COMPLET DE M. DE VOLTAIRE,

Conforme à la dernière Édition.

TOME HUITIÈME,

Contenant L'ÉCOSSAISE, LE DROIT DU SEIGNEUR, CHARLOT, LE DÉPOSITAIRE, & SOCRATE.



A CAEN,

CHEZ G. LE ROY, Imprimeur du Roi, ancien Hôtel-des-Monnaies.

M. DCC LXXXVIII.

AVEC PERMISSION.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE,

PAR M. HUME.

Traduite en Français par JÉROME CARRÉ.

Représentée à Paris au mois d'Auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.



ÉPITRE DÉDICATOIRE,

DU TRADUCTEUR

DE L'ÉCOSSAISE,

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

Monsieur,

La petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts & au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène *César* & *Ptolomée*, *Athalie* & *Joad*, *Merope* & son fils, entourés & pressés d'une foule de jeunes-gens, si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie & de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'aient

de très-illuſtres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philoſophes ; mais, il faut l'avouer, nous ne ſommes que les diſciples des *Newton*, des *Loke*, des *Galilée*. Si la France a quelques hiſtoriens, les Eſpagnols, les Italiens, les Anglais même nous diſputent la ſupériorité dans ce genre. Le ſeul *Maſſillon* aujourd'hui paſſe chez les gens-de-goût pour un orateur agréable ; mais qu'il eſt encore loin de l'archevêque *Tillotſon* aux yeux du reſte de l'Europe ! Je ne prétends point peſer le mérite des hommes de génie ; je n'ai pas la main aſſez forte pour tenir cette balance : je vous dis ſeulement comment penſent les autres peuples ; & vous ſavez Monſieur, vous qui dans votre première jeuneſſe avez voyagé pour vous inſtruire, vous ſavez que preſque chaque peuple a ſes hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ſes voiſins.

Si vous deſcendez des arts de l'eſprit pur, à ceux où la main a plus de part, quel peintre oſerions-nous préférer aux grands peintres d'Italie ? C'eſt dans le ſeul art des *Sophocles* que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre : c'eſt pourquoi, dans pluſieurs villes d'Italie, la bonne compagnie ſe raſſemble pour repréſenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien : c'eſt ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne & à Péterſbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la ſcène françaiſe, était le manque d'action & d'appareil. Les tragédies étaient ſouvent de longues converſations en cinq

actes. Comment hazarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes & terribles, qui bien ménagées sont un des plus grands ressorts de la tragédie? Comment apporter le corps de *César* sanglant sur la scène? Comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, & l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache & le tombeau & le fils & la mère, & qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; & quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire & la vivacité d'une action également terrible & vraisemblable à la force des pensées, & surtout à la belle & naturelle poësie, sans laquelle l'art dramatique n'est rien, ce sera vous, Monsieur, que la postérité devra remercier. (*)

(*) Il y avait long-tems que M. de *Voltaire* avait reclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs sur le théâtre, & de rétrecir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le Comte de *Lauraguais* donna les sommes nécessaires pour mettre les Comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de *Voltaire* s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout & tumultueux; & dans les nouvelles salles construites à Paris, le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celle qu'ont ordonnée des Evêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe & celle de la torture. Tous ces changemens se

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble & d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire; & si l'on en parle, on l'exténue, on le défigure: n'est-il plus? on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable & malheureux, secouru par vous; je veux qu'on sache que, tandis que vous occupez votre loisir à faire-revivre par les soins les plus coûteux & les plus pénibles un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites-renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente. (**)

---

sont faits, à la vérité, lentement, à demi, & comme si l'on eût voulu prouver en les fesant qu'on suivait, non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de *Voltaire* avait donnée aux esprits.

La tolérance qu'il avait tant prêchée s'est établie peu de tems après sa mort en Suède & dans les Etats héréditaires de la maison d'Autriche; &, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

(**) M. le Comte de *Lauraguais* avait fait une pension au célèbre *du Marsais*, qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être janséniste, & même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils sont incapables de faire ; & c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette Epitre, parce que que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages ; & quand on le voit à la t te d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.



A MESSIEURS
LES PARISIENS. (a)

MESSIEURS,

Je ſuis forcé par l'illuſtre M. *F*.... de m'expoſer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai ſur le *ton* du ſentiment & du reſpect ; ma plainte ſera marquée au *coin* de la bienſéance, & éclairée du *flambeau* de la vérité. J'eſpère que M. *F*.... ſera confondu *vis-à-vis* des honnêtes-gens qui ne ſont pas accoutumés à ſe prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *ſentimentés*, font *métier & marchandiſe* d'inſulter *le tiers & le quart*, ſans aucune *provocation*, comme dit *Cicéron* dans l'Oraiſon *pro Murena*, page 4.

Meſſieurs, je m'appelle *Jérôme* CARRÉ, natif de Montauban : je ſuis un pauvre jeune-homme ſans fortune ; & comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cauſe que M. *L. F*.... de *P*....... m'y perſécute, je ſuis venu implorer la protection des Pariſiens. J'ai traduit la comédie de l'Ecoſſaiſe de M. *Hume*. Les Comédiens français, & les italiens, voulaient la repréſenter : elle aurait peut-être été jouée cinq ou ſix fois, & voilà que M. *F*.... emploie ſon autorité & ſon crédit pour empêcher ma traduction de paraître ; lui qui encourageait tant les jeunes-gens, quand il était Jéſuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi ; il

(a) Cette plaiſanterie fut publiée la veille de la repréſentation.

commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. *Hume*, M. *Home*; & puis il dit que M. *Hume* le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. *Hume* le philosophe. Qu'il consulte seulement le Journal encyclopédique du mois d'Avril 1758, journal que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent *tous les mois* en Europe; il y verra cette annonce, page 137:

L'auteur de Douglas *est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété.*

Je ne sais pas si M. *David Hume* est impie: s'il l'est, j'en suis bien fâché, & je prie Dieu pour lui comme je le dois; mais il résulte que l'auteur de l'Ecossaise est M. *Hume* le prêtre, parent de M. *David Hume*: ce qu'il fallait prouver, & ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère; mais qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de l'Ecossaise. Il est vrai que, dans le journal que je cite, l'Ecossaise n'est pas expressément nommée; on n'y parle que d'Agis & de Douglas; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de l'Ecossaise, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur:

« *My deat translator*, mon cher traducteur, *you have*

comitted many a blunder in your performance, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction: *you have quitte impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastitement ad the end of the drama.....* vous avez affaibli le caractère de *Frélon*, & vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce. »

Il est vrai, & je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp (ce mot *wasp* veut dire *frélon*); mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue, & j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. *Hume* ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son *Wasp* sur la scène, & moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage; j'ai aussi retranché quelque chose de miladi Alton pour m'éloigner moins de vos mœurs, & pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. *F*..... dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, page 114, qu'on l'appelle aussi *Frélon*, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, Messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. *Hume*? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice: il

dit, page 115, que le bruit courut long-tems qu'il *avait été condamné aux galères*; & il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu: mais, je vous en supplie, que ce Monsieur ait été aux galères quelque tems, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais? Il parle des raisons qui *pouvaient*, dit-il, *lui avoir attiré ce malheur*. Je vous jure, Messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons; *il peut y en avoir de bonnes*, sans que M. *Hume doive s'en inquiéter: qu'il aille aux galères* ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de l'Ecossaise. Je vous demande, Messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, JEROME CARRÉ, natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint Thomas du Louvre; car j'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cu-de-sac*: je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cu ni à un sac: je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cu, en dépit du sieur F..... ci-devant J.....

AVERTISSEMENT.

CETTE lettre de M. *Jérôme Carré* eût tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut repréſentée au commencement d'auguſte 1760. On commença tard, & quelqu'un demandant pourquoi on attendait ſi long-tems ? *C'eſt apparemment*, répondit tout haut un homme d'eſprit, *que F..... eſt monté à l'hôtel de ville.* Comme ce *F....* avait eu l'inadvertance de ſe reconnaître dans la comédie de l'Ecoſſaiſe, quoique M. *Hume* ne l'eût jamais eu en vue, le public le reconnut auſſi. La comédie était ſue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, & cependant elle fut reçue avec un ſuccès prodigieux. *F.....* fit encore la faute d'imprimer dans je ne ſais quelles feuilles, intitulées l'*Année littéraire*, que l'Ecoſſaiſe n'avait réuſſi qu'à l'aide d'une cabale compoſée de douze à quinze cents perſonnes, qui toutes, diſait-il, le haïſſaient & le mépriſaient ſouverainement. Mais M. *Jérôme Carré* était bien loin de faire des cabales ; tout Paris ſait aſſez qu'il n'eſt pas à portée d'en faire : d'ailleurs il n'avait jamais vu ce *F....* & il ne pouvait comprendre pourquoi tous les ſpectateurs s'obſtinaient à voir *F.....* dans *Frélon*. Un Avocat à la ſeconde repréſentation s'écria : *Courage, M. Carré! vengez le public* ; le parterre & les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finiſſaient point. *Carré*, au ſortir du ſpectacle,

fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, M. *Carré*, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume! Eh, Messieurs, répondit *Carré*, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale & d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut *barbouillé de deux baisers* par la femme de F...... *Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point.* L'innocent *Carré* était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un français nommé *F.* .... & toute la France lui fesait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune-homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection; il comprit en général, que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de *Frélon* était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela, que ce *Frélon* était autant estimé dans les provinces que dans la capitale; mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. *Hume* en a fait tout le succès. Peignez un fa-

quin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes : intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord *Boldthinker* au prétendu *Hume*, au sujet de sa pièce de l'Écossaise :

« Je crois, mon cher HUME, que vous » avez encore quelque talent ; vous en êtes » comptable à la nation : c'est peu d'avoir » immolé ce vilain *Frélon* à la risée publi- » que, sur tous les théâtres de l'Europe, où » l'on joue votre aimable & vertueuse Ecos- » saise ; faites plus : mettez sur la scène tous » ces vils persécuteurs de la littérature, tous » ces hypocrites noircis de vices, & calom- » niateurs de la vertu : traînez sur le théâtre, » devant le tribunal du public, ces fana- » tiques enragés, qui jettent leur écume » sur l'innocence, ces hommes faux, qui » vous flattent d'un œil, & qui vous me- » nacent de l'autre, qui n'osent parler de- » vant un philosophe, & qui tâchent de le » détruire en secret : exposez au grand jour » ces détestables cabales qui voudraient re- » plonger les hommes dans les ténèbres.

» Vous avez gardé trop long-tems le si- » lence ; on ne gagne rien à vouloir adou- » cir les pervers ; il n'y a plus d'autre » moyen de rendre les lettres respectables, » que de faire-trembler ceux qui les ou- » tragent : c'est le dernier parti que prit

» *Pope* avant que de mourir : il rendit ri-
» dicules à jamais, dans sa Dunciade, tous
» ceux qui devaient l'être ; ils n'osèrent
» plus se montrer, ils disparurent, toute la
» nation lui aplaudit : car si dans les com-
» mencemens la malignité donna un peu de
» vogue à ces lâches ennemis de *Pope*, de
» *Swift* & de leurs amis, la raison reprit
» bientôt le dessus. Les *Zoïles* ne sont sou-
» *tenus qu'un tems.* Le vrai talent des vers
» *est une arme qu'il faut employer à ven-*
» *ger le genre-humain. Ce n'est pas les*
» *Pantolabes* & les *Nomentanus* seulement
» qu'il faut effleurer ; ce sont les *Anitus* &
» les *Melitus* qu'il faut écrâser. Un vers bien
» fait transmet à la dernière postérité la gloire
» d'un homme de bien & la honte d'un mé-
» chant. Travaillez, vous ne manquerez pas
» de matière, &c. »



PRÉFACE.

LA comédie dont nous préſentons la traduction aux amateurs de la littérature eſt (*a*) de M. *Hume*, paſteur de l'égliſe d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres: il eſt parent & ami de ce célèbre philoſophe M. *Hume*, qui a creuſé avec tant de hardieſſe & de ſagacité les fondemens de la métaphyſique & de la morale: ces deux philoſophes ſont également honneur à l'Ecoſſe leur patrie.

La comédie intitulée *l'Ecoſſaiſe* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réuſſir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui eſt par-tout la même: il a la naïveté & la vérité de l'eſtimable *Goldoni*, avec peut être plus d'intrigue, de force & d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne & celui de *Freeport* ne reſſemblent à rien de ce que nous connaiſſons ſur les théâtres de France; & cependant c'eſt la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune: ce ſont des touches ſemblables, la même peinture des mœurs; rien de recherché; nulle envie d'avoir de l'eſprit, & de montrer miſérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les perſonnages; rien d'étranger au ſujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes tri-

(*a*) On ſent bien que c'était une plaiſanterie d'attribuer cette pièce à M. *Hume*.

viales qui rempliſſent le vide de l'action. C'eſt une juſtice que nous ſommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même tems que nous avons cru, par le conſeil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque choſe du rôle de *Frélon*, qui paraiſſait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raiſon, à la fin de la pièce ; mais cette juſtice qu'on lui rendait, ſemblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'eſprit au dénouement.

De plus, le caractère de *Frélon* eſt ſi lâche & ſi odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce perſonnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il eſt dans la nature ; car dans les grandes villes, où la preſſe jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces miſérables qui ſe font un revenu de leur impudence, de ces *Arétins* ſubalternes qui gagnent leur pain à dire & à faire du mal, ſous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres, comme ſi les vers qui rongent les fruits & les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illuſtres ſavans, & pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie, qui ont préſidé au Dictionnaire encyclopédique, à cet ouvrage néceſſaire au genre-humain, dont la ſuſpenſion fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands-hommes, dis-je, dans des Eſſais qu'il s'eſt amuſé à faire ſur l'art de la comédie, remarque très-judicieuſement que l'on doit

ſonger à mettre ſur le théâtre les conditions & les états des hommes. L'emploi du *Frélon* de M. *Hume* eſt une eſpèce d'état en Angleterre; il y a même une taxe établie ſur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraiſſaient dignes du théâtre en France; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il ſe plaît quelquefois à tracer des objets dont la baſſeſſe peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le ſujet ſoit bas, pourvu qu'il ſoit vrai. Ils diſent que la comédie étend ſes droits ſur tous les caractères & ſur toutes les conditions; que tout ce qui eſt dans la nature doit être peint; que nous avons une fauſſe délicateſſe, & que l'homme le plus mépriſable peut ſervir de contraſte au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la juſtification de M. *Hume*, qu'il a l'art de ne préſenter ſon *Frélon* que dans des momens où l'intérêt n'eſt pas encore vif & touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conſervant aux perſonnages la nobleſſe de leur caractère.

Ce qui nous a frappés vivement dans cette pièce, c'eſt que l'unité de tems, de lieu & d'action y eſt obſervée ſcrupuleuſement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'eſt jamais vide. Rien n'eſt plus commun & plus choquant que de voir deux acteurs ſortir de la ſcène: & deux autres venir à leur place, ſans être appelés, ſans être attendus; ce défaut inſup-

portable ne se trouve point dans l'Ecossaise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête-homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique: car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état & notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions toujours fortes & toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, & digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes-gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, & un art très-difficile. Tout le monde peut

compiler des faits & des raisonnemens. Il est ais d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, & le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface, que par ce passage de notre compatriote *Montagne* sur les spectacles :

« J'ai soutenu les premiers personnages ès tragé» dies latines de *Bucanam*, & de *Guerante*, & de » *Muret*, qui se représentèrent à notre collège de » Guienne avec dignité. En cela, *Andréas Goveanus* » notre principal, comme en toutes autres parties » de sa charge, fut sans comparaison le plus grand » principal de France, & m'en tenait-on maître ou» vrier. C'est un service que je ne mesloue point » aux jeunes enfans de maison, & ai vu nos princes » depuis s'y adonner en personne, à l'exemple d'au» cun des anciens, honnestement & louablement : il » est loisible même d'en faire mestier aux gens d'hon» neur & en Grèce. *Aristoni tragico actori rem aperit : » huic & genus & fortuna honesta erant : nec ars, quia » nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car » j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui con» damnent ces esbatemens, & d'injustice ceux qui » empêchent l'entrée de nos bonnes villes aux comé» diens qui le valent, & envient au peuple ces plai» sirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'as» sembler les citoyens, & les rallier comme aux » offices sérieux de la dévotion, aussi aux exer» cices & jeux. La société & amitié s'en augmente, » & puis on ne leur concède des passe-tems plus ré-

» glés que ceux qui se font en présence de chacun » & à la vue même du magistrat. Et trouverais rai» sonnable que le Prince à ses dépens en gratifiast » quelquefois la commune ; & qu'aux villes popu» leuses il y eût des lieux destinés & desposés pour » ces spectacles, quelque divertissement de pires ac» tions & occultes. Pour revenir à mon propos, il » n'y a tel que d'allécher l'appétit & l'affection, » autrement on ne fait que des asnes chargés de » *livres; on leur donne à coup de fouet, en garde,* » *leur pochette pleine de science: laquelle, pour* » bien faire, il ne faut pas seulement loger chez » soi, il la faut épouser. »





PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un Café avec des appartemens.

LINDANE, Ecossaise.

Le Lord MONROSE, Ecossais.

Le Lord MURRAI.

POLLY, suivante.

FRÉEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros Négociant de Londres.

FRÉLON, Ecrivain de feuilles.

Ladi ALTON; *on prononce* Lédi.

Plusieurs ANGLAIS qui viennent au Café.

DOMESTIQUES.

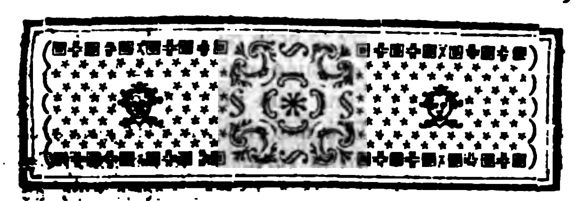
Un MESSAGER d'Etat.

La Scène est à Londres.

L'ECOSSAISE.



H. Gravelot. del. De Longueil. Sculp.



L'ÉCOSSAISE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène représente un Café & des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain pied des appartemens dans le Café.) (*)

FRÊLON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire & du café, lisant la gazette.*

QUE de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce

(*) On a fait hausser & baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance & la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille & ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

qu'il a fait ſon devoir; le beau mérite! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens-de-lettres! Et à moi rien! Encore, encore, & à moi rien! (*il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais-enchérir le papier.... Et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque choſe à dire du mal; ſi je puis parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du café.*)

Bonjour, monſieur Fabrice; bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes: j'enrage!

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point-du-tout ce ſentiment là que vous faites-naître: écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon?

FRELON.

C'eſt que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit. On prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me fâche, car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre : je dis un peu de *mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes*, M. *Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies* : &, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, & que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi, M. Frélon, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, & ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en feriez-vous point amoureux mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu....

FRELON.

Ha ha ha ha, sa vertu!...

MONROSE.

Je ne ſuis point milord; c'eſt être un ſot de glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je ſuis ce que ſuis. Quel eſt votre emploi dans la maiſon?

FRELON.

Je ne ſuis point de la maiſon, Monſieur; je pa ma vie au café; j'y compoſe des brochures, d feuilles; je ſers les honnêtes-gens. Si vous av quelque ami à qui vous vouliez donner des é ges, ou quelque ennemi dont on doive dire mal, quelque Auteur à protéger ou à décrier, n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vo voulez faire quelque connaiſſance agréable ou util je ſuis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans ville?

FRELON.

Monſieur, c'eſt un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, où décoré d'un collier de fer de quatre pouces hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.



SCENE III.

FRELON, *se remettant à sa table. Plusieurs Personnes paraissent dans l'intérieur du Café.* MONROSE *avance au bord du théâtre.*

MONROSE.

MES infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses ? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière ! Une fille me reste, errante comme moi, misérable, & peut-être déshonorée... Et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai, qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans ! car enfin, je n'existe plus ; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecosse ; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(UN *de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle ? l'auteur fut bien applaudi ; c'est un jeune-homme de mérite, & sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse : je suis perdu ! je suis ruiné !

FRELON, *écrivant.*

Cela n'eſt pas vrai, la pièce ne vaut rien; l'auteur eſt un ſot, & ſes protecteurs auſſi: les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes; tout renchérit; l'Etat eſt anéanti, & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne; la vérité eſt que la philoſophie eſt bien dangereuſe, & que c'eſt elle qui nous a fait-perdre l'île de Minorque. (*a*)

MONROSE, *toujours ſur le devant du théâtre.*

Le fils de milord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne; elle eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

(*b*) Et moi je vous dis que les philoſophes font baiſſer les fonds publics, & qu'il faut envoyer un autre ambaſſadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut ſiffler la pièce qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(*ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satyre. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième & le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à-la-fois! Quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi; sur-tout ne vous querellez

point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous ?

MONROSE.

Avec cette cohue ? Non, mon ami ; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part & dit à Fabrice :*) Ecoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres ?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois ?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bon jour... Que la vie m'est odieuse ! (*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins & d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut ; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête-homme.

(*Les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)



SCENE IV.

FABRICE, Mlle POLLY, FRELON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly, Mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maitresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie: quand ma maitresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra. (*il sort.*)

FRELON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maitresse? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte !

FRELON.

Eh, de quelle ſorte eſt-elle donc ?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter : vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

FRELON.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Aſſurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maitreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raiſons ; c'eſt que vous êtes bel-eſprit, ennuyeux, & méchant.

FRELON.

C'eſt bien à ta maitreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, & qui eſt nourrie par charité, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maitreſſe pauvre ! Qui vous a dit cela, langue de vipère ? Ma maitreſſe eſt très-riche : ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte : elle eſt vêtue ſimplement par modeſtie : elle mange

peu, c'eſt par régime; & vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière : nous connaiſſons ſa conduite, nous ſavons ſa naiſſance, nous n'ignorons pas ſes aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connaiſſez-vous? que voulez-vous *dire?*

FRELON.

J'ai par-tout des correſpondances.

POLLY.

O Ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, ſi vous ſavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

FRELON.

Ah, ah, j'ai donc deviné! il y a donc quelque choſe! & je ſuis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut...

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc; cela n'eſt pas poſſible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous ſavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, si non que ma maitresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très-à notre aise, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très-à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah, je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon !

(*il sort.*)

SCENE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

AH! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frélon: il me donne toujours de l'inquiétude. On dit que c'est un esprit de travers & un cœur de boue, dont la langue, la plume & les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer par-tout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité & le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait abſolument vous voir, & je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir; & milord Murrai n'eſt point venu! il n'eſt point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! *ſouviens-toi ſur-tout de lui cacher toujours* ma misère, & à lui, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau: ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris: je ſais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maitreſſe, on s'en apperçoit aſſez en me voyant: pour vous, ce n'eſt pas de même; la grandeur-d'ame vous ſoutient; il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle: mais moi, je maigris à vue d'œil; depuis un an que vous m'avez priſe à votre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage, ni l'eſpérance: je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe: n'ayons d'obligation à perſonne; va vendre

ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent & t'habillent; tu m'as aidée: il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des Reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE.

Hélas! milord Murrai n'est point venu! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous sera toujours funeste: s'il vient, comme il viendra sans-doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais; je suis une infortunée, dont le père fut pros-

crit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor ; j'attends son retour. Mais hélas! Murrai ne revient point. . .. *Je t'ai ouvert mon cœur ; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir* l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? je ne sors jamais d'auprès de vous ; & puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés ; & si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent ; ils veulent se faire un droit de notre misère : & je veux rendre cette misère respectable. Mais hélas ! milord Murrai ne viendra point !



SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... Entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi deſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne ſuis qu'un homme ſimple, *qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme ſi j'étais un homme de la cour :* ma chère Dame, un peu de bonne chère ; *nous* avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi : deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour ; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins....

LINDANE.

Je vous rends grace avec fenfibilité; mais je n'ai befoin de rien.

FABRICE.

Oh! je n'y tiens pas; vous n'avez befoin de rien, & vous n'avez pas le néceffaire!

LINDANE.

Qui vous en a pu impofer fi témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il eft deux heures, & milord Murrai ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien, Madame, ce Milord dont vous parlez; je fais que c'eft l'homme le plus vertueux de la cour: vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'eft peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout-prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maitreffe, je t'en avertis. Cette femme-là eft incompréhenfible... Mais qui eft donc cette autre dame qui entre dans mon café comme fi c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maitresse, c'est miladi Alton, celle qui voulait épouser Milord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici: c'est elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point : c'en est fait, je suis perdue! pourquoi me suis-je obstinée à vivre?

(*elle rentre.*)

SCENE VII.

LADI ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, & prenant Fabrice par le bras.*

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

Ladi ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme!

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

LADI ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Ladi ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour ! vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand Milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; & quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

Ladi ALTON.

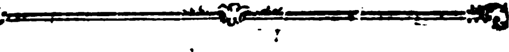
Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

Ladi ALTON, *elle va à la porte de Lindane, & frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.



SCÈNE II.

LINDANE, LADI ALTON.

LINDANE.

EH qui peut frapper ainsi? & que vois-je?

Ladi ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, Mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! Madame, voilà une étrange question.

Ladi ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour-là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, & se jetter ensuite par la fenêtre

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez-là.

Ladi ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je ſuis jalouſe, vindicative, furieuſe, implacable.

LINDANE.

Tant-pis pour vous, Madame.

Ladi ALTON.

Répondez-moi : milord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois ?

LINDANE.

Que vous importe, Madame ? & de quel droit venez-vous m'interroger ? Suis-je une criminelle ? Êtes-vous mon juge ?

Ladi ALTON.

Je ſuis votre partie : ſi Milord vient encore vous voir, ſi vous flattez la paſſion de cet infidèle, tremblez ! renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avais une.

Ladi ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide ; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez : mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

Ladi ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre : tenez, connaiſſez le traître ; voilà les lettres qu'il m'a écrites ; voilà ſon portrait qu'il m'a donné : ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je...

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuſe!... Madame...

Ladi ALTON.

Eh bien?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Ladi ALTON.

Gardez votre réſolution & votre promeſſe : ſachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; ſi vous continüiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en eſt fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'eſt-il donc arrivé, ma chère maitreſſe, & qu'eſt devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injuſtice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émouſſent ſur un cœur noble : il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(*elles ſortent.*)

SCENE III.

Ladi ALTON, FRELON.

Ladi ALTON.

QUOI! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Frélon.*) Gazetier littéraire, approchez; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de Votre Grandeur; je sais qu'elle est Ecossaise, & qu'elle se cache.

Ladi ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

Ladi ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, & quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

Ladi ALTON.

Comment, pédant, une hypothèse!

FRELON.

FRELON.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal-intentionnée contre le gouvernement.

Ladi ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai: elle eſt très-mal intentionnée, puiſqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que, dans un tems de trouble, une *Écoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'État.*

Ladi ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Ladi ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer devant des gens de conſéquence?

FRELON.

Je ſuis en relation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maitreſſe du valet-de-chambre d'un premier commis du Miniſtre; je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée; je ſuppoſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des ſuites; & on mettrait votre rivale, pour ſes mauvaiſes intentions, dans la priſon où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Ladi ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule (*c*); je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Ecossaise qui se cache, dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État. Tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, & même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle. Qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or, ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

Ladi ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu ayes etudié à Saint-Omer (*). Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

(*) Il y avait à Saint-Omer un Collège de Jésuites Anglais renommé dans toute la Grande-Bretagne.



SCENE IV.

LADI ALTON, FABRICE.

Ladi ALTON.

VOILA, je l'avoue, le plus impudent & le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, & lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance ; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît : elle est décente : on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle apperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, fesons la paix : vous êtes un honnête-homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffoneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse & aimable.

Ladi ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.



SCENE V.

FRÉEPORT *vêtu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau*, FABRICE.

FABRICE.

AH ! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, M. Fréeport ; comment vous trouvez-vous de vôtre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup ; mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſucer le ſang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'État ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-

vous beaucoup de monde chez vous ? Qui logez-vous à présent ?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand'chose ; fripons ou sots ; voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, & qu'elle n'est pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans-doute une honnête-femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle, pauvre & vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, & elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point, sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, & à ne vouloir pas qu'on le sache. Elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire-garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire-passer jusqu'à elle les moindres secours : je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte ; quand elle s'en apperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, & c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison. Enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse & de vertu ; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire personne, mais j'estime... Écoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là ; elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un Milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque tems il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse-venir ; où est son appartement ?

FABRICE.

Le voici, de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse ; où est la difficulté d'entrer dans une chambre ? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre ; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte & entre.*)



SCÈNE VI.

LINDANE, *paraissant toute effrayée*, POLLY *la suit.* FREEPORT, FABRICE.

LINDANE.

Eh mon Dieu ! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas ? Monsieur, vous me paraissez peu civil, & vous devriez respecter davantage ma solitude & mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monſieur, ſi Madame le permet.

(*Fréeport s'aſſied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup-d'œil ſur Lindane & ſur Polly : il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſéyez-vous pas quand je ſuis aſſis ?

LINDANE.

Monſieur, c'eſt que vous ne devriez pas l'être ; c'eſt que je ſuis très-étonnée ; c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je ſuis très-connu ; je m'appelle Fréeport, loyal négociant, riche : informez-vous de moi à la Bourſe.

LINDANE.

Monſieur, je ne connais perſonne en ce pays-là ; & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder ; je prends mes aiſes, prenez les vôtres ; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi.... ou ſans moi.... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O Ciel ! quelle visite je reçois ! Et Milord ne vient point ! Cet homme bizarre m'assassine ; je ne pourrai m'en défaire ; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela ? Il faut bien s'asseoir.

(elle s'assied, & travaille à son ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat ; Fréeport en prend sans en offrir ; il parle & boit par reprises.)

FREEPORT.

Écoutez. Je ne suis pas homme à complimens ; on m'a dit de vous.... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre & vertueuse ; mais on ajoute que vous êtes fière, & cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur ?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, & que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, Monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien, n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encore plus mal que d'être fière : je ſais mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taiſez-vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous?

POLLY.

Oh l'original ! l'original !

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi (& ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciment, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent & le ſecret.

(*il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, *ſe levant & ſe détournant.*

Je n'ai jamais été ſi confondue. Hélas ! que tous

ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, & à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le Roi est venu en haute personne.* Eh, malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de

tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde ?

FREEPORT.

Hé que veux-tu dire, toi ? en quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune... Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère; & sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid & de faim. Ma maitresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service; vous l'avez su malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maitresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vous faites très-mal de refuſer. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point: congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſait donner, & qui ne ſait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toujours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de la vertu.

FREEPORT, *toujours prenant ſon chocolat & liſant.*

Hem, que dit-elle là?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas! Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes: elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille......

FREEPORT.

Ah, ah! eſt-ce qu'elle eſt fille?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FREEPORT.

Tant mieux. Elle dit donc qu'une fille!...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit ; pourquoi me soupçonner d'un dessein mal-honnête, quand je fais une action honnête ?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle ?

LINDANE.

Oui, j'entends ; je l'admire, & je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime : oui, ce méchant homme de Frélon le dirait, je serais perdue.

POLLY, *allant vers Fréeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer ? je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point-du-tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hazard, & vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... Comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez

que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire sa montre.*) Mon tems se perd, j'ai des affaires, serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime & ma reconnaissance ; mais sur-tout emportez votre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! Monsieur Fabrice! à mon secours, venez.

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde ; remettez-la-lui, je vous en charge ; assurez-le de mon estime ; & sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah! Monsieur Fréeport, je vous reconnais bien à cette bonne action ; mais comptez que Mademoiselle vous trompe, & qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! Monsieur Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas*

à M. Fréeport.) Je garderai cet argent, & il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état & sa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière.

SCENE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOUS avez là bien opéré, Madame; le ciel daignoit vous secourir: vous voulez mourir dans l'indigence: vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant! Milord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & superbe rivale; il l'aime encore sans-doute: c'en est fait: j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît désespérée; hélas! elle a sujet de

l'être; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui....

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui ; mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que, de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maitresse! que vous me faites verser de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible! quelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais! (*elle déchire la lettre.*) Hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille ?

POLLY.

Quoi, Madame, ce fut donc le père de Milord qui....

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père; qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître : je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je ! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent....

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison & du fer que j'implorais !

POLLY.

A l'aide ! M. Fabrice, à l'aide ! ma maitresse s'évanouit...

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*la femme & la servante de Fabrice & Polly emmènent Lindane dans sa chambre.*)

LINDANE *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie ?



SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'Y A-T-IL donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle, dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite, & ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie, que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice & de barbarie ? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien : encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah ! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hazarde.... oui.... je le veux.

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LADI ALTON, ANDRÉ.

Ladi ALTON.

OUI, puiſque je ne peux voir le traître chez lui; je le verrai ici; il viendra ſans-doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raiſon : une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donnée. Ah ! du moins c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop sûre... Voici André, le laquais de Milord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur... André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'eſt-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Elle eſt pour moi ?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

Ladi ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de ſa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime à la folie.

Ladi ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh que non, Madame; il vous aimait ſi tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lidane: cela eſt tout différent, vous-dis-je.

Ladi ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Ladi ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

Ladi ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah oui, Madame, vous m'y faites-penſer; vous

avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié... mais cependant comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Ladi ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme, une lettre écrite pour une autre ? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commiſſion eſt faite. Oh ! je fais bien mes commiſſions, moi ! (*il ſort.*)

Ladi ALTON, *ouvre la lettre & lit.*

Liſons : « *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lidane !* il ne m'en a jamais tant écrit... *il y a deux jours, il y a un ſiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vos ſeuls intérêts : je ſais qui vous êtes, & ce que je vous dois : je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent ; comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidèle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.* » (*après avoir lu.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter. Elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal-intentionnée ; le père de Murrai a commandé en Ecoſſe ; ſes amis agiſſent, il court jour & nuit : c'eſt une conſpiration. Dieu merci, j'ai agi auſſi ; & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigne amant la ſecoure.



SCÈNE II.

LADI ALTON, POLLY, LINDANE.

Ladi ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maitresse dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maitresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire, qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement.*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame ! nous ne craignons rien ; mais votre physionomie me fait-trembler.

Ladi ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame ? venez-vous insulter encore à ma douleur ?

Ladi ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien ; je suis riche, je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Ecosse

d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent : allez y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez Milord pour jamais, & qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas ! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée ; vous m'offrez en vain une retraite : j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Ladi ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale. (*elle sort.*)

Ladi ALTON.

Elle dépendra de moi... Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon ; mais enfin, elle m'y a forcée... Infidèle amant ! passion funeste ! je suffoque.



SCENE III.

FREEPORT, MONROSE *paraiſſant dans le café avec* la FEMME de Fabrice, la SERVANTE, les GARÇONS du café, *qui mettent tout en ordre*; FABRICE, Ladi ALTON.

Ladi ALTON *à Fabrice.*

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici ſouvent: c'eſt votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions....

Ladi ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(*elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc ? Quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE, *à part.*

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.. malheureux que ſuis!

FREEPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois.... C'est dommage qu'elle soit si fière!

MONROSE *à Fréeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPOR

Moi? non... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, & si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes.*) Ah, ah, voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom... le lord Falbrige mort....

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché... *D'Edimbourg, le 14 avril... On cherche par-tout le lord Monrose, con-*

damné depuis onze ans à perdre la tête.

MONROSE.

Juſte Ciel! qu'entends-je!.. Hem, hem; que dites-vous? milord Monroſe condamné à....

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monroſe.... liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, *lit.*

(*froidement.*)

Oui, cela eſt vrai....(*à part.*) Il faut ſortir d'ici, la maiſon eſt trop publique... Je ne crois pas que la terre & l'enfer, conjurés enſemble, aient jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme! (*à ſon valet Jacq, qui eſt dans un coin de la ſalle.*) Hé, va faire-ſeller mes chevaux, & que je puiſſe partir, s'il eſt néceſſaire, à l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monroſe ſoit décapité, ou non? Tout s'imprime tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus.. Si cette demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irais ſa voir comme elle ſe porte: elle eſt fort jolie & fort honnête.

SCÈNE IV.

LES ACTEURS PRECED., UN MESSAGER D'ETAT.

LE MESSAGER

VOUS vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, & des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecossaise nommée Lindane ?

FABRICE.

Oui, assurément, & c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie & honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête ! & le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée ? Elle eſt peut-être ainſi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la priſon. Ah ! pourquoi eſt-elle née ?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela eſt vilain ! vous êtes un grand brutal, M. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais ! mais ſi c'était une aventuriére, comme le diſait notre ami Frélon ; cela va perdre ma maiſon ; me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien... Non, non, elle eſt très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnement, en priſon, ou caution ; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Votre perſonne & rien, c'eſt la même choſe ; votre maiſon ne vous appartient peut-être pas ; votre bien, où eſt-il ? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Fréeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, & qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment... M. le Messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Fréeport. Je réponds de la vertu de la fille... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Fréeport & le Messager vont compter de l'argent, & écrire au fond du café.*)

SCENE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Fréeport? mais c'est sa façon. Heureux

ceux qu'il prend tout-d'un-coup en amitié ! Il n'eſt pas complimenteur, mais il rend ſervice en moins de tems que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames.... Que deviendrai-je ?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avais à Londres eſt mort !... Que fais je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.



SCÈNE VI.

MONROSE, *ſeul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement ! Je ne ſais... mais cette aventure me jette

dans de profondes réflexions.... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, *appercevant Polly qui passe.*

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce... Êtes-vous cette jeune & aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis Ecossaise; & pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh, non, Monsieur; il y a si long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï-dire, & ma mère avait servi une dame de qualité.

ſens. Hélas ! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouiſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenue à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mêlé de trouble & d'amertume : de grâce, Monſieur, ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote ; je partage toutes ſes afflictions ; je les diminuerai peut-être : ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir votre maitreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez ; attendez encore quelques momens. Les filles qui ſe ſont évanouies ſont bien long-tems à ſe remettre avant de recevoir une viſite. Je vais à elle ; je reviendrai à vous.



SCENE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

MONSIEUR, n'y a-t-il perſonne là ?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvemens d'impatience & de trou

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE, *se retournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes : mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette ; & je ne serai pas surpris, si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi ; notre ami Fréeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étais .... je vous entendais à peine.... Que faire ? où aller, mon cher hôte ? je ne puis partir sans la voir... Venez que je

vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, & sur-tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Ecossaise.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau & plus honnête.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FABRICE, FRELON, *dans le café à une table;* FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon: si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles: mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT, *se tournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un fripon.... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis un compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête-homme, (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

FRELON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être

Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu pluſieurs conférences avec les gens de cette Dame ſi colère qui eſt venue ici, & avec ceux de ce Milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'apperçois enfin notre Milord.

FREEPORT.

Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands ſeigneurs que les mauvais écrivains.

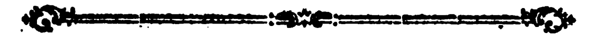
FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand ſeigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je ſors.... Mon ami, je ne ſais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Ecoſſaiſe: je reviendrai inceſſamment, oui, je reviendrai; je veux lui parler ſérieuſement; ſerviteur. Cette Ecoſſaiſe eſt belle & honnête. Adieu... (*en revenant.*) Dites-

lui de ma part, que je pense beaucoup de bien d'elle.



SCENE II.

LORD MURRAI, *pensif & agité.* FRELON, *lui fesant la révérence, qu'il ne regarde pas.* FABRICE, *s'éloignant un peu.*

Lord MURRAI *à Fabrice d'un air distrait.*

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave & honnête-homme : comment se porte cette belle & respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous ?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAI.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle ! Daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, & pour tirer d'oppression les infortunés ! Grâces à tes bontés & à mes soins, tout m'annonce un succès favorable... Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*en montrant Frélon.*)

FRELON *à Fabrice.*

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, & que j'ai du crédit à la cour.

que la belle Lindane qui n'accepte rien, & qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAI.

Juste Ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! Malheureux que je suis! Que m'as-tu dit? Combien je suis coupable! Que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAI.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds: c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, Milord! gardez-vous-en bien: elle est actuellement avec un gentil-homme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, & ils se disent des choses si intéressantes!

Lord MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentil-homme, pour qui je m'intéresse déjà comme pour elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAI.

O destinée! Juste Ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je desire qu'il soit?... Et que se disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; & comme

ils s'attendrissaient, ce bon-homme n'a pas voulu que je fusse présente, & je suis sortie.

SCENE IV.

LADI ALTON, LORD MURRAI, POLLY.

Ladi ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! Me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre & de votre intrigue.

Lord MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-tems effroyable!

Ladi ALTON.

Monstre! perfide!

Lord MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, & je n'en suis pas fâché: mais pour perfide, je suis très-loin de l'être; ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Ladi ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Ladi ALTON.

Eh, qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, & j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Ladi ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur & pour les grâces.

Ladi ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

Lord MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

Ladi ALTON.

Allez, lâche! je connais l'objet de vos amours mieux que vous: je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout: des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout, & bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

... perdus.

...RAL.

... mot, expliquez-

...ATON.

... ne réponds rien, je ne m'ex-
... comme je vous l'ai déjà dit,
... un cœur faux, un traître,
... abominable.

(elle sort.)

SCENE V.

...RAL, POLLY.

...RAL.

... Que la jalousie est af-
... toujours amoureux,
... elle parle de faire-
... cet étranger! Que veut-
... chose?

POLLY.

... ma maîtresse est ar-
... je crois que je
... homme, qui est la bonté
... caution, nous
... parle. On m'a-
... mais le moyen de le

Lord

Lord MURRAI.

. ? quelle aventure ! & que de revers
ıle ! Je vois que le nom de ta mai-
rs suspect. Hélas ! ma famille a fait
s de la sienne ! le ciel, la fortune ;
quité, la raison, allaient tout répa-
nspirait : le crime s'oppose à tout ce
ne triomphera pas. N'alarme point ta
ours chez le Ministre ; je vais tout
ire. Je m'arrache au bonheur de la
i de la servir. Je cours, & je revole.
ue je m'éloigne parce que je l'adore.

(*il sort.*)

POLLY *seule.*

ges aventures ! Je vois que ce monde-
mbat perpétuel des méchans contre
n en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

LINDANE, (POLLY *reste un*
à un signe que lui fait sa maitresse.)

MONROSE.

que vous m'avez dit me perce l'ame.
Locaber ! & témoin de tant d'hor-
errante, & si malheureuse avec des
s !

LINDANE.

ces sentimens même à mes mal-
i j'avais été élevée dans le luxe &

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

Lord MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous ! un mot, expliquez-vous, écoutez....

Ladi ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*elle ſort.*)

SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

Lord MURRAI.

QUE prétend cette furie ? Que la jalouſie eſt affreuſe ! O Ciel ! fais que je ſois toujours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane & cet étranger ! Que veut-elle dire ? ſait-elle quelque choſe ?

POLLY.

Hélas ! il faut vous l'avouer ; ma maitreſſe eſt arrêtée par l'ordre du gouvernement ; je crois que je le ſuis auſſi : & ſans un gros-homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien-voulu être notre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle. On m'avait fait-jurer de n'en rien dire, mais le moyen de ſe taire avec vous ?

Lord

Lord MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle aventure ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maitresse est toujours suspect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne ! le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer ; la vertu m'inspirait : le crime s'oppose à tout ce que je tente… il ne triomphera pas. N'alarme point ta maitresse ; je cours chez le Ministre ; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, & je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(*il sort.*)

POLLY *seule.*

Voilà d'étranges aventures ! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY *reste un moment, & sort à un signe que lui fait sa maitresse.*)

MONROSE.

CHAQUE mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber ! & témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, & si malheureuse avec des sentimens si nobles !

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens même à mes malheurs ; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe &

la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, & vous vous obstinez à me cacher votre nom & votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence; il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerais peut-être, si je me nommais. Vous m'inspirez du respect & de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée & prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie... Dites-moi du moins quel âge vous aviez, quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous verſez des larmes ! Hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'eſſuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure ! Quand votre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de votre mère ?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur & misère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah ! je ſuccombe ! Quel moment, & quel ſouvenir ! Chère & malheureuſe épouſe ! . . . fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vu tant de déſaſtres ! Reconnaîtriez-vous ce portrait ? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je ? eſt-ce un ſonge ? c'eſt le portrait même de ma mère ! mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'eſt-là votre mère, & je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine ! Où ſuis-je ? Je tombe à vos genoux ! Voici le premier inſtant heureux de ma vie.... O mon père !... hélas ! comment oſez-vous venir dans

cette ville ? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abyme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore : il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hazarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! Que faire ? quel parti prendre ? Ah, mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez..., Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horrèur de vous perdre lorsque je vous retrouve..... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer; que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... & pour moi.... Oui, c'en est fait; mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous....oui, à tout.... je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai.... Ç'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte; puisque vous

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

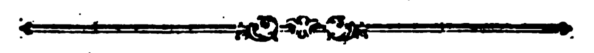
Viens, tu apprendras tout: les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, & sois prête à partir.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.



SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

CELA perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monsieur, à qui je dois tant; vous qui avez déployé un caractère si généreux; vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits; je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller: est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleu-

rait, & ce monsieur pleurait aussi, & ils partent ensemble : je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie ; fi ! que cela est sot de pleurer ! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; & quoiqu'elle soit fière, comme je lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire.... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnoissance ; & si jamais la fortune...

FREEPORT.

Ah ! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serai très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez ; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, & qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O Ciel ! autre infortune ! autre humiliation ! Quoi ! il faudrait que je fusse enchaînée ici, & que Milord... & mon père....

FREEPORT *à Fabrice.*

Oh ! qu'à cela ne tienne ; quoiqu'elle ait je ne

fais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles : je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise.... Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime & d'affection.



SCENE II.

LORD MURRAI & ses Gens *dans l'enfoncement*; LINDANE, & les ACTEURS PRECEDENS, *sur le devant.*

Lord MURRAI, *à ses gens.*

RESTEZ ici, vous. Vous, courez à la chancellerie, & rapportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer (*il tire un papier de sa poche & le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE *à Polly.*

Hélas! en le voyant je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce Milord-là vient toujours mal-à-propos; il est si beau & si bien mis, qu'il me déplaît souverainement; mais après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi....;

Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance & mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point... je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.



SCÈNE III.

LORD MURRAI, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAI.

ENFIN donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas ; une plus digne de vous, vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, & vous pleurez ! Quel est ce gros homme qui vous parlait ? vous aurait-il causé quelque chagrin ? Il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas ! c'est un bon-homme ; un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel

malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgraces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir, que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

Lord MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre.... Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, & l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Lord MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissez vous-même : je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez ; vous savez quelle haîne a toujours divisé nos deux maisons : votre père a fait-condamner le mien à la mort ; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher.... & vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

Lord MURRAI.

Je vous adore, & je le dois : c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords & l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAI.

Eh, qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAI.

Votre père! eh, où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il *est ici; il m'emmène, c'en est fait.*

Lord MURRAI.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah, cher amant! gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher... Si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue; épargnez-lui l'horreur de la vôtre;

écartez-vous du moins pour quelque tems.

Lord MURRAI.

Ah ! que c'eſt avec regret ! mais vous m'y forcez : je vais rentrer ; je vais prendre des armes qui pourront faire-tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALLONS, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie ! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée ! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi ! après m'avoir ſi fort preſſée vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgrâces ! avez-vous changé de deſſein ? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de tems le ſentiment de la nature ?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en ſuis incapable.... je vous ſuivrai.. mais, encore une fois, attendez quelque tems ; accordez cette grâce à celle qui vous doit des

jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, & vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup-de-foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé... cependant j'avais quelque espoir... n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah malheureuse!

SCENE V.

FREEPORT & FABRICE *paraissant d'un côté, tandis que* MONROSE & sa FILLE *parlent de l'autre.*

FREEPORT *à Fabrice.*

SA suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point; j'en suis bien aise! je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien-née que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Freeport.*

Adieu, monsieur! nous partons le cœur plein de

vos bontés ; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre-humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame? je n'approuve point cela ; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.



SCENE VI & dernière.

LES ACTEURS PRECEDENS, LORD MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

Lord MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni! ô Ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit Milord? Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE *à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô Ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai ! grand Dieu ! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs. (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père ? arrêtez !

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez !

FABRICE, *se jettant au-devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison; je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie ! les volontés sont libres, laissez-les faire.

Lord MURRAI, *toujours du fond du théâtre à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne; n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois !....

Lord MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*il tire son épée.*)

LINDANE *entre les bras de Polly.*

Cruel! ... vous oseriez! ...

Lord MURRAI.

Oui, j'ose ... Père de la vertueuse Lidane, je suis le fils de votre ennemi: (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre!

Lord MURRAI.

Percez mon cœur d'une main; mais de l'autre; prenez cet écrit, lisez, & connaissez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je! ma grace! le rétablissement de ma maison! O Ciel! & c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout?.... Ah, mon bienfaiteur! (*il veut se jetter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. (*d*)

LINDANE.

Ah! que je suis heureuse! mon amant est digne de vous.

Lord MURRAI.

Embrassez-moi, mon père...!

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de générosité ?

Lord MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

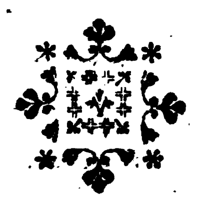
MONROSE.

Le pere & sa fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi; mais après tout elle est tombée en bonnes mains, & cela me fait plaisir.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE DROIT DU SEIGNEUR.



H. Gravelot, del. De Longueil Sculp.

MATHURIN.

Je ne fais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on foit ce que l'on eft;
Ma maitreffe eft villageoife, & je gage
Que ce nom-là n'eft pas de mon village.
Acante, foit. Son vieux père Dignant
Semble accorder fa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît auffi rechigner dans fon ame.
Oui, cette Acante, en un mot, cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De fupporter que Mathurin la cueille.
Elle eft hautaine & dans foi fe recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas,
Et quand je parle, elle n'écoute pas;
Et n'eût été Berthe fa belle-mère
Qui haut la main régente fon vieux père;
Ce mariage en mon chef réfolu
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'eft enfin, & de manière exacte;
Chez fes parens je t'en drefferai l'acte;
Car fi je fuis le Magifter d'ici,
Je fuis Bailli, je fuis Notaire auffi;
Et je fuis prêt dans mes trois caractères
A te fervir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'inceffamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes preſſant.

MATHURIN.

Et très-preſſé.... Voyez-vous? l'âge avance.
J'ai dans ma ferme acquis beaucoup d'aiſance;
J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être ſeul! il vaut mieux l'être deux,
Il faut ſe marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit: & quand donc?

MATHURIN.

Tout-à-l'heure.

LE BAILLI.

Oui; mais Colette à votre ſacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement.
Elle vous aime avec quelque tendreſſe,
Vous & vos biens; elle eut de vous promeſſe
De l'épouſer.

MATHURIN.

Oh bien, je dépromets.
Je veux, pour moi, m'arranger déſormais,
Car je ſuis riche & coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage;
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaiſir, & non pas pour le ſien.
Je n'aime plus Colette; c'eſt Acante,
Entendez-vous? qui ſeule ici me tente.
Entendez-vous, Magiſter trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien: vous êtes trop hâtif;
Et pour figner vous devriez attendre
Que Monfeigneur daignât ici fe rendre;
Il vient demain, ne faites rien fans lui.

MATHURIN.

C'eft pour cela que j'époufe aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment?

MATHURIN.

Eh oui: ma tête eft peu *favante*;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos Seigneurs de ce canton Picard:
C'eft bien affez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos époufes.
Des Mathurins les têtes font jaloufes:
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il eft fort honnête;
Il eft permis de parler tête-à-tête
A fa fujette, afin de la tourner
A fon devoir & de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune-homme endoctrine
Cette difciple à qui je me deftine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acante a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'eſt le droit du Seigneur ;
Et c'eſt à nous, en perſonnes diſcrètes,
A nous ſoumettre aux loix qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit ?

LE BAILLI.

Ah ! depuis bien long-tems
C'eſt établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais ſur ce pied, dans toutes les familles
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh ! point-du-tout... c'eſt une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De Monſeigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient ſur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais ! nos aïeux étaient donc de grands ſots !

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les Seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vaſſelage.

MATHURIN.

Pourquoi cela ? ſommes-nous pas pétris
D'un ſeul limon, de lait comme eux nourris ?
N'avons-nous pas comme eux des bras, des jambes ?
Et mieux tournés, & plus forts, plus ingambes ?

Une cervelle avec quoi nous penſons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une ſeule perſonne
Commande en maître à tous ſes compagnons,
Comme un berger fait-tondre ſes moutons.
Quand je ſuis ſeul, à tout cela je penſe
Profondément. Je vois notre naiſſance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se reſſembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie eſt-elle différente?
Je n'en vois pas la raiſon: ça tourmente.
Les Mathurins & les godelureaux,
Et les Baillis, ma foi ſont tous égaux.

LE BAILLI.

C'eſt très-bien dit, Mathurin: mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,
Qu'un nerf-de-bœuf appliqué ſur le dos
Réfuterait puiſſamment leurs propos:
Tu les ferais-rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raiſon; ça m'embarraſſe;
Oui, ça pourrait me donner du ſouci.
Mais palſembleu, vous m'avoûrez auſſi
Que quand chez moi mon valet ſe marie,
C'eſt pour lui ſeul, non pour ma ſeigneurie;
Qu'à ſa moitié je ne prétends en rien,
Et que chacun doit jouir de ſon bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes ſe tiennent,

Compère, aux grands les nôtres appartiennent;
Que ton esprit est bas, lourd & brutal!
Tu n'as pas lu le code *Féodal.*

MATHURIN.

Féodal! qu'est-ce?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *Fides* de la langue latine:
C'est comme qui dirait...

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin & ton ennuyeux grec;
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles.
(*il menace le Bailli, qui parle toujours en reculant, & Mathurin court après lui.*)

LE BAILLI.

Je suis Bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire foi. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A Monseigneur le marquis du Carrage?
Que tu lui dois dîmes, champarts, argent;
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout; j'en enrage dans l'ame;
Mais palsandié je ne dois point ma femme,
Maudit Bailli!

LE BAILLI, *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.



SCENE II.

MATHURIN *seul.*

CHIEN de Bailli! que ton latin m'irrite!
Ah! sans latin marions-nous bien vite;
Parlons au père, à la fille sur-tout,
Car ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis.... J'ai, dans ma tête,
Prétendu faire une fortune honnête:
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci;
C'était Colette, & j'ai vu la friponne
Pour mes écus muguetter ma personne;
J'ai voulu rompre, & je romps. J'ai l'espoir
D'avoir Acante, & je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse, & son allure est fière:
Moi, je le suis; & dès que je l'aurai,
Tout aussi-tôt je vous la réduirai:
Car je le veux. Allons...



SCENE III.

MATHURIN, COLETTE, *courant après.*

COLETTE.

Je t'y prends, traître!

MATHURIN, *sans la regarder.*

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait... bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année:
C'était tantôt un bouquet de jasmin,
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me fesais-faire
Par le Bailli qui n'y comprenait rien,
Ni toi, ni moi; mais tout allait fort bien...
Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promeſſes;
Tant de bouquets acceptés & rendus,
C'en eſt donc fait ? je ne te plais donc plus ?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, miſérable ?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. *Le diable*
A t'épouſer me pouſſa vivement;
En ſens contraire il me pouſſe à préſent;
Il eſt le maître.

COLETTE.

Eh va, va, ta Colette
N'eſt plus ſi ſotte, & ſa raiſon s'eſt faite.
Le diable eſt juſte, & tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village ?
Tu penſes donc que le droit t'eſt acquis
D'être en amour fripon comme un Marquis ?
C'eſt bien à toi d'avoir l'ame inconſtante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acante!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle eſt la raiſon ?

MATHURIN.

C'eſt que je ſuis le maître en ma maiſon:
Et, pour quelqu'un de notre Picardie,
Tu m'as parue (*) un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je ſuis né jaloux.
Acante, enfin, aura la préférence:
La choſe eſt faite; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te ſuivrai,
Et contre ton contrat je m'inſcrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, & j'en ai, je ſuis fille:
Et Monſeigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconſtant, ſe mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine inſolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente eſt dangereuſe; il faut
Voir le beau-père, & conclure au plutôt.

(*) Licence qu'il ne faut pas imiter: la règle veut, *Tu m'as*



SCENE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTE, COLETTE.

MATHURIN.

ALLONS, beau-père, allons bacler la chose.

COLETTE.

Vous ne baclerez rien, non; je m'oppose
A ses contrats; à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente!

COLETTE.

Oh! tu n'es pas au bout.
(*à Acante.*)
Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine:
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers! tout ce train-là me lasse:
Je suis têtu; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés;
Car je suis riche... Or, beau-père, écoutez;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, & j'achète au bailliage

L'emploi brillant de Receveur royal
Dans le grenier à-sel ; ça n'eſt pas mal.
Mon fils ſera Conſeiller , & ma fille
Relèvera quelque noble famille :
Mes petits-fils deviendront Préſidens.
De Monſeigueur un jour les deſcendans
Feront leur cour aux miens ; & quand j'y penſe ;
Je me rengorge , & me quarre d'avance.

DIGNANT.

Quarre-toi bien ; mais ſonge qu'à préſent
On ne peut rien ſans le conſentement
De Monſeigneur ; il eſt encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi çà ?

DIGNANT.

Mais c'eſt que ça doit être.
A tous Seigneurs tous honneurs.

COLETTE *à Mathurin.*

Oui , vilain.
Il t'en cuira , je t'en réponds.

MATHURIN.

Voiſin ,
Notre Bailli t'a donné ſa folie.
Eh dis-moi donc , s'il prend en fantaiſie
A Monſeigneur d'avoir femme au logis ,
A-t-il beſoin de prendre ton avis ?

DIGNANT.

C'eſt différent : je fus ſon domeſtique

De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, & je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé
Fut employé pour élever Acante,
Notre Bailli dit qu'elle est fort savante;
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse;
Sa belle-mère, est fâchée & jalouse,
Et la maltraite, & me maltraite aussi:
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans Monseigneur; je vis de ses bontés;
Je lui dois tout; j'attends ses volontés:
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien, fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.





SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MAD. BERTHE.

MATHURIN *à Berthe qui arrive.*

MA belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maitresse au logis.
Chacun rebèque, & je vous avertis
Que si la chose en cet état demeure;
Si je ne suis marié tout-à-l'heure,
Je ne le serai point; tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne:
Nous n'avons garde! & Mathurin veut bien
Prendre ma fille à-peu-près avec rien;
J'en suis content, & je dois me promettre
Que Monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais...

BERTHE.

Mais il faut ſuivre ce que je dis.
Je ne veux plus ſouffrir dans mon logis,
A mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne ſe tourmente;
Qui s'imagine avoir de la beauté
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiſelle, avec ſa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuiſine;
Elle ſe mire, ajuſte ſon chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, & le ſoir en cachette
Lit des romans que le Bailli lui prête...
Eh bien, voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle eſt muette ainſi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah c'eſt tout jeune, & ça n'a pas encore
L'eſprit formé; ça vient avec le tems.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire:
C'eſt modeſtie & pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous paſſâtes par-là;
Je m'en ſouviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finiſſons. Allons, qu'on ſe dépêche:
Quels ſots propos! Suivez-moi promptement
Chez le Bailli.

COLETTE *à Acante.*

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acante.

ACANTE.

O Ciel! que dois-je faire ?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE *à Acante.*

Quoi donc! sans sourciller ?
Mais parlez donc.

ACANTE.

A qui puis-je parler ?

DIGNANT.

Chez le Bailli, ma bonne, allons l'attendre,
Sans la gêner; & laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTE.

Ah! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous, ni moi: la belle a le maintien
Un peu bien sec, mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de tems je la rendrai toute autre.

(ils sortent.)

ACANTE.

Ah ! que je ſens de trouble & de chagrin !
Me faudra-t-il épouſer Mathurin ?

SCENE VI.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

Ah ! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie;
Du mariage aurais-tu tant d'envie ?
Tu peux trouver beaucoup mieux... que ſait-on ?
Aimerais-tu ce méchant ?

ACANTE.

Mon Dieu, non.
Mais vois-tu bien, je ne ſuis plus ſoufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je ſuis chaſſée, il me faut un abri,
Et par beſoin je dois prendre un mari.
C'eſt en pleurant que je cauſe ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne ſais comment m'y prendre : hélas !
Que devenir !... Dis-moi, ne ſais-tu pas
Si Monſeigneur doit venir dans ſes terres ?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTE.

Bientôt ?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour:
Mais s'il revient, ce doit être un grand jour;
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice, il a grand soin des filles.

ACANTE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protège aussi.

ACANTE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui dans l'armée ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe?
Ne m'en faites pas, vous, & que je sorte
A mon honneur du cas triste où je suis.

ACANTE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène...

COLETTE.

Près de nos bois?... ah! le plaisant château!

De Mathurin le logis est plus beau ;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTE.

Oui, je le sais : mais cette demoiselle
Est autre chose ; elle est de qualité ;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, & dont l'ame est si bonne !
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor ?

ACANTE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'ame autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur ame est façonnée ;
La nôtre, *hélas !* languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTE.

Cette Dormène & cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon ame ;
Je crois en valoir mieux, quand je les voi ;
J'ai de l'orgueil ; & je ne sais pourquoi...
Et les bontés de Dormène & de Laure
Me font haïr, mille fois plus encore,

Madame Berthe & Monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir: que ton conseil m'assiste;
Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du Seigneur?

COLETTE.

Oh! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée; & l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, & je te dirai tout.

ACANTE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, & conduit mon affaire.
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le Baillif:
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice!
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage;
Mais en perdant, je gagne davantage.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, PHLIPE *son valet*, *ensuite* COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons... du respect... vite Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(*il s'assied devant une table, & feuillete un grand livre.*)
L'affaire est grave, & de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchemens... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(*à Colette.*)
Approchez-vous... faites la révérence,
Colette ; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI *écrit.*

Bon.
Colette... Il faut dire ensuite son âge.

N'avez-vous pas trente ans, & davantage ?

COLETTE.

Fi donc, Monſieur, j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI *écrivant.*

Çà, vingt ans, paſſe : ils ſont bien révolus.

COLETTE.

L'âge, Monſieur, ne fait rien à la choſe;
Et jeune ou non, ſachez que je m'oppoſe
A tout contrat qu'un Mathurin ſans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppoſitions ſeront notoires.
Çà, vous avez des raiſons péremptoires?

COLETTE.

J'ai cent raiſons.

LE BAILLI.

Dites-les.... Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, Monſieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, Monſieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

Co-

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari ſans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait ſans-doute des promeſſes ?

COLETTE.

Mille pour une, & pleines de tendreſſes.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI *écrivant.*

En légitime nœud.... quelle malice !
Çà, produiſez ſes lettres en juſtice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me diſait.
Quand tous les jours on parle tête-à-tête
A ſon amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon ?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins ?

COLETTE.

Moi ? point-du-tout : mon témoin c'eſt moi-même.
Eſt-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?
Et puis, Monſieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner ?
Il me parlait d'amitié, de conſtance;

Je l'écoutais, & c'était en préſence
De mes moutons, dans ſon pré, dans le mien;
Ils ont tout vu, mais ils ne diſent rien.

LE BAILLI.

Non-plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire.
Votre complainte en droit ne peut ſuffire...
On ne produit ni témoins, ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'inſolence
Impunément d'abuſer l'innocence?

LE BAILLI.

En abuſer! mais vraiment, c'eſt un cas
Epouvantable, & vous n'en parliez pas!
Inſtrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de ſa ſimplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle inſiſte, & répète dommages,
Frais, intérêts, pour raiſon des outrages
Contre les lois, faits par le ſuborneur,
Dit Mathurin, à ſon préſent honneur.

COLETTE.

Rayez cela; je ne veux pas qu'on diſe
Dans le pays une telle ſotiſe.
Mon honneur eſt très-intact; & pour peu
Qu'on l'eût bleſſé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc ?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour ſe venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous ſont faits ;
Articuler les lieux, les circonſtances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, inſolences,
Énormités, ſur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'eſt pas tout : il faut ſavoir la ſuite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment, produite ? Eh rien ne produit rien.
Traître Bailli, qu'entendez-vous ?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ſes procédures
Perdu le ſens & nous dit des injures ;
Et n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement eſt nul, de nul effet.

(*il ſe lève.*)

Depuis une heure en vain, je vous écoute.
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi?

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit Baillif!

Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui: quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, & les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, Bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter & signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acante.

LE BAILLI.

Il l'aura,
De Monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis Baillif & j'ai les droits du maître:
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux le reste de ma vie
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCENE II.

COLETTE *ſeule.*

AH! comment faire ? où reprendre mon bien ?
J'ai proteſté ; cela ne ſert de rien.
On va ſigner. Que je ſuis tourmentée !



SCENE III.

COLETTE, ACANTE.

COLETTE.

A mon ſecours ! me voilà déboutée.

ACANTE.

Déboutée !

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous eſt promis.
On me déboute.

ACANTE.

Hélas ! je ſuis bien pis.
De mes chagrins mon ame eſt oppreſſée ;
Ma chaîne eſt prête, & je ſuis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche ?

ACANTE.

Honnêtement.

Entre nous deux, juges-tu ſur ma mine
Qu'il ſoit bien doux d'être ici Mathurine ?

COLETTE.

Non pas pour toi ; tu portes dans ton air
Je ne ſais quoi de brillant & de fièr ;
A Mathurin celà ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTE.

J'ai par malheur de trop hauts ſentimens.
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans ?

COLETTE.

Moi ? non, jamais.

ACANTE.

Le Bailli Métaproſe
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle choſe !

COLETTE.

En quoi ſi belle ?

ACANTE.

On y voit des amans,
Si courageux, ſi tendres, ſi galans !

COLETTE.

Oh ! Mathurin n'eſt pas comme eux.

ACANTE.

Colette,
Que les romans rendent l'ame inquiète !

COLETTE.

Et d'où vient donc ?

ACANTE.

Il forment trop l'efprit.
En les lifant le mien bientôt s'ouvrit.
A réfléchir que de nuits j'ai paffées!
Que les romans font-naître de penfées!
Que les héros de ces livres charmans
Reffemblent peu, Colette, aux autres gens!
Cette lumière était pour moi féconde;
Je me voyais dans un tout autre monde;
J'étais au ciel.... Ah! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obfcur!
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village!
Et de defcendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin!

COLETTE.

Votre propos me ravit; & je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTE.

T'en fouvient-il; autant qu'il m'en fouvient,
Que ce Marquis, ce beau Seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un Prince,
De fa préfence honora la province?
Il s'eft paffé jufte un an & deux mois
Depuis qu'il vint pour cette feule fois.
T'en fouvient-il? nous le vîmes à table;
Il m'accueillit: ah, qu'il était affable!
Tous fes difcours étaient des mots choifis
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.

C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, & pourtant naturelle;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans-doute à son retour.

ACANTE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où Monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier?

COLETTE.

Oui, quelque idée & confuse & légère
Peut m'en rester.

ACANTE.

Je l'ai distincte & claire.
Je crois le voir avec cet air si grand
Sur ce cheval superbe & bondissant;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.
De son départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla.... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah qu'un roman eſt beau !

ACANTE.

C'eſt la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature !... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en ſecret Monſeigneur ?

ACANTE.

Oh non, *je n'oſe ; & je ſens la diſtance*
Qu'entre nous deux mit ſon rang, ſa naiſſance.
Crois-tu qu'on ait des ſentimens ſi doux
Pour ceux qui ſont trop au-deſſus de nous ?
A cette erreur trop de raiſon s'oppoſe.
Non, je ne l'aime point.... mais il eſt cauſe
Que l'ayant vu, je ne puis à préſent
En aimer d'autre.... & c'eſt un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le ſuivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta perſonne ?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTE.

Un étourdi prit quelque liberté ;
Il s'appelait le chevalier Gernance :
Son fièr maintien, ſes airs, ſon inſolence,
Me révoltaient, loin de m'en impoſer.
Il fut ſurpris de ſe voir mépriſer ;

En réprimant sa pourſuite hardie,
Je lui fis voir combien la modeſtie
Etait plus fière, & pouvait d'un coup-d'œil
Faire-trembler l'impudence & l'orgueil.
Ce Chevalier ſerait aſſez paſſable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah ! la douceur eſt l'appât qui nous prend.
Que Monſeigneur, ô Ciel, eſt différent !

COLETTE.

Ce Chevalier n'était donc guère ſage ?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin, ou de cet effronté ?

ACANTE.

Oh ! Mathurin !... c'eſt ſans difficulté.

COLETTE.

Mais Monſeigneur eſt bon : il eſt le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître ?
Tu me parais ſi belle !

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réuſſir que moi.

ACANTE.

Eſt-il bien vrai qu'il arrive ?

COLETTE.

Sans-doute ;

Car on le dit.

ACANTE.

Penſes-tu qu'il m'écoute ?

COLETTE.

J'en ſuis certaine, & je retiens ma part
De ſes bontés.

ACANTE.

Nous le verrons trop tard ;
Il n'arrivera point ; on me fiance,
Tout eſt conclu, je ſuis ſans eſpérance.
Berthe eſt terrible en ſa mauvaiſe humeur ;
Mathurin preſſe, & je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh ! moque-toi de Berthe.

ACANTE.

Hélas ! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De ſon appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame eſt ſi bonne !
Laure, ſur-tout, cette vieille perſonne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi, ſans-doute, aura quelque pitié :
Car ſais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ſes bontés m'honore ?
Entre ſes bras elle me tient ſouvent ;
Elle m'inſtruit, & pleure en m'inſtruiſant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer ?

ACANTE.

Mais de ma destinée.
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin.... crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons....
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah oui, ma chère Acante;
Enfuyons-nous, la chose est très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. (a)

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE, *arrêtant Acante.*

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? & quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire-attendre?
Quelle indolence! & quel air de froideur!
Vous me glacez; votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, & vous êtes fâchée!
Hom, l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, & donnez-lui la main.

MATHURIN *approche sa main, & veut l'embrasser.*

Ah! palsandié....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne & détourne la tête!

ACANTE.

Pardon, mon père, hélas! vous excuſez
Mon embarras, vous le favoriſez,
Et vous ſentez quelle douleur amère
Je dois ſouffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et *rien pour moi?*

MATHURIN.

Ni rien pour moi non-plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant! tu n'auras qu'un refus;

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Et va, va, fiançailles
Aſſez ſouvent ne ſont pas épouſailles.
Laiſſe-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'eſt-ce que j'entends!
C'eſt un courrier: c'eſt, je penſe, un des gens
De Monſeigneur... oui, c'eſt le vieux Champagne.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

OUI, nous avons terminé la campagne ;
Nous avons ſauvé Metz, mon maître & moi ;
Et nous aurons la paix. Vive le Roi !
Vive mon maître !... il a bien du courage ;
Mais il eſt trop ſérieux pour ſon âge :
J'en ſuis fâché. Je ſuis bien aiſe auſſi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
Tu me paraîs en grande compagnie.

DIGNANT.

Oui.... Vous ſerez de la cérémonie.
Nous marions Acante.

CHAMPAGNE.

Bon, tant mieux !
Nous danſerons, nous ſerons tous joyeux.
Ta fille eſt belle.... Ha, ha, c'eſt toi, Colette !
Ma chère enfant, ta fortune eſt donc faite ?
Mathurin eſt ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon;
Croît dans l'inſtant prendre Acante pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien : je réponds ſur mon ame
Que cet hymen à mon maître agréera,
Et que la noce à ſes frais ſe fera.

ACANTE.

Comment? il vient!

CHAMPAGNE.

Peut-être ce ſoir même.

DIGNANT.

Quoi! ce Seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il eſt ainſi, je bénirai mon ſort.

ACANTE.

Puiſqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans ſon aveu, ſans l'oſer conſulter.
C'eſt un devoir dont il faut qu'on s'acquitte;
C'eſt un reſpect, ſans-doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du reſpect.

DIGNANT.

Votre avis eſt ſenſé;
Et comme vous en ſecret j'ai penſé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE *à Acante.*

Bon, tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du Seigneur.

BERTHE.

Eh ! pourquoi tant s'effaroucher ? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause;
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; & je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce, & n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(*à Colette en s'en allant.*)
C'est très-bien dit.... Eh bien, l'aurai-je enfin ?

COLETTE.

Non; tu ne l'auras pas, non; Mathurin.
(*ils sortent.*)

CHAMPAGNE.

Oh, oh, nos gens viennent en diligence.
Eh quoi, déjà le chevalier Gernance ?



SCENE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

VOUS êtes fin, monfieur le Chevalier;
Très-à-propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille:
Acante eft belle au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment.
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin fe donne l'infolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon deftin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre: il ne faut pas fouffrir
Qu'un riche ruftre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés & des plus délicats.
Pour le Marquis, il ne fe hâte pas;
C'eft, je l'avoue, un grave perfonnage,
Preffé de rien, bien compaffé, bien fage,
Et voyageant comme un ambaffadeur.

Parbleu, jouons un tour à ſa lenteur:
Tiens, il me vient une bonne penſée;
C'eſt d'enlever *preſto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque maſure.

CHAMPAGNE.

Oui: le projet eſt beau.

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que poſsède Dormène
Avec ſa vieille....

CHAMPAGNE.

Oui, c'eſt Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en ſouviens, votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles;
Les enlevant, & puis ſe moquant d'elles.
Il mangea tout, & ne vous laiſſa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le Marquis, & c'eſt avoir du bien.
Sans nul ſouci je vis de ſes largeſſes.

Je n'aime point l'embarras des richesses:
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acante elle en vaudrait la peine;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment Dormène est un très-doux partage;
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle sent trop sa Dame.
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, & je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acante;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante:
Oui, cette Acante aujourd'hui m'a piqué.
Je me sentis l'an passé provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse;
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que Monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, & que Dormène
En rie encor, quoique prude & hautaine;
Et je prétends que Laure en rie auſſi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène & Laure en très-mince équipage;
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille: il faut prendre ce tems.

CHAMPAGNE.

C'eſt bien penſé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma perſonne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on ſe fâche, on s'appaiſe, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens ſérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'eſprit le plus atrabilaire
Eſt ſubjugué, quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on ſoupe, & puis l'on eſt d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux: mais votre belle Acante
Eſt bien revêche.

LE CHEVALIER.

Et c'eſt ce qui m'enchante.

La résistance est un charme de plus;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron fesant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage;
D'Acante ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai-plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette, & sonne les alarmes.
Point de quartier, marchons, alerte, aux armes!
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit... c'est Monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe:
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER GERNANCE.

LE MARQUIS.

CHER Chevalier, que mon cœur eſt en paix!
Que mes regards ſont ici ſatisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me ſont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illuſion, les manèges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuſes chimères,
Ces vanités, ces ombres paſſagères,
Au fond du cœur laiſſent un vide affreux.
C'eſt avec nous que nous ſommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On eſt eſclave, & chez moi je ſuis maître.
Que je voudrais que vous euſſiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui, l'on peut ſe réjouir par-tout,
En garniſon, à la cour, à la guerre,
Long-tems en ville, & huit jours dans ſa terre.

LE MARQUIS.

Que vous & moi nous ſommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le tems.
En attendant vous ſavez qu'on apprête
Pour ce jour-même une très-belle fête?
C'eſt une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, & mon contentement
Eſt tout acquis à ce doux mariage.
L'époux eſt riche, & ſa maitreſſe eſt ſage;
C'eſt un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant de faire des heureux.

LE CHEVALIER.

Acante encore en peut faire un troiſième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là, toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut paſſer dans des villes de guerre;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaiſir, apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce ſoit prudemment;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du reſpect pour vous-même,

Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire-respecter.
Je ne suis pas difficile & sévère:
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant; son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible
Qui se grava dans mon ame sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frapé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais, mais on fait comme on peut:
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître;
J'en fis l'épreuve: est sage qui veut l'être;

Et croyez-moi, cette Acante, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous:
Mais ma raiſon ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre.
Je rejetai ce deſir paſſager,
Dont la pourſuite aurait pu m'affliger,
Dont le ſuccès eût pèrdu cette fille,
Eût fait ſa honte aux yeux de ſa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas ſi timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche & la mienne.
Quoi, vous penſez être dans tous les tems
Maître abſolu de vos yeux, de vos ſens!

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous reſpecte;
Mais la ſageſſe eſt tant ſoit peu ſuſpecte.
Les plus prudens ſe laiſſent captiver,
Et le vrai ſage eſt encore à trouver.
Craignez ſur-tout le titre ridicule
De philoſophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange ſcrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie,

Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme-de-bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons & des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur & la vertu se fonde.
Ecoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours, où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant-pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maiſon
Par un hymen qui ſoit tout de raiſon.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai penſé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène eſt bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant-mieux.
C'eſt un bonheur ſi pur, ſi précieux,
De relever l'indigente nobleſſe,
De préférer l'honneur à la richeſſe!
C'eſt l'honneur ſeul qui chez nous doit former
Tout notre ſang: lui ſeul doit animer
Ce ſang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ſes maîtres.

LE CHEVALIER.

Je penſe ainſi; les Français libertins
Sont gens-d'honneur. Mais, dans vos beaux deſſeins?
Vous avez donc, malgré votre réſerve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préſerve!

Il faut ſavoir être maître chez ſoi;
Et ſi j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'eſt folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Marquis, votre philoſophie
Me paraît tout à rebours du bon-ſens.
Pour moi; je crois au pouvoir de nos ſens.
Je les conſulte en tout, & j'imagine
Que tous ces gens ſi graves par la *mine*,
Pleins de *morale & de réflexions*,
Sont deſtinés aux grandes paſſions.
Les *étourdis eſquivent l'eſclavage*;
Mais un coup-*d'œil* peut ſubjuguer un ſage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voilà la noce; allons égayons-nous.
C'eſt Mathurin, c'eſt la gentille Acante,
C'eſt le vieux père, & la mère, & la tante;
C'eſt le Bailli, Colette, & tout le bourg.



SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI, *à la tête des Habitans.*

LE MARQUIS.

J'EN ſuis touché... Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous avec conjouiſſance,
Nous préſenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs.....

LE MARQUIS.

Les Grecs ſont ſuperflus.
Je ſuis Picard; je revois avec joie
Tous mes vaſſaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah finiſſez!... Notre gros Mathurin,
La belle Acante eſt votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, Monſieur, la fiançaille eſt faite,
Et nous prions que Monſeigneur permette
Qu'on nous finiſſe.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, Monſeigneur, vous me rendrez juſtice;
Vous ne ſouffrirez pas qu'il me trahiſſe;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon, j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, Bailli, tirer la choſe au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La choſe eſt conſtatée.
Colette eſt folle, & je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien, & Monſeigneur ſaura
Qu'on force Acante à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite, & qu'on la violente
Pour épouſer.

LE MARQUIS.

Eſt-il vrai, belle Acante?

ACANTE.

Je dois, d'un père avec raiſon chéri
Suivre les loix : il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponſe eſt d'une prudence extrême:

Eh bien, chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon, bon, tant mieux.

LE MARQUIS *à Acante.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille.

COLETTE.

Et de moi donc?

LE MARQUIS.

De vous, Colette aussi.
Cher Chevalier, retirons-nous d'ici;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, Monseigneur : le tems presse...

MATHURIN.

Quel chien de droit! Ah! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, Baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage;

D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, & n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, & non sans complaisance.
Mon cher cousin...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi! mon cousin.

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance!

LE CHEVALIER.

Vous le ferez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.



SCENE III.

LE BAILLI, LES AUTRES ACTEURS.

MATHURIN.

Que difent-ils?

LE BAILLI.

Ils difent que fur l'heure
Chacun s'en aille & qu'Acante demeure.

MATHURIN.

Moi! que je forte!

LE BAILLI.

Oui fans-doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh! nous aimons la loi, nous.

MATHURIN *au Bailli.*

Mais doit-on...

BERTHE.

Eh quoi, benêt, te voilà bien à plaindre.

DIGNANT.

Allez: d'Acante on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de fon cœur;
Et notre maître eft tout rempli d'honneur.
(*à Acante.*)
Quand près de vous il daignera fe rendre

LE BAILLI.

C'eſt la règle.

MATHURIN.

Allons, paſſe.

Et puis après ?

LE BAILLI.

Monſeigneur avec grâce
Fait un préſent de bijoux, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Paſſe pour des préſens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la conſidère;
Il examine à fond ſon caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort-bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien ?

LE BAILLI.

Expreſſément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'eſpace d'un quart-d'heure.

MATHURIN.

Un quart-d'heure eſt beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins ſe tenir près d'ici
Pour écouter ſa femme ?

LE BAILLI.

La loi porte,
Que s'il oſait ſe tenir à la porte,

Se préſenter avant le tems marqué,
Faire du bruit, ſe tenir pour choqué,
S'émanciper à ſottiſes pareilles,
On fait-couper ſur-le-champ ſes oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTE.

Moi j'obéis, & je n'ai rien-à dire.

LE BAILLI.

Déniche; il faut qu'un mari ſe retire:
Point de raiſon.

MATHURIN, *ſortant.*

Ma femme heureuſement
N'a point d'eſprit, & ſon air innocent,
Sa converſation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère!
Songe ſur-tout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.

(*il ſort.*)

ACANTE.

J'y ſonge avec chagrin.
Quelle ſera cette étrange entrevue?
La peur me prend... je ſuis toute éperdue.

LE BAILLI.

Affeyez-vous ; attendez en ce lieu
Un maître aimable & vertueux. Adieu.

SCENE V.

ACANTE *feule.*

IL eft aimable.... ah ! je le fais fans-doute.
Pourrai-je, hélas ! mériter qu'il m'écoute ?
Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins & dans mes torts fecrets ?
Il me croira du moins fort imprudente
De refufer le fort qu'on me préfente,
Un mari riche, un état affuré.
Je le prévois, je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'eftime ;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime :
Et fi mon ame avait ofé former
Quelque fouhait, c'eft qu'il pût m'eftimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame & fi noble & fi tendre,
Qui fuit le monde, & qu'en ce trifte jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour ?
Où fuis-je ?... on ouvre !.. à peine j'envifage
Celui qui vient... je ne vois qu'un nuage.



SCENE VI.

LE MARQUIS, ACANTE.

LE MARQUIS.

ASSEYEZ-VOUS Lorſqu'ici je vous vois,
C'eſt le plus beau, le plus cher de mes droits;
J'aì commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTE, *s'aſſeyant.*

Trop de bontés ſe répandent ſur nous;
J'en ſuis confuſe; & ma reconnaiſſance
N'a pas beſoin de tant de bienfeſance.
Mais avant tout il eſt de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père préſente
Très-humblement.

LE MARQUIS, *les mettant dans ſa poche.*

Donnez-les, belle Acante;
Je les lirai; c'eſt ſans-doute un détail
De mes forêts: ſes ſoins & ſon travail
M'ont toujours plu; j'aurai de ſa vieilleſſe
Les plus grands ſoins; comptez ſur ma promeſſe.
Mais eſt-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous cauſant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaine odieuſe?

J'en suis fâché... Vous deviez être heureuse.

ACANTE.

Ah! je le suis un moment, Monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sureté.

ACANTE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien; & j'avoûrai sur-tout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que dans les champs élevée & nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais;
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs & leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur:
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS *approchant son fauteuil.*

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTE *à genoux.*

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,

Non d'autres nœuds ; tous me feraient horribles :
Mais que je puiffe avoir des jours paifibles ;
Le premier bien ferait votre bonté,
Et le fecond de tous la liberté.

LE MARQUIS, *la relevant avec empreſſement.*

Eh, relevez-vous donc... Que tout m'étonne
Dans vos deffeins, & dans votre perfonne,

(*ils s'approchent.*)

Dans vos difcours, fi nobles, fi touchans,
Qui ne font point le langage des champs:
Je l'avoûrai, vous ne paraiffez faite
Pour Mathurin, ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce féjour obfcur,
Un ton fi noble, un langage fi pur?
Par-tout on a de l'efprit; c'eft l'ouvrage
De la nature, & c'eft votre partage,
Mais l'efprit feul fans éducation
N'a jamais eu ni ce tour, ni ce ton,
Qui me furprend... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTE.

Ah! que pour moi votre ame eft indulgente!
Comme mon fort, mon efprit eft borné.
Moins on attend, plus on eft étonné. (*b*)

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur fi rare,
Et le deftin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acante, il vous faut demeurer.

(*Il s'approche.*)

ACANTE.

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS.

Sa perſonne
Mérite peu la femme qu'on lui donne:
Je l'avoûrai.

ACANTE.

Mon père quelquefois
Me conduiſait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable & retirée,
Pauvre, il eſt vrai, mais noble & révérée;
Pleine d'eſprit, de ſentiment, d'honneur;
Elle daigne m'aimer: votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère eſt avare & cruelle;
Elle me hait; & je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte ſur ma foi.
Voilà mon ſort, vous en êtes le maître.
Je ne ſerai point heureuſe peut-être;
Je ſouffrirai, mais je ſouffrirai moins,
En devant tout à vos généreux ſoins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je reſterai toujours votre ſujette.

LE MARQUIS.

Tout me ſurprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant ſu vous connaître,
Serait-ce point Dormène?

ACANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être,
Il eſt aiſé d'ajuſter tout cela.
Oui.... votre idée eſt très-bonne... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce ſot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets.... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un deſtin noble & doux?

ACANTE.

J'aimerais mieux la ſervir, ſervir Laure.
Laure ſi bonne, & qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur ſéjour
Le ſeul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richeſſe importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acante, allez... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acante, avec honneur
Vivre auprès d'elle... & dans mon château même.

ACANTE.

Auprès de vous! ah Ciel!

LE MARQUIS *s'approche un peu.*

Elle vous aime:
Elle a raiſon.... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne ſais s'il aura ſon effet.
Et cependant vous voilà fiancée,

Et votre chaine eſt déjà commencée,
La noce prête & le contrat ſigné.
Le ciel voulut que je fuſſe éloigné,
Lorſqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, & je m'en fais un crime.

ACANTE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah! qu'à mes
yeux
Mon mariage en eſt plus odieux!
Qu'il le devient chaque inſtant davantage!

LE MARQUIS. (*ils s'approchent.*)

Mais après tout, puiſque de l'eſclavage
(*il s'approche.*)
Avec décence on pourra vous tirer...

ACANTE *s'approchant un peu.*

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'oſe eſpérer....
Que vos parens, la raiſon, la loi-même;
Et plus encor votre mérite extrême.
(*il s'approche encore.*)
Oui, cet hymen eſt trop mal aſſorti.
(*elle s'approche.*)
Mais ... le tems preſſe; il faut prendre un parti.
Ecoutez-moi ..
(*ils ſe trouvent tous près l'un de l'autre.*)

ACANTE.

Juſte Ciel! ſi j'écoute!





SCENE VII.

LE MARQUIS, ACANTE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN, *entrant bruſquement.*

JE crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons; le quart d'heure eſt fini.

ACANTE.

Eh quoi! ſitôt?

LE MARQUIS, *tirant ſa montre.*

eſt vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître Bailli, ces ſièges ſont bien proches;
Eſt-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches;
Mais du reſpect.

MATHURIN.

Mon Dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* eſt d'un mauvais préſage.
Qu'en dites-vous, Bailli?

LE BAILLI.

L'ami, fois fage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis,
De naître, hélas! le vaffal d'un Marquis!

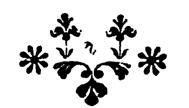
(*ils fortent.*)



SCENE VIII.

LE MARQUIS *feul.*

NON, je ne perdrai point cette gageûre.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'affure
Que fur foi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être fage, on n'a qu'à le vouloir.
Il eft bien vrai qu'Acante eft affez belle...
Et de la grâce! ah, nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'efprit!... quoi, dans le fond des bois!
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour feconder les dons de la nature!
J'eftime Acante: oui: je dois l'eftimer;
Mais, grâce au ciel, je fuis très-loin d'aimer:
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.



SCENE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah, voici bien pardienne une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup c'est le droit du Seigneur;
On nous enlève Acante.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal...
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins alertes, bien tournés

Effrontément me l'ont prise à mon nez;
Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un... ne perdez point de tems,
Allez, courez; que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE à son mari.

Il parle tout-de-bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, & vous qui l'aimiez tant;
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre;
Avez-vous pu souffrir sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle:
Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait-partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle?
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux...
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.

SCENE X.

LE MARQUIS *sur le devant*, DIGNANT *au fond.*

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le Chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse;
Il ne sait pas combien j'en suis choqué
A quel excès ce fou-là m'a manqué!

Jufqu'à quel point fon procédé m'offenfe !
Il déshonore, il trahit l'innocence ;
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom !
Il eft pétri des vices de fon père ;
Il a fes traits, fes mœurs, fon caractère ;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il foit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler ?

LE MARQUIS.

Sans-doute tu le peux :
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au tranfport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre perfonne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a préfenté ?

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, fuis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites-frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'eſt pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juſte Ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment!...j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéreſſant.

LE MARQUIS.

Eh! liſons vite...Une table à l'inſtant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître!
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *aſſis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait !

LE CHEVALIER.

Une faute, une offenſe,
Dont je reſſens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a ſervi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous des remords ! vous ! eſt-il bien poſſible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute eſt horrible,
Plus que vous ne penſez : mais votre cœur
Eſt-il ſenſible à mes ſoins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous ſentez-vous capable
D'oſer me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez ſur ma candeur;
Je ſuis un libertin, mais point menteur;
Et mon eſprit, que le trouble environne,
Eſt trop ému pour abuſer perſonne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout ſavoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que de débauche & d'ardeur enivré,
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
(Qu'à mon avis, il ne mérite pas.)
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure & de Dormène:
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais [illegible]; je ne [illegible]
Cette Dormène, & Laure sa compagne,
Etaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu tems;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes...
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait sa défense:
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste Déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & décente, & plus sage qu'austère;

De vous fur-tout elle a parlé long-tems.

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, difait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un fecret refpect,
Que je n'avais fenti qu'à fon afpect,
Je fuis honteux; mes fureurs fe captivent.
Dans ce moment les deux Dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un jufte effroi leur ame s'eft remplie;
La plus âgée en tombe évanouïe.
Acante en pleurs la preffe dans fes bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors fur moi fixant fa trifte vue,
Elle retombe, & s'écrie éperdue:
« Ah! je crois voir Germance... c'eft fon fils!
» C'eft lui.... je meurs...» A ces mots je frémis
Et la douleur, l'effroi de cette Dame,
Au même inftant ont paffé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je fors,
Confus, foumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame eft faifie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.

Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, & pesez mûrement ..
Pauvre jeune-homme! hélas! comme il soupire:
(*il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.*)
Tenez, c'est là, là sur-tout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur, Acante!

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh! par ma foi je ne suis pas devin...
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage.
Je suis son frère, & vous êtes cousin:
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageûre.



SCENE XII & derniére.

LES ACTEURS PRÉCÉD., ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

Où ſuis-je, hélas ! & quel nouveau malheur ?
Je vois mon père avec mon raviſſeur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel myſtère ?

LE MARQUIS.

Il eſt bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du ſort, & ſur-tout de l'amour.
Je me ſoumets à leur pouvoir ſuprême.
Eh ! quel mortel fait ſon deſtin ſoi-même ?...
Nous ſommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel ! eſt-ce un rève ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais ſur mon cœur.

ACANTE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur !

Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez bien vite, & pesez mûrement ..
Pauvre jeune-homme ! hélas ! comme il soupire !
(il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acante.)
Tenez, c'est là, là sur-tout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur, Acante !

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi je ne suis pas devin. . . .
Il faut tout réparer. Mais par l'usage
Je ne saurais la prendre en mariage.
Je suis son frère, & vous êtes cousin :
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure ?
Ah ! la voici . . . j'ai perdu la gageûre.



SCENE XII & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉD., ACANTE, COLETTE.

ACANTE.

Ou suis-je, hélas ! & quel nouveau malheur ?
Je vois mon père avec mon ravisseur !

DIGNANT.

Madame, hélas ! vous n'avez plus de père.

ACANTE.

Madame, à moi ! qu'entends-je ? quel mystère ?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, & sur-tout de l'amour.
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh ! quel mortel fait son destin soi-même ?....
Nous sommes tous, Madame, à vos genoux.
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTE.

Ciel ! est-ce un rève ?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTE.

Moi ! comment croire un tel excès d'honneur !

UN DOMESTIQUE.

Monſeigneur.

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acante
Chez ſes parens.

MATHURIN.

Ouais ! ceci me tourmente.

ACANTE, *s'en allant.*

Ciel, prends pitié de mes ſecrets ennuis.

LE MARQUIS, *ſortant d'un autre côté.*

Sortons, cachons le déſordre où je ſuis.
Ah, que j'ai peur de perdre la gageûre !



SCENE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

DIS-MOI, Bailli, ce que cêla figure ?
Notre Seigneur eſt ſorti bien ſournois.
Il me parlait poliment autrefois ;
J'aimais aſſez ſes honnêtes manières ;
Et même à cœur il prenait mes affaires.
Je me marie.... il s'en va tout penſif.

LE BAILLI.

C'eſt qu'il penſe beaucoup.

MATHURIN.

Maître Baillif,
Je penſe auſſi. Ce *nous verrons* m'aſſomme :
Quand on eſt prêt, *nous verrons* ! ah, quel homme !

Que je fis mal, ô Ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village
Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même, à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage.

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami Baillival,
Pour notre bien, on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *seul.*

NON, je ne perdrai point cette gageûre.
Amoureux! moi! quel conte! ah, je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acante est assez belle.....
Et de la grace! ah! nul n'en a plus qu'elle...
Et de l'esprit!... quoi, dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acante: oui, je dois l'estimer;

Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(il s'assied à une table.)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose...
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable & bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse & le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères:
Dormène seule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir..... D'abord écrivons-lui
Un compliment.... mais que puis-je lui dire?
(en se coignant le front avec la main.)
Acante est là qui m'empêche d'écrire.
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(il se relève.)
Qui se croit sage, ô Ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
(il finit sa lettre.)
Holà! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.

SCENE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

TENEZ, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acante.

LE DOMESTIQUE.

Acante ? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acante ; c'eſt Dormène
A qui j'écris..... On a bien de la peine
Avec ſes gens.... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acante ; & l'oreille & les yeux
Sont remplis d'elle, & brouillent ma mémoire.

SCENE VII.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah ! voici bien pardienne une autre hiſtoire !

LE MARQUIS.

Quoi ?

MATHURIN.

Pour le coup c'eſt le droit du Seigneur :
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand Seigneur, ſi bon, ſi libéral.

LE MARQUIS.

Comment ? qu'eſt-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le ſavez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître !
Parle.

MATHURIN.

Fort bien, vous vous fâchez, mon maître ;
Oh ! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment ?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son pere
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, & vite l'ont conduite
Je ne sais où..

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà ! quelqu'un.... Ne perdez point de tems ;
Allez, courez : que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, & s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE *à son mari.*

Il parle tout-de-bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont Monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, & vous qui l'aimiez tant,

Vous qui perdez une ſi chère enfant,
Un tel tréſor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu ſouffrir, ſans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher ?
Un tel malheur ſemble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle ?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur eſt pour elle;
C'eſt mon devoir; & j'ai dû preſſentir
Que par votre ordre on la feſait-partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle ?
Allez-vous-en, laiſſez-moi, ſortez tous.
Ah! s'il ſe peut, modérons mon courroux....
Non, vous, reſtez.

MATHURIN.

Qui ? moi ?

LE MARQUIS *à Dignant.*

Non, vous, vous dis-je.



SCÈNE IV.

[illegible] DIGNANT *au fond*

LE MARQUIS.

[illegible] part l'honneur qui m'afflige.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] marque!
[illegible] m'offense!
[illegible] l'innocence;
[illegible] & pour percer mon coeur;
[illegible] que pour ſon raviſſeur!
Un [illegible], que la débauche anime,
[illegible] porter la peine de ſon crime!
[illegible] prix de mon affection
[illegible] parent indigne de mon nom!
Il eſt pétri dès vices de ſon père;
Il a ſes traits, ſes mœurs, ſon caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, & je veux qu'aujourd'hui
Il ſoit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans-doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux.
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté ?...

LE MARQUIS.

Eh ! mon ami, suis-je en état de lire ?

DIGNANT.

Vous me faites-frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire ?

DIGNANT.

Quoi, ce paquet n'est pas encore ouvert ?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel ! ce dernier coup me perd !

LE MARQUIS.

Comment ?... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas, vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh ! lisons vite.... Une table à l'instant ;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître !
Qu'aura-t-on fait, & qu'allez-vous connaîtr

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'eſt pas à mon nom,
Eſt cacheté des ſceaux de ma maiſon ?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Liſons donc.

DIGNANT.

Cet étrange myſtère
En d'autres tems aurait de quoi vous plaire ;
Mais à préſent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *liſant.*

Je ne vois rien *juſqu'ici* que d'heureux.
Je vois d'abord, que le ciel la fit-naître
D'un ſang illuſtre : & cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi ! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains ! quoi ! Laure eſt donc ſa mère ?
Mais pourquoi donc lui ſerviez-vous de père ?
Indignement pourquoi la marier ?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, & j'ai dû vous prier
En ſa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondante en pleurs ; elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt à moi de l'aller conſoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

PARDONNEZ-MOI, j'allais chez vous, Madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acante... à peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....
Une aventure assez désagréable...
Me trouble un peu... Que Gernance est coupable!

DORMENE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison....

LE MARQUIS.

Comment? chez-vous?

DORMENE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMENE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être... Hélas! ma faible voix
En vous parlant expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur fenfiblement me touche;
Daignez parler, & ne redoutez rien.

DORMENE.

Apprenez donc...

SCENE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT, *quelques* DOMESTIQUES *entrent précipitamment avec* MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien;
Tout eft en paix, la femme eft retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'eft peut-être un peu tard.
Chacun fon bien. Tudieu, quel égrillard!

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez foudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au fein de fa famille.
Veillez fur elle; ayez foin d'empêcher
Qu'aucun mortel ofe s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Eft pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéiffez....

MATHURIN.

MATHURIN.

Par ma foi tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du Seigneur ! femme que l'on enlève !
Défenſe à moi de lui parler... Je crève.
Mais je l'aurai, car je ſuis fiancé :
Conſolons-nous, tout le mal eſt paſſé.

(*il ſort.*)

LE MARQUIS.

Elle revient ; mais l'injure cruelle
Du Chevalier retombera ſur elle ;
Voilà le monde : & de tels attentats
Faits à l'honneur ne ſe réparent pas.

(*à Dormène.*)

Eh bien parlez, parlez ; daignez m'apprendre
Ce que je brûle & que je crains d'entendre :
Nous ſommes ſeuls.

DORMENE.

Il le faut donc, Monſieur ?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'eſt peu qu'Acante, en ſecret étant née
De cette Laure illuſtre infortunée,
Soit ſous vos yeux prête à ſe marier
Indignement à ce riche fermier ;
C'eſt peu qu'au poids de ſa triſte misère
On ajoutât ce fardeau néceſſaire ;
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de ſon coupable père,
Gernance enfin....

LE MARQUIS.

Gernance !

VARIANTES.

DORMENE.

Il eſt ſon frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible ! ô Ciel ! qu'avez-vous dit ?

DORMENE.

Entre vos mains vous avez cet écrit,
Qui montre aſſez ce que nous devons craindre :
Liſez, voyez combien Laure eſt à plaindre !

(*le Marquis lit.*)

C'eſt ma parente, & mon cœur eſt lié
A tous ſes maux que ſent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuſe aventure
Qui ſous ſes yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah, qu'ai-je lu ! Que ſouvent nous voyons
D'affreux ſecrets dans d'illuſtres maiſons !
De tant de coups mon ame eſt oppreſſée ;
Je ne vois rien, je n'ai point de penſée.
Ah ! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me ſont odieux.
Quel jour pour nous !... Quel parti dois-je prendre ?
Le malheureux oſe chez moi ſe rendre !
Le voyez-vous ?

DORMENE.

Ah ! Monſieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il paſſe, il vient à moi.
Daignez rentrer, Madame, & que ſa vue
N'accroiſſe pas le chagrin qui vous tue ;
C'eſt à moi ſeul de l'entendre ; & je crois
Que ce ſera pour la dernière fois.

Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je ouï! la fermeté, l'honneur;
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait reſpecter l'innocence
S'armait pour elle, & prenait ſa défenſe.
J'ai recouru dans ces premiers momens
A l'art de plaire, aux égards ſéduiſans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait ſouvent pardonner la licence.
Mais pour réponſe, Acante à deux genoux
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'eſt alors que ſes yeux moins ſévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de ſa charmante main;
Dans cet état, ſa grace attendriſſante
Enhardiſſait mon ardeur imprudente;
Et tout honteux de ma ſtupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardieſſe!
Oui, j'ai cru voir une chaſte Déeſſe,
Qui rejetait de ſon auguſte autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Comment ſe peut-il faire
Qu'ayant vécu preſque dans la miſère,

Dans la bassesse & dans l'obscurité,
Elle ait cet air & cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang ?
Non, il n'est point de mère respectable,
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappellât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur & la colère,
Fière & *décente, & plus sage qu'austère.*
De vous *sur-tout elle a parlé long-tems....*

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle.
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent
Dans ce moment les deux dames arrivent;
Et me voyant maître de leur logis,
Avec Acante & deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur ame s'est remplie;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acante en pleurs la presse dans ses bras;
Elle revient des portes du trépas.
Alors sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe & s'écrie éperdue :
« Ah ! je crois voir Gernance.... c'est son fils !

» C'est lui... je meurs... » A ces mots je frémis
Et la douleur, l'effroi de cette dame
Au même instant ont passé dans mon ame.
Je tombe aux pieds de Dormène, & je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre ame est saisie
Charme mon cœur, & nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acante en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets, oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abyme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quel jour pour moi ! tout m'étonne & m'afflige;
La belle Acante est donc de ma maison !
Mais sa naissance avait flétri son nom ;
Son noble sang fut souillé par son père.
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère ;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô *pensée accablante !*
Fut criminelle en fesant-naître Acante ;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné ;
L'amant de Laure est mort assassiné...
De maux cruels quel tissu lamentable !
Acante, hélas ! n'en est pas moins aimable ;
Moins vertueuse : & je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur ;
Il ennoblit la honte de ses pères...
Et cependant, ô préjugés sévères !
O loi du monde ! injuste & dure loi !
Vous l'emportez......

SCENE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi ;
Parlez, Madame, avez-vous vu son frère ?

DORMENE.

Oui, je l'ai vu, ſa douleur eſt ſincère.
Il eſt bien étourdi; mais, entre nous,
Son cœur eſt bon; il eſt conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh mais, Acante!

DORMENE.

Elle ne peut connaître
Juſqu'à préſent le ſang qui la fit-naître.

LE MARQUIS.

Quoi, ſa naiſſance illégitime!

DORMENE.

Hélas!
Il eſt trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'eſt pas.

DORMENE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS *reliſant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était ſans crime;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa: ſon deſtin fut affreux.
Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaiſſance avec fureur condamne.

DORMENE.

Laure n'eſt point coupable, & ſes parens
Se ſont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier ſa fille en un village!

A ce beau ſang faire un pareil outrage !

DORMENE.

Elle eſt ſans biens ; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur, abaiſſent la fierté.

LE MARQUIS.

Elle eſt ſans biens ! votre noble courage
La recueillit.

DORMENE.

Sa miſère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant ſi-peu, de faire encor du bien !
Riches & grands que le monde contemple,
Imitez donc un ſi touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos deſirs ;
Sachons goûter de plus nobles plaiſirs.
Quoi ! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le néceſſaire ;
Et vous n'oſez donner le ſuperflu.
Ô juſte Ciel ! qu'avez-vous réſolu ?
Que faire enfin ?

DORMENE.

Vous êtes juſte & ſage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au ſang de Laure, & ce ſang généreux
Fut par vous ſeuls juſqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment ? comment ?

DORMÈNE.

Le Comte votre père,
Homme inflexible en ſon humeur ſévère,

Opprima Laure, & fit par son crédit
Casser l'hymen; & c'est lui qui ravit
A cette Acante, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé,
Je vous le jure.

DORMENE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux....

DORMENE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais... lui servir de père.

DORMENE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMENE.

Comment trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas!...
Madame, un mot: conseillez-moi de grâce;
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMENE.

En tous les tems je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMENE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien...mais, Madame;
En quel état est Acante?

DORMENE.

Son ame
Est dans le trouble, & ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti; je vous laisse;
Soyez ici souveraine maitresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.

(*il sort.*

SCENE X.

DORMENE, *seule.*

DANS cet état quel chagrin peut le mettre
Qu'il est troublé! j'en juge par sa lettre;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés.
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir, me parler, & ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit:
Et pour Acante il paraît bien sensible!

Quoi ! voudrait-il... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent... demandait-il ma main ?
Le Chevalier jadis m'a courtisée,
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien ;
Mais qu'il est triste, ô Ciel ! de n'aimer rien !

ACTE V.

SCENE PREMIÉRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

FESONS la paix, Chevalier, je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose : entre nous,
J'étais tout prêt de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageûre ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh non, je vous le jure
Mais par l'hymen tout prêt de me lier,

Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconſtance eſt étrange & ſoudaine.
Paſſe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hazard le mot d'hymen ſe lit ?

LE MARQUIS.

Il eſt trop vrai ; c'eſt-là ce qui me gêne.
Je prétendais m'impoſer cette chaîne ;
Mais à la fin m'étant bien conſulté,
Je n'ai de goût que pour *la liberté.*

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien, ſi j'aime,
Je ſuis encor le maître de moi-même,
Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager, & ſans me compromettre.
Car en effet, ſi j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment :
A gens d'honneur promeſſe vaut ferment.
Cher Chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau deſſein, qui parait fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarraſſant ;
Et tout le monde ici ſera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous ? contenter tout le monde !
Quelle folie !

LE MARQUIS.

En un mot, ſi l'un fronde

Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire-approuver ma conduite & mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre & commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

VENEZ, Colette.

COLETTE.

Oh j'accours, Monseigneur,
Prête en tous tems, & toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse ?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux & du bien ?

COLETTE.

Oui, l'un & l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, & j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis fans replique.
Trois mille francs! ah l'homme magnifique!
Le beau préfent! que Monfeigneur eft bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je ferai la première:
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en reffens auffi
D'avoir déjà pleinement réuffi;
L'une des trois eft déjà fort contente:
Tout ira bien.

COLETTE

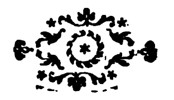
Et mon amie Acante,
Que devient-elle? On va le marier,
A ce qu'on dit, à ce beau Chevalier.
Tout le monde eft heureux: j'en fuis charmée.
Ma chère Acante!

LE CHEVALIER, *en regardant le Marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le fera.

LE MARQUIS *au Chevalier.*

La voici, je ne puis
La confoler en l'état où je fuis.
Venez, je vais vous dire ma penfée. (*ils fortent.*)



SCENE III.

ACANTE, COLETTE.

COLETTE.

MA chère Acante, on t'avait fiancée ;
Moi déboutée ; on me marie.

ACANTE.

A qui ?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTE.

Le ciel en soit béni !
Et depuis quand ?

COLETTE.

Et depuis tout-à-l'heure.

ACANTE.

Est-il bien vrai ?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant Monseigneur.
Ah, la belle ame ! ah qu'il est plein d'honneur !

ACANTE.

Il l'est, sans doute !

COLETTE.

Oui, mon aimable Acante,
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune ; & tout le monde dit

Qu'il fait la tienne, & l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir Chevalière :
Cela te fied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTE.

Ma chère enfant, je fuis fort fatisfaite
Que ta fortune ait été fitôt faite.
Mon cœur reffent tout ton bonheur... Hélas !
Elle eft heureufe, & je ne le fuis pas !

COLETTE.

Que dis-tu là ? qu'as-tu donc dans ton ame ?
Peut-on fouffrir quand on eft grande dame ?

ACANTE.

Va, ces Seigneurs qui peuvent tout ofer
N'enlèvent point, crois-moi, pour époufer.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaifies,
Non de l'amour ; leurs démarches hardies,
Leurs procédés montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état :
C'eft ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon, des dédains ! c'eft bien tout le contraire ;
Rien n'eft plus beau que ton enlèvement ;
On t'aime, Acante, on t'aime affurément.
Le Chevalier va t'époufer, te dis-je,
Tout grand feigneur qu'il eft... cela t'afflige ?

ACANTE.

Mais monfeigneur le Marquis, qu'a-t-il dit ?

COLETTE.

Lui ? rien du tout.

ACANTE.

Hélas !

COLETTE.

C'eſt un eſprit
Tout en dedans, ſecret, plein de myſtère;
Mais il parait fort approuver l'affaire.

ACANTE.

Du Chevalier je déteſte l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau Seigneur pourſuivie, adorée;
Un mariage en un moment caſſé
Par Monſeigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère ....
Tiens, le vois-tu, celui qui t'enleva?
Il vient à toi; n'eſt-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTE.

Allons, fuyons.

SCENE IV.

ACANTE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEMEUREZ ſans me craindre:
Le Marquis veut que je ſois à vos pieds.

COLETTE *à Acante.*

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER *à Acante.*

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTE.

Osez-vous bien paraître en ma présence?

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.

(*à Colette qui veut s'en aller.*)

Ah! reste ici: ce ravisseur m'accable.

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER *à Acante.*

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur?

ACANTE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; mais mon remords extrême
Répare tout, & doit vous appaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser,
Je fus surpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, Madame.

ACANTE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je sais l'état où mes parens sont nés.

COLETTE.

Madame !... oh, oh ! quel eſt donc ce langage ?

ACANTE.

Ceſſez, Monſieur, ce titre eſt un outrage ;
C'eſt s'avilir, que d'oſer recevoir
Un faux-honneur qu'on ne doit point avoir.
Je ſuis Acante, & mon nom doit ſuffire :
Il eſt ſans tache.

LE CHEVALIER.

Ah ! que puis-je vous dire !
Ce nom m'eſt cher : allez, vous oublîrez
Mon attentat, quand vous me connaîtrez :
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTE.

Qui ? moi, Monſieur !

COLETTE *à Acante.*

C'eſt ſon remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette ; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs ſentimens.

ACANTE.

Je ne ſais pas quel deſſein vous anime ;
Mais commencez par avoir mon eſtime.

LE CHEVALIER.

C'eſt le ſeul but que j'aurai déſormais ;
J'en ſerai digne, & je vous le promets.

ACANTE.

Je le deſire, & me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire ;
Mais ménagez la mienne, & me laiſſez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis point amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon ! double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.
Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, & j'en enrage.
On vient: adieu, suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(*elle sort.*)

SCENE V.

ACANTE, LE CHEVALIER, DORMENE, DIGNANT.

ACANTE.

HELAS! Madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMENE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort; & sur-tout pardonnez
Au Chevalier.

ACANTE.

Moi, Madame?

DORMENE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTE.

Elle!... Est-il vrai?

DORMENE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; oui, vous êtes ma sœur.

ACANTE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTE.

De Laure je suis fille!

Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état & mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, Monsieur, & dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, & tout vous sera dit.

DORMENE.

Dans ce moment, Acante, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTE.

Laure est ma mère, & je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMENE.

Oui, cette nuit je vous mène auprès d'elle.

ACANTE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle...
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De Monseigneur!

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?

Et voulez-vous me rendre ridicule ?
Moi de son sang ? ah ! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit ; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé... je ne sais quoi l'accable :
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTE.

Ah ! je le vois.

SCENE VI & dernière.

ACANTE, DORMENE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *au fond.*

LE MARQUIS *au Chevalier.*

Il ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit :
Bientôt l'absence affermira mon ame.

(*appercevant Dormène.*)

Ah ! pardonnez ; vous étiez-là, Madame ?

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému !

LE MARQUIS.

Moi !.. point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.
De son destin Acante est-elle instruite ?

ACANTE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.

Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je faſſe un ſort indépendant & doux.
Votre fortune, Acante, eſt aſſurée;
L'acte eſt paſſé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente... autant que je le peux.
J'aurais voulu... mais goûtez toutes deux,
Dormène & vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux ames bien nées.
Un autre bien que le cœur peut ſentir,
Eſt dangereux... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi, ma ſœur, vous n'êtes *point* contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTE.

Je ſuis reconnaiſſante,
Je ſuis confuſe... Ah c'en eſt trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi...
Et ce n'eſt pas la fortune que j'aime....
Mon état change, & mon ame eſt la même:
Elle doit être à vous.... Ah! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le ſein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos ſens ſont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTE.

Vous partez.

DORMÈNE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTE.

La vérité, Madame;
La vérité plaît à votre belle ame.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus...
Acante...

ACANTE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux...
Mais je vois bien que vous en ferez deux:
Vous payerez, la gageûre est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue... oui, mon ame est vaincue.
Dormène & Laure, Acante, & vous, & moi,
Soyons heureux... (*à Acante.*)
Oui... recevez ma foi,
Aimable Acante; allons, que je vous mène
Chez votre mère; elle sera la mienne,
Elle oublira pour jamais son malheur.

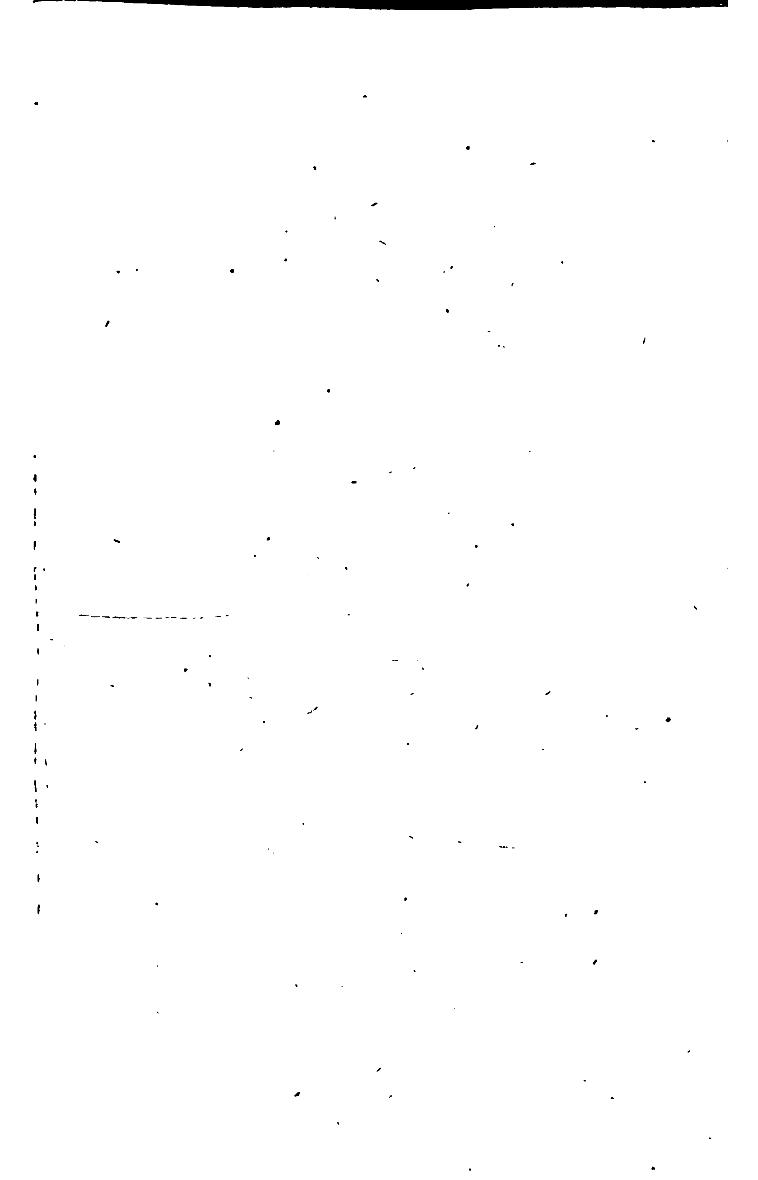
ACANTE.

Ah! je tombe à vos pieds.

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou: son cœur fut insensible;
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

Fin des Variantes.



CHARLOT,

OU LA

COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE,

Repréſentée ſur le théâtre de Ferney, au mois de Septembre 1767.

PRÉFACE

Imprimée dans l'Édition de 1779.

CETTE pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chants & de danse; du comique, du tragique; de la morale & de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point-du-tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui en Italie, plusieurs Académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-tems en France, & même chez quelques-uns de nos Princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grâce au corps & à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, & ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens-de-lettres, qui sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté & tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce; mais il avait déjà paru dans la Partie de Chasse représentée sur le même théâtre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler. (*)

(*) M. de *Voltaire* avait changé le dénouement de cette pièce dans l'édition qu'il préparait; & c'est d'après ses nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. (*Note des Éditeurs.*)

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve, attachée au parti d'*Henri IV*.

HENRI IV. SUITE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le Marquis.

LA NOURRICE.

CHARLOT, fils de la Nourrice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un Fermier de la terre.

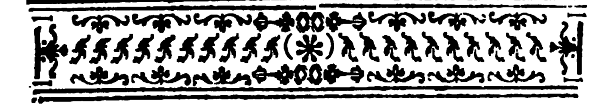
DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES.

La ſcène eſt dans le château de la Comteſſe de Givry en Champagne.

CHARLOT.



H. Gravelot, del. *De Longueil, Sc.*



CHARLOT, OU LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

(Le théâtre représente une grande salle où les domestiques portent & ôtent des meubles. L'INTENDANT *de la maison est à une table,* UN COURRIER *en bottes à côté.* MAD. AUBONNE *nourrice coud, &* BABET *file à un rouet;* UNE SERVANTE *prend des mesures avec une aune, une autre balaye.)*

L'INTENDANT, *écrivant.*

QUATORZE mille écus!... ce compte perce l'ame....
Ma foi je ne sais plus comment fera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour fera beau ;
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand Roi, ce bon maitre !

Mad. AUBONNE, *coufant.*

Il eft vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous décider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, faute, danfe ; chante,
Notre Bonne eft toujours dans fa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras ; chaque chofe a fon tems.

LE COURRIER *à l'Intendant.*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête fera chère....
Mais pour ce prince augufte on ne faurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

Mad. AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La derniére campagne....
Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne..

LE COURRIER.

Dépéchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans par un chemin secret

CHARLOT.

... apporté s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le coû ; une servante qui balayait s'approche & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

Mad. AUBONNE, *se levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Le Roi....
Quatorze mille écus en six mois....

LE COURRIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Je m'y perds quand j'y pense !...
Le Roi les rencontra... son auguste clémence....

BABET.

Leur fit grâce, sans-doute.

(*ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus ;

Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.
« Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage;
» Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

Tous enſemble.

Le bon Roi! le grand Roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*il tire ſon mouchoir & s'eſſuie les yeux.*)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolennel
Un grave ambaſſadeur, (je ne ſais plus lequel,)
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
« Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas;
» Ils me preſſent de même au milieu des combats. »

LE COURRIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

CHARLOT.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice ?

Me. AUBONNE, *se remettant à l'ouvrage.*

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà ; tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus !... & cela clair & net !...
On en doit la moitié.... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.

(*il sort.*)

BABET, *reprenant son rouet.*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste ;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.

Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un grand garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal eſt ſans remède.

Mad. AUBONNE, *couſant.*

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger;
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.



SCÈNE II.

LES FEMMES, L'INTENDANT, GUIL

GUILLOT.

AH ! le méchant Marquis ! comm
nête !

Mad. AUBONN

Eh bien, de quoi viens-tu nous étc

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a
C'est le seul qu'il m'ait fait, du mc
sent.
Passe encor pour un seul; mais deu

BABET.

B

Qu'il t'aura souffleté; tout le mond
A des transports si grands; en atte
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mad. AUBONN

Allon

L'INTENDANT,

La chose est mal pourtant .. Madam
N'entend pas que l'on fasse une telle
A ses gens; & Guillot est le fils d'un
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans-doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du Marquis?

GUILLOT.

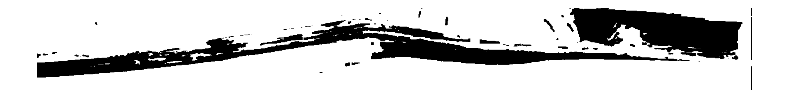
Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai? ... tu dis
Que je plais à Monsieur?

GUILLOT.

Oh! tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.



CHARLOT.

… comme tu ſais, épouſer tes attraits ;
… parlant de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc !

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, & qui dans la maiſon
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-tems, que je formai moi-même :
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à-la-fois.
Ces jeunes grands ſeigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils nous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet ; parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot ce garçon ſi bien-fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des soufflets à mon fils !

GUILLOT.

Et... j'entends si j'osais....
Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT, *se levant.*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à Mr. l'Intendant....
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'un abbaye
Une vieille baronne & sa fille jolie,
Appercevant le Roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, & que par-tout on vante ;
Madame la Comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MON vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet ; bonjour, ma vieille Bonne...
(*à Guillot.*)
Ah ! te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, & sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

CHARLOT.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis!

LE MARQUIS.

Va, dètale.

BABET.

Eh, de grâce;

Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité

Sied horriblement mal aux gens-de-qualité.
Je vous l'ai dit cent fois; mais vous n'en tenez compte
Vous me faites-mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant;
Qu'on me fasse-donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.

Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse & pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous-là! Quoi dans le même jour

Où le Roi vient chez vous avec toute sa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi ! quel discours infame !
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE, *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT, *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure,
Les mains aussi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le Roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.

Je l'aime... comme il m'aime... aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT, *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*à Guillot qui eſt dans un coin.*)

Donnez-m'en donc bien vîte... Ah, ah, je t'apperçois ;
Attends-moi, malheureux !

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'eſt-ce que je vois ?
Je le cherche par-tout : que ſes mœurs ſont ruſtiques !
Je le trouve toujours parmi des domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux ; il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Nous l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal !

LA COMTESSE.

Conſolez-vous, nourrice ;
Mon cœur en tous les tems vous a rendu juſtice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah ! vous ne ſavez pas ce qu'il me fait ſouffrir.

COMTESSE.

rceau, dans une maladie,
-tems, vous sauvâtes sa vie:
garder le souvenir.
pas, qui pourrait-il chérir?
r.

AUBONNE.

Dieu veuille que Madame
pels [illegible]

MARQUIS.

TESSE [illegible]

Et vous, [illegible]
soins [illegible]

TENDANT.

prêt, [illegible]
ter tout [illegible]

COMTESSE.

[illegible]
mpte point, [illegible]
nd Henri [illegible]
gms.)
e vous prie.
[illegible]

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte & sans rigueur,
Parle à votre raison & sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre;
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie;
La doctrine est pour eux, & non pour ma maison
Je hais fort le latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons Officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, poliſſant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux lois de ſon devoir
Un Officier ajoute un triſte & vain ſavoir;
Mais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De ſa royale main ſa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux;
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage?

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis; pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en est empreinte; & si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi;
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive & la courtise;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous:
Votre frère-de-lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je ſuis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune-homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à ſa mère; oui, je lui dois mon fils:
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre; ayez de l'indulgence;
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendriſſez; Madame, je vous jure
De reſpecter toujours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de reſpect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS, *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères;
Madame, vous savez qu'à Monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis:
Vivre à vos pieds, Madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le Roi des cœurs bien-nés, le Roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher....

Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire,
Je veux auprès du Roi servir en volontaire,
Hazarder tout mon sang ; sûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant, si j'étais à ta place.
Mon fils sans-doute aura, pour servir sous sa loi,
Autant d'empressement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baise.*

Je révère ;
J'ose chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit... Quel bruit, quel tintamare!



SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. *Plusieurs domestiques en livrée & d'autres gens entrent en foule.* GUILLOT, BABET, *sont des premiers.* JULIE, LA NOURRICE *dans le fond, elles arrivent plus lentement.* LA COMTESSE DE GIVRY *est sur le devant du théâtre avec* LE MARQUIS & CHARLOT.

GUILLOT, *accourant.*

Le Roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le Roi.

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi.

BABET.

C'est le Roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... je rougis ; ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très-beau... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET, *allant & venant.*

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit *c'est lui*, la chose est claire.

L'INTENDANT, *arrivant à pas comptés.*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.

Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, & pour vous avertir;
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié surdorée,
D'excellens pâtissiers, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, & des musiciens;
Des flûtes, des hautbois, des cors & des trompettes;
Des faiseurs d'acrostiche, & des marionnettes.
Tout le monde a crié *le Roi* sur les chemins;
On le crie au village & chez tous les voisins;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien fous!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon soir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(*ils sortent: la Comtesse reste avec la Nourrice.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, & ne soupire plus.

A bien placer ton fils mes vœux ſont réſolus :
Il ſervira le Roi ; je ferai ſa fortune ;
Je veux que cette joie à nous deux ſoit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'eſt-là ce qui ſoutient,
C'eſt-là ce qui conſole & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuſe, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en eſt plus digne ?

Mad. AUBONNE, *triſtement.*

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres ſans ceſſe.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il eſt vrai, doit bannir la triſteſſe.

LA COMTESSE.

Va, fais-danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils !... Madame... allons.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

JULIE, MAD. AUBONNE; CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri quatre ;
Ce roi brave & clément qui ſait plaire & combattre,
Qui conquit à-la-fois ſon royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'ont point eu de rigueurs ;
Et qui ſait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT, *dans un coin.*

Elle aime ce grand-homme ; elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi.
Comment me trouvez-vous ?

Mad. AUBONNE.

Très-belle & très bien miſe ;
Vous ſeriez peu fâchée, excuſez ma franchiſe,
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement... il a le cœur fort tendre !
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre ;



Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet.....
Eh mon Dieu ! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet ! allons vite. (*il sort.*)

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie;
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il ſignera du moins le contrat projeté,
Qui ſera par Madame avec vous préſenté.
Vous ſemblez n'y penſer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur ſoit touché ?
Qu'il ſe donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comteſſe en ces murs élevée,
Conduite par vos ſoins, à ſon fils réſervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé, juſqu'à ce jour,
Le moindre ſentiment qui reſſemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaiſances,
Qui d'un peu de tendreſſe auraient les apparences.
Il eſt ſombre, il eſt dur, il me doit alarmer;
Il oſe être jaloux, & ne ſait point aimer.
J'aime avec paſſion ſa vertueuſe mère:
Le fils me fait trembler; quel triſte caractère !
Ses airs, & ſon ton bruſque, & ſa groſſièreté,
Affligent vivement ma ſenſibilité.
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le Marquis est haï?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable ;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère après tout je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois *trop me louer* ;
Je percerais son cœur *d'une atteinte cruelle* ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes *sentimens*, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Hélas !

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le tems de me déterminer....
Mais réponds donc.



Mad. AUBONNE.

Hélas!... oui, ma belle Julie...
(*en pleurant.*)
Votre demande est juste... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, MAD. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma Bonne,
Est galant & poli!... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte?

Mad. AUBONNE.

Il veut servir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi. (*a*)
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques:
Il fut blessé, Madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux Roi mon cœur est plein d'amour;

Oui, je voudrais ſervir Henri quatre & Madame.

JULIE *à Mad. Aubonne.*

La Bonne, vous pleurez !

Mad. AUBONNE.

J'en ai ſujet : mon ame
Se rappelle ſans ceſſe un fatal ſouvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous, ſans joie & ſans vous attendrir,
Voir un fils ſi *bien-né*, ſi *rempli* de courage
Au-deſſus de ſon rang, au-deſſus de ſon âge ?

Mad. AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés ;
Il mérite ſur-tout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour eſt bien juſte ; il eſt touchant, ma Bonne.
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel eſt votre chagrin ? ... çà, dites-moi, Charlot...
Non... Monſieur... mon ami... ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute ſa perſonne !

Mad. AUBONNE.

Oh les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma Bonne !...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils

Eſt différent en tout de monſieur le Marquis?
L'art n'a rien pu ſur l'un; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui;
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui...
Je voudrais répéter... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange:
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos courtiſans attirent les regards;
Les armes, le deſſin, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux, vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous ſeule en ſervez... mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non...
Vous chantez à merveille; & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence;

Asseyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

(*elle s'assied, ils dansent,* CHARLOT *chante* :)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE, *après avoir dansé un seul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,

C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût sans-doute ils seront rejettés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent sur-tout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!.. je n'oserais

Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...

Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.

Je voudrais que Madame en pût aussi jouir.

JULIE *recommence à danser avec* CHARLOT, *qui répète l'air :*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, *&c.*

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois & des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah! si de votre cœur
Il était vainqueur;
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, &c.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danser, pendant que* MAD. AUBONNE *est assise & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MERCI de ne les plus voir!. Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière!
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis!

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup, & les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, Monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, Monsieur, votre injuste colère

Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur le méritait; il l'osait espérer.

(*en montrant Julie.*)

Ce noble & digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême:
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir.
En la servant, Monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'est très-bien riposté; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Ecoute, mon garçon; je te défends... à toi,

(*Charlot le regarde fixement.*)

De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée!

JULIE.

Eh, comment faudra-t-il donc qu'il fasse?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma Bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Madame AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites-haïr... Monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect:
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi! toujours Charlot! que tout cela me blesse!
Sortez, & devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, Monsieur...

LE MARQUIS, *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi, si?

Mad. AUBONNE, *se mettant entre deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix;
Eh mon Dieu! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je sais ce que je doi;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en eſt trop, faquin.

CHARLOT.

C'en eſt trop, je l'avoue ;
Et ſur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble ſang s'eſt un peu trop aigri.
De vos expreſſions j'ai l'ame aſſez frappée.
A mon côté, Monſieur, ſi j'avais une épée,
Je crois que vous ſeriez aſſez ſage, aſſez grand,
Pour m'épargner peut-être un ſi doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! miſérable...

JULIE.

Encore !

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place ;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offenſé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(*il ſort.*)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
De combattre-à-la fois deux femmes en colère

SCENE IV.

JULIE, MAD. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NON, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis ;
Qu'ai-je fait ! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi ! tu me serviras?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'allégresse.
Trop de monde à présent entoure la Comtesse.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

JULIE.

JULIE.

Je le sais, & je crains que mon refus la blesse:
Pour ce fils que je hais, je connais sa tendresse.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler.. :
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle;
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié...
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout dès long-tems trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir:
Je serai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.



SCENE V.

JULIE, MAD. AUBONNE, BABET.

BABET, *accourant avec empressement.*

ALLEZ, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans:
Les filles l'entouraient; toute notre sequelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais monsieur le Marquis a trouvé tout mauvais;
A voulu tout changer; & Charlot au contraire
A dit que tout est bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce silence au Marquis a causé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé.

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment;
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, MAD. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, *en criant.*

AH mon Dieu! quel malheur

JULIE.

Quoi!

Mad. AUBONNE.

Qu'est-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

Mad. AUBONNE.

Eh, butor, dis donc vite de grâce
Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le Marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuse !

JULIE.

Hélas, vous répandez des larmes!
Mais ce n'est pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : « Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître:
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître. »

Mais Charlot lui disait : Monsieur, n'approchez pas ;
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !

Allons le secourir, s'il en est tems encore.

SCÈNE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en est plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juste Ciel que j'implore !

L'INTENDANT.

Il n'a pas, à ce coup, survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mad. AUBONNE, *en pleurant.*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée, & presque au même instant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche, si je peux, qu'on n'entre & qu'on ne sorte :
Je fais-lever les ponts, je fais-fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,

Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre;
Ne blessons point un cœur si sensible & si tendre :
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat !
Je plains son fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien *méchant; mais il était mon maître.*

Mad. AUBONNE.

Quelle *mort* ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juste Ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel;
Quand le Roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne;
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la Justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant:
La Justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah ! les lois sont bien dures;

BABET *à Guillot.*

Charlot ferait perdu !

GUILLOT.

Ce font des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir;
On eft gai le matin, on eft pendu le foir.

BABET.

Mais le Marquis eft-il tout-à-fait mort?

L'INTENDANT.

Sans-doute;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reffource?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute;
Il en difait de moi l'an paffé tout autant;
Il croyait m'enterrer, & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eft mort, il n'eft plus d'efpérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le filence.

GUILLOT.

Je gage que fa mère a déjà tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le deffein en eft pris.
(*elle fort.*)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame!

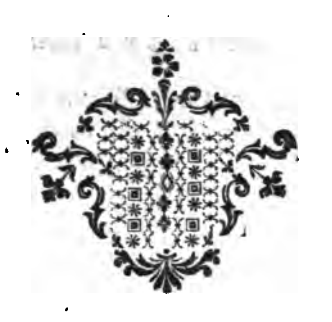
GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, TROUPES D GARDES, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans-doute, & ne l'ai pas vou
Je désire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La Justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la press
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bi
mieux
Tuer quatre Marquis, qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère

Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère eſt complice ?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguſte maitreſſe!
Et que je plains Julie! elle avait la tendreſſe
De monſieur le Marquis; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus ſi coupable.

(*à l'Intendant.*)

Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours régné juſqu'au fond de mon ame,

Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir;
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maiſon mon enfance nourrie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne ſont pas pour moi... la ſource en eſt plus belle...
Adieu... conduiſez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle;
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Meſſieurs, de grâce
Ne l'enlevez donc pas... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.





SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidelle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras:
Par une fausse-porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le Roi viendra bientôt: son seul aspect fait grâce,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur:
L'exemple est dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits sans force, & les lois inutiles.

A peine nous sortons de ces tems orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur;
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire:
Ce malheureux Marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, & fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!



SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O Ciel !

BABET.

Des gens tout-noirs des pieds juſqu'à la tête
L'ont fait-conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête... *Ah, Madame!*
Que de maux à-la-fois !... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera ; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, & Charlot eſt en vie.

L'INTENDANT.

Hélas ! je doute fort qu'il y ſoit bien long-tems.

JULIE.

Madame ſort dejà de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſévelie !



SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE *soutenue par deux suivantes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(ils sortent.)

LA COMTESSE, *se jettant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie, en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au vôtre & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort... & je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & si sainte & si chère
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce tems, en ce ſéjour de pleurs,
Comment de la maiſon faire au Roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'inſtruis de ma perte ;
Il plaindra les horreurs où mon ame eſt ouverte ;
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des feſtins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainſi... le meurtrier... n'aura donc point ſa grâce?

LA COMTESSE.

Il eſt bien criminel.

JULIE.

Il s'eſt vu bien preſſé.
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE, *en pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère.....

LA COMTESSE, *ſe levant.*

Il devrait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourrice, ô Ciel ! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les ſoins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe?

LA COMTESSE.

Quoi? deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troiſième.

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter:
Elle eſt mère.... & je ſais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me ſuffit.

(*on entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine?

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! (*b*)



SCENE VI & dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS, LE ROI & TOUTE SA COUR, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le ſera lui-même.
Je rends grâces au ciel, dont la bonté ſuprême,
Par le coup inoui d'un étrange moyen,
A fait votre bonheur, & préparé le mien.
Je vous rends votre fils, & j'honore ſa mère;
Il me ſuivra demain dans la noble carrière
Où de tout tems, Madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon ſort eſt de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, Madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adverſités,
Ne ſongeons qu'à goûter un moment ſi proſpère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur & le père.

Fin du troiſième & dernier Acte.



VARIANTES DE CHARLOT, *OU LA COMTESSE DE GIVRY.*

(*a*) Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux, qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait se partager!
Heureux, à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi, qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever,
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir,
Pour prix de tout mon sang, un léger souvenir.

JULIE.

Ah! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi! que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la Comtesse & ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma Bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mad. AUBONNE, *en soupirant.*

Je n souffrirai pas un long éloignement.

VARIANTES

CHARLOT.

Ah! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence

Peignez-lui les transports de ma reconnaissance ;

Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot...

. . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô Ciel ! il vient chez moi !

SCENE V.

LE COURRIER *en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.*

CHARLOT sera sauvé.

LE COURRIER.

Le Duc de Bellegarde

Dans la cour à l'instant vient avec une garde.

Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point ?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.

Il est à la distance à peu-près d'une lieue,

Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.



SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE *arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.*

LA COMTESSE *allant au-devant de lui.*

Ah! Monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'espère, Madame; ici le Roi m'envoie:
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(*à Julie qui veut sortir.*)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(*il s'assied entre elles.*)

Une madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi:
Le Roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point,
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout, souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique:

Qui *pour aimable* & *brave* ici chacun renomme ?
De votre père, *hélas!* c'eſt le portrait vivant.
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je : oui, c'eſt lui ; je l'ai vu :
Frapé de ſon aſpect, j'en ſuis encore ému ;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits !

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourrice, appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant ; mais on eſpère encore
Qu'il pourra réchapper : ſa mère vous implore ;
Elle vient : la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE VI & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS : Mad. AUBONNE, CHARLOT.

Mad. AUBONNE, *ſe jettant aux pieds de la Comteſſe.*

J'AI mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous :
Je dois vous pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(*La porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.*)

CHARLOT *dans l'enfoncement, avançant quelques pas.*

O destinée affreuse !

Où me conduisez-vous ?

LA COMTESSE, *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils !

CHARLOT.

Vous, ma mère !

LE DUC.

Oui, sans-doute.

JULIE.

O Ciel, je te bénis !

LA COMTESSE, *le tenant embrassé.*

Oui, reconnais ta mère ; oui, c'est toi que j'embrasse ;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.

(*le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, *Marquis.*

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français.
Mon fils !

CHARLOT, *Marquis.*

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

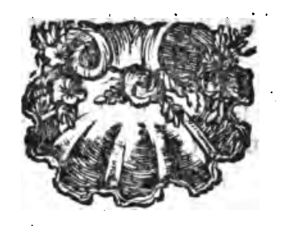
CHARLOT, *Marquis.*

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! vive le Roi!

Fin des Variantes.



LE

DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ,

Jouée à la campagne en 1767.

PRÉFACE.

L'ABBÉ de *Châteauneuf*, auteur du DIALOGUE SUR LA MUSIQUE DES ANCIENS, ouvrage ſavant & agréable, rapporte à la page 116 l'anecdote ſuivante.

« *Moliére* nous cita Mlle *Ninon de l'Enclos*, comme » la perſonne qu'il connaiſſait ſur qui le ridicule » feſait une plus prompte impreſſion; & nous apprit » qu'ayant été la veille lui lire ſon Tartuffe (ſelon » ſa coutume de la conſulter ſur tout ce qu'il feſait), » elle l'avait payé en même monnaie par le récit » d'une aventure qui lui était arrivée avec un ſcélé- » rat à-peu-près de cette eſpèce, dont elle lui fit » le portrait avec des couleurs ſi vives & ſi natu- » relles, que ſi ſa pièce n'eût pas été faite, nous diſait-il, » il ne l'aurait jamais entrepriſe, tant » il ſe ferait cru incapable de rien mettre ſur le » théâtre d'auſſi parfait que le Tartuffe de Mlle » l'*Enclos*. »

Suppoſé que *Molière* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux-dévot, ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû au contraire exciter *Molière* à compoſer ſa comé-

die du *Tartuffe*, *s'il ne l'avait pas déjà faite.* Un génie *tel que le fien eût vu* tout-d'un-coup dans le fimple récit de *Ninon*, de quoi conftruire fon inimitable pièce, *le* chef-d'œuvre du bon comique, de la faine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereufe. D'ailleurs, il y a, comme on fait, une prodigieufe différence entre raconter plaifamment, & intriguer une comédie fupérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, fans être la matière d'une bonne comédie.

Je me fouviens qu'étant un jour dans la néceffité d'emprunter de l'argent d'un ufurier, je trouvai deux crucifix fur fa table. Je lui demandai fi c'étaient des gages de fes débiteurs? il me répondit que non, mais qu'il ne fefait jamais de marché qu'en préfence du crucifix. Je lui répartis qu'en ce cas un feul fuffifait, & que je lui confeillais de le placer entre les *deux larrons*. Il me traita d'impie, & me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi fur l'efcalier, & dit, en fefant le figne de la croix, que fi je pouvais l'affurer que je n'avais point eu de mauvaifes intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en confcience. Je lui répondis que je n'avais

eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par-devers lui, & au bout des six mois il disparut avec mes gages qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fonds de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante & si philosophe, & une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse le rendit fidellement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête-homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, & qui ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral ; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût sont trop changés depuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrogne : c'est une mode qui était trop commune du tems de *Ninon*. On sait que *Chapelle* s'enivrait presque tous les jours. *Boileau* même dans ses premières *Satyres*, le sobre *Boileau* parle toujours des bouteilles de vin, & de trois ou quatre cabaretiers, ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait *Ninon* sur la probité & sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de *Châteauneuf*, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa » raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, » elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y » avoir qu'une même morale pour les hommes & » pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a » toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a » ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuser » en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité,

» l'envie, & tous les autres défauts, qu', pour être » ordinaires aux femmes, ne bleſſent pas moins les » premiers devoirs de la ſociété.

» Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger des » paſſions ſelon ce qu'elles ſont en elles-mêmes, » l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire, à ne les » pas condamner plus ſévèrement dans l'un que » dans l'autre ſexe. C'eſt pour cela, par exemple, » qu'elle n'a jamais pu reſpecter l'autorité de l'o- » pinion dans l'injuſtice qu'ont les hommes de tirer » vanité de la même paſſion à laquelle ils attachent » la honte des femmes, juſqu'à en faire leur plus » grand, ou plutôt leur unique crime; de la même » manière qu'on réduit auſſi leurs vertus à une ſeule, » & que la probité, qui comprend toutes les autres, » eſt une qualification auſſi inuſitée à leur égard, » que ſi elles n'avaient aucun droit d'y prétendre,

Ce caractère eſt préciſément le même qu'on retrouve dans la pièce, & ces traits nous ont paru ſuffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les ama teurs des ſingularités de notre littérature, & ſur-tout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une perſonne auſſi ſingulière que mademoiſelle *Ninon l'Enclos*. Le lecteur eſt ſeulement prié de faire attention que ce n'eſt pas la *Ninon* de vingt ans, mais la *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise ; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE *l'aîné*, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE *le jeune*, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, Marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, & l'air recueilli.

L'AVOCAT PLACET, en rabat & en robe, l'air empesé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, & non pas ivrogne de comédie.

Mad. AGNANT, habillée & coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

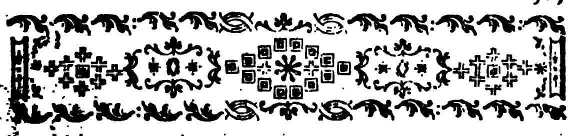
LISETTE, }
PICARD, } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos au Marais.



LE DÉPOSITAIRE





LE DÉPOSITAIRE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, & souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, & j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, & c'est mon passe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil: voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point-du-tout.

Hélas ! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon : j'ai prévu de loin votre frédaine ;
Mais est-ce un simple goût, une inclination ?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins pour le présent c'est une passion.
Un certain Avocat pour mari se propose ;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans-doute vous flattez & le père & la mère,
Et jusqu'à l'Avocat ? c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du tems :
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent,

Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent;
J'aime peu leurs chansons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée & revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche;
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits:
C'est un mal nécessaire, & que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante & ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit & de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée & Clélie & Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;

L'amour n'exige point de raison, de mérite. (*a*)
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens-de-bien qu'on quitte.
Je fus, & tout Paris l'a souvent publié,
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie:
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance:
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur. Je n'ai point de parens,
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable:
Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.

(*a*) Ce sont les propres paroles de *Ninon* dans le petit livre de l'Abbé de *Châteauneuf*.

Il eſt ſi compaſſé, ſi grave, ſi ſévère !
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop ſentir que, par un ſort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il eſt vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique eſtime;
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop ſage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne poſſédez rien; mais ce monſieur Garant;
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,
Pour deux cents mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir; il l'a dit devant moi:
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs:
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu j'ai des mœurs.
Je ne dois rien, je ſuis fidèle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maitreſſes;
Je bois ſans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;

Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.
Il eſt ſage & profond, ſa conduite eſt auſtère;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère;
Il mépriſe le monde : eh bien, qu'il ſoit un jour
Pour prix de ſes vertus marguillier à ſon tour;
Et que monſieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui ſeul me concerne,
C'eſt le plaiſir; l'argent, voyez-vous, ne m'eſt rien;
Je ſuis aſſez content d'un honnête entretien.
L'avarice eſt un monſtre; & pourvu que je puiſſe
Supplanter l'Avocat, mon ſort eſt trop propice.

NINON.

Tout réuſſit aux gens qui ſont doux & joyeux.
Pour Monſieur votre aîné, c'eſt un fou ſérieux.
Un précepteur maudit, maîtriſant ſa jeuneſſe,
Chargea d'un joug peſant ſa docile faibleſſe,
De ſombres viſions tourmenta ſon eſprit,
Et l'âge a conſervé ce que l'enfance y mit.
Il s'eſt fait à lui-même un bien triſte eſclavage.
Malheur à tout eſprit qui veut être trop ſage.
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,

D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens-de-bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCENE II.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, M. GARANT *en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.*

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le tems, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds!

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesans!

NINON.

C'est avouer beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,

Que les pauvres bientôt feront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monfieur l'aumônier, vous favez que céans
Il eft, ainfi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils font recommandés à vos nobles largeffes.
Vous n'avez pas fans-doute oublié vos promeffes ?

M. GARANT.

Vous favez que mon cœur eft toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monfieur Gourville,
Si bon pour fes amis.... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima.... qui fut fi bon pour moi;
Si généreux!... je fais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la juftice
Ordonnent qu'un ami fans réferve accompliffe
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'eft parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il eft fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefefant.*

Je me flatte, je crois, je fuis perfuadée,
Je me fens convaincue, & fur-tout j'ai l'idée

Que vous rendrez bientôt les deux cents mille fran
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes,
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes:
L'honneur, la probité, le sens & la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs; à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh, rien n'est plus aisé....
Des deux cents mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui: son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louïs trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte est clair & net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique;
Est parfaite en son genre, & n'a point de réplique;
Egales portions.

NINON.

Par cette égalité

Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre!
Tout est réglé, Monsieur...

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque Avocat savant,
Quelque bon Procureur, quelque habile Notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût,
Mais il faut écarter ces craintes ridicules.

Il est de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

M. GARANT.

J'en ſuis perſuadé, Madame, je le crois;
C'eſt mon opinion.... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point-là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, Madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois & leurs myſ-
tères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme un cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Liſette
Qu'elle m'apporte ici cette grande caſſette.
Elle ſait ce que c'eſt.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.



Sc. III.

SCENE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune-homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens.... une allure mauvaise.
Je crains que s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal...

NINON.

Mais vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence...
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse.
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;
Point d'excès : mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah! pour lui ce ſont d'autres affaires
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc?...

M. GARANT.

Vous avez acheté ſous ſon nom;
Quand ſon père vivait, votre propre maiſon.

NINON.

Oui...

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que ſon père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage:
Nous y remédirons: je vous en parlerai.
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confîrai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah!

M. GARANT.

Vous ſavez, le monde...

NINON.

Ah, Monſieur!

M. GARANT.

Vous avez la ſcience profonde

Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer;
Vous êtes éclairée, avisée & discrète.

NINON.

Et sur-tout patiente.



SCENE IV.

NINON; M. GARANT, *le jeune* GOURVILLE, LISETTE, UN LAQUAIS.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois dans un péril funeste,
Etant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Long-tems à son retour dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.

Pour leurs menus-plaisirs ils en feront usage;
Attendant que Monsieur fasse un plus grand partage.

(on remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je sais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON *à M. Garant.*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, Monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité; la Justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez; j'en suis chargé, n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cents mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend, & les pauvres gémissent :
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu... (*il fait deux pas & revient.*)
Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc!

M. GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute espèce,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout ; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem, que dit-il de moi ?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à Madame.
(*bas à Ninon.*)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'ame.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant.
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah, mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô Ciel, est-il possible!

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

M. GARANT *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublirai pas.



SCENE V.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez moi, le penser sans scrupule:

On peut être à-la-fois fripon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu : mais pour les gens sensés;
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son ame :
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin je ne veux point par un zèle imprudent
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non-plus.

SCENE VI.

NINON, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien ! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite ?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent ?

LISETTE.

Oui, Madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait ?

LISETTE.

Point-du-tout, je vous jure.

NINON.

Comment!

LISETTE.

Oh! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune-homme, & qu'il est triste & sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale & gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout-bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hazardée...
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.

(*en élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, Monsieur, qui vous est dû;
Monsieur, c'est de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux mille écus,*
Monsieur, que ma maitresse avait pour vous reçus.
Hem! qui, quoi, m'a-t-il dit: allez chez les Notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires:
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit; fi! rien n'est si vilain
Que de s'accoutumer à boire si matin.
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre:
Voilà les sacs, dit-il, & vous pouvez y prendre



Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion:
Nous avons pris, Madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête;
Et nous ſommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, ſon caractère eſt rare.
La nature a conçu des deſſeins différens,
Alors que ſon caprice a formé ces enfans.
Un contraſte parfait eſt dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne ſont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi de tout mon pouvoir je l'aime auſſi, Monſieur;
J'ai toujours remarqué, ſans trop oſer le dire,
Que vous aimez aſſez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Liſette, je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le ſais: mais je crains
Que cette averſion des plaiſirs & du monde,
Des uſages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite & cette auſtérité
Ne produiſent bientôt quelque calamité.
Pour ce monſieur Garant ſa pleine confiance
Alarme ma tendreſſe, accroît ma défiance:

S[illegible] esprit gauche en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée :
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

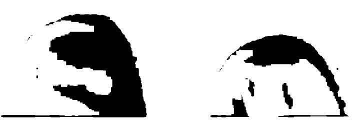
Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains & dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de sinderèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,
Un essai de morale envoyé par son frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot sous son nom j'écris tous les billets,
En son nom prudemment les messages sont faits :
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :



Vos discours de vertu seront peu mesurés ;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison :
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le père, & chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas ?

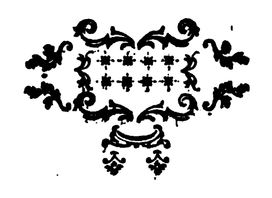
NINON.

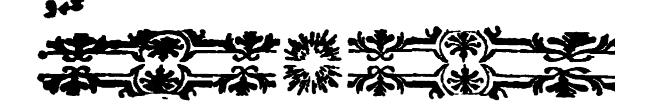
Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes-gens ont souvent bien du bon.

Fin du premier Acte.





ACTE II.



SCENE PREMIERE.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *tenant un livre*, LE JEUNE GOURVILLE; *tous deux arrivent & continuent la conversation: l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.*

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct, par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haîne?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui des pieds & des mains
Se plairait d'écrâser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable:
Pourquoi nous fuir? pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisir & sans goût,
C'est être un homme mort. Oh la plaisante gloire;
Que de gâter son vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune & l'œil creux!
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux?

Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en prison:
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir;
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE *l'aîné.*

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, Monsieur; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales:
Il en peut arriver des choses bien fatales.
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE *l'aîné.*

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE *l'aîné.*

Il met discrètement la paix dans les familles;

[illegible] vertu des garçons & des filles;
[illegible] jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter.
[illegible] dans le beau monde; allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au coû dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux;
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir;
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE *l'aîné.*

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi, tout seul dans un désert?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert!

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, pieuſe & ſavante,
D'un eſprit tranſcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Non, mais ſon logis eſt rempli
Des gens les plus verſés dans les vertus pratiques
Elle connaît à fond tous les auteurs myſtiques;
Elle reçoit ſouvent les plus graves docteurs,
Et force gens-de-bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui; mon tuteur fidèle
Monſieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez ſa couſine ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Elle-même, & je veux, après cet entretien,

…éformais que de tels caractères,
… éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
… plus vous voir, & je préfère un trou,
…mitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCENE II.

GOURVIL… L'AINÉ, *seul.*

…pleure sur son … là qui s'abyme;
… de femme en … rt de crime en crime.

… *…ssied & ouvre un livre.*)

…ice a … n … int bien à mon sens
… travers odieux de … jeunes-gens!
Qu'il enflamme mon cœur! & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!

(*il lit encore.*)

C'est bien dit; oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles:

(*il se lève.*)

Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs!
De se dire en secret: « Me voilà sans desirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon ame est un roc au milieu de l'orage! »
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis

Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié, de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop : pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance ;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance ;
Et malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être, en d'autres tems.
Mais.... (*il se mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)



SCENE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien, mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile ?

GOURVILLE *l'aîné.*

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement.... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monsieur votre père ?

GOURVILLE *l'aîné.*

Tout ce qu'il vous plaira ; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent eſt inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point eſt profonde :
Je veux bien m'en charger ; je les ferai-valoir,
Pour les pauvres s'entend... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah, que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres ſommes en caiſſe.
Hé ! hé !...

GOURVILLE *l'aîné.*

L'on me l'a dit... Mon Dieu, je vous les *laiſſe* ;
Vous voulez bien encore en être embarraſſé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout enſemble.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, c'eſt fort bien penſé.

M. GARANT.

Or çà, votre deſſein de chercher domicile
Eſt très-juſte & très-bon ; mais il eſt inutile :
La maiſon eſt à vous ; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Cet honneur me ferait bien utile & bien doux;
Mais je ne me fens pas l'ame encore affez forte
Pour chaffer une femme & la mettre à la porte.
C'eft un acte pieux; mais l'honneur a fes droits;
Et vous favez, Monfieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je fans rougir dire à ma bienfaitrice,
« Sortez de la maifon, & rendez-vous juftice? »
Cela n'eft-il pas dur?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Eft bien louable en vous, & m'émeut puiffamment.
Ce fcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai confidéré qu'elles font bien fondées.
Le défordre eft trop grand. Votre propre danger
A la faire-fortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieufe, indigne, criminelle,
Un fcandaleux commerce... un... je n'ofe parler
De tout ce qui s'eft fait... tant je m'en fens troubler.

GOURVILLE *l'aîné.*

Voilà donc la raifon de cette préférence
Qu'on lui donnait fur moi!

M. GARANT.

Sentez la conféquence.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'aurais pu jamais la deviner fans vous.

Les vilains ! ... Grâce au ciel, je n'en ſuis point ja-
loux.
Je n'imaginais pas qu'un ſi grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaiſent par-fois.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! j'en ſuis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce ſcandale impudent ;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienſéance.
Nous avons concerté que de cette maiſon
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien ſecret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis ;
Et vous aurez vos droits ſans être compromis.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui, l'idée eſt profonde ; oui, les dévots, les ſages
Sur le reſte du monde ont de grands avantages.
Je ſignerai demain.

M. GARANT.

Ce ſoir, votre cadet
Reviendra vous braver, comme il a toujours fait.
Tout ſe moque de vous, laquais, cocher, ſervante ;
Ils traitent la vertu de choſe impertinente.

GOURVILLE *l'aîné.*

La vertu !

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A ſoin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte eſt dreſſé. Cet honnête artifice
Eſt, comme vous voyez, dans l'exacte juſtice.
Signez ſur mon genou.

(il lève ſon genou.)

GOURVILLE *l'aîné, en ſignant.*

Je ſigne aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de ſi prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce ſoir par Notaire.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis ſortir dès-à-préſent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Oui !

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE *l'aîné.*

La voilà.

M. GARANT.

Tout eſt bien ; & puis chez ma couſine ;
Chez la ſavante Aubert, notre illuſtre voiſine...
Nous irons faire enſemble un dîner familier.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle eſt la perle du quartier :
Il eſt dans ſa maiſon de doctes aſſemblées,
Des converſations utiles & réglées ;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des ſavans pleins de grec, de brillans orateurs ;
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai ſuc de la philoſophie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Et c'eſt-là juſtement tout ce qu'il me fallait ;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites-penſer : vous êtes mon Socrate,
Je ſuis Alcibiade. Ah ! que cela me flatte !
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'eſt jamais heureux
Qu'avec des gens-de-bien, ſavans & vertueux.
Chez ma couſine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-tems attendre.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'y vais.



SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE L'AÎNÉ.

— NINON *à Gourville l'aîné.*

Ah! ah! Monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :
La solitude accable, & cause trop d'ennui.
Eh bien, où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE *l'aîné.*

Avec des gens-de-bien, Madame.

NINON.

Et mais!... j'espère...
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE *l'aîné.*

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE *l'aîné.*

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très honnêtes-gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE *l'aîné.*

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table;

NINON.

Allez : c'eſt fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur ;
En ſavez-vous la cauſe?

M. GARANT.

Eh oui, je ſuis ſincère ;
La cauſe eſt, en effet, ſon méchant caractère.

NINON.

Je ſavais qu'il était & bizarre & pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'eſt point d'ame au fond plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il eſt vrai qu'en effet de mon petit préſent
Il n'a pas daigné faire un ſeul remerciment.
Mais c'eſt diſtraction, manque de ſavoir-vivre;
Et pour l'inſtruire mieux, le monde eſt un grand livre.

M. GAR.

M. GARANT.

Je vous dis que ſon cœur eſt pour jamais gâté ;
Endurci, gangrené, méchant... au mal porté ;
Faux... avec fauſſeté. Ses allures ſecrètes,
Sombres....

NINON, *riant.*

Vous prodiguez aſſez les épithètes.

M. GARANT.

Il ne peut vous ſouffrir. Il vient de s'engager
A vendre ſa maiſon pour vous en déloger.
Vous en riez !

NINON.

La choſe eſt-elle bien certaine ?

M. GARANT.

J'en ſuis témoin ; j'ai vu cet effet de ſa haîne ;
J'en ai vu l'acte en forme au Notaire porté :
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme !

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine
Cela s'ajuſtera.

M. GARANT.

Craignez tout de ſa haîne,

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut bien le punir :
Qiul ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne, & je le déshérite :
De ſes cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous ſommes à plaindre ! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe :
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté ;
L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous ?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage.... Ecoutez.... Cette caiſſe,
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe,
Etait-elle bien pleine autrefois ?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort ;
Vous le ſavez aſſez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune ?

NINON.

Non ;
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,
Madame Eſther, vous garde une amitié conſtante ;
Et ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour ! moi, Monſieur ! que le ciel m'en pré-
ſerve !
Si j'ai quelques amis, il faut avec réſerve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, Monſieur, n'en uſons guères.

M. GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, Madame ; oui, vous avez
raiſon,
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.

(*il s'approche un peu d'elle, & après un moment de ſilence.*)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je ſuis riche, il eſt vrai... mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état ; vous êtes de mon âge,
Je ſuis auſſi du vôtre.

NINON.

Oh oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens raſſemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés !
Les deux cents mille francs, croiſſant notre fortune,
Entreraient de plein ſaut dans la maſſe commune.
Vous pourriez employer votre art perſuaſif
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous feriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance ;
Que des prudes ſur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin, j'aurais par ce canal
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune :
Et votre rare eſprit tout-bas ſe moquerait
De tout le genre-humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien ?

NINON.

C'eſt que je conſidère
Avec maturité cette ſublime affaire....
Vous voulez m'épouſer ?

M. GARANT.

Sans-doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'eſprit, tant d'attraits :
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux cents mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

M. GARANT.

J'ai combattu long-tems
Les inſpirations de ces deſirs puiſſans ;
Mais, en les combinant avec juſteſſe extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour réſultat
Qu'il eſt tems en effet que vous changiez d'état ;
Que nous nous convenons, & qu'un amour ſincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'eſt un frein reſpectable ; & ſi je l'avais pris,
Croyez que ſes devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeuneſſe un tant-ſoit-peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide:
Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi: vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste, & quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh mon Dieu! c'est par-là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie est fausse; elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, & songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons, & j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre ame éclairée
En sentirait la force & le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez.

NINON.

Ce ſoir vous aurez ma réponſe ;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me raviſſez: je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent ſi fort ;
Mais ſi vous connaiſſiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre eſprit!... quelles puiſſantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté !
De quel excès d'amour je me ſens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finiſſez donc ; vous me tournez la tête :
Sortez.... n'abuſez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un Notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire ?

NINON.

Par contrat! & mais oui.... vos deſſeins concertés
Ne ſauraient à mon ſens être trop conſtatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus ?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON, *le contrefesant.*

Ce soir, mon Marguillier.

SCÈNE VI.

NINON *seule.*

QUEL indigne animal, & quelle ame de boue !
Il ne s'apperçoit pas seulement qu'on le joue ;
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux :
J'ai vu de ces gens-là qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbécilles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle, il peut l'être sans-doute :
Mais l'Intérêt l'est plus, & souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

Fin du second Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIERE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

EH bien, Picard, fais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier: quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maitresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah, c'est donc pour cela que Madame est sortie?
C'est pour se marier?... J'ai souvent même envie,
Tu le sais; & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds
Sont faits pour les Messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.

Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette ?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon, attendons-nous-y ! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras *là*.
Des filles de Paris je connais trop l'allure:
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs:
Je t'aime, & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce Monsieur que Madame va prendre ?

LISETTE.

La peste ! c'est un homme extrêmement puissant;
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, & qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens;
Il est le directeur de plus de vingt familles:
Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison,

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il eſt gueux & fripon.

LISETTE.

Eh bien, que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'eſt lui qu'aujourd'hui Madame épouſera?

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que Madame aime?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même,
J'ai de plus entendu des mots de leurs diſcours;
Picard, il ſe juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce Monſieur l'a quittée;
Et Madame auſſitôt en caroſſe eſt montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à préſent!
Je ne l'aurais pas cru: car, vois-tu, j'ai ſouvent

Entendu ma maitresse avec un beau langage ;
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems ; on ne rit pas toujours ;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie,
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc ?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que Madame ait choisi Monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère ?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère ;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ? pour en douter quelles raisons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu

Que lorſqu'on veut aux gens aſſurer quelque choſe,
On ſe trompe toujours; je n'en ſais point la cauſe.
J'ai vu tant de Meſſieurs qui pour tes doux appas
Diſaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas.

LISETTE.

Quoi, maroufle, inſolent !

PICARD.

A ton tour, ma mignonne,
Jamais en promettant n'as-tu trompé perſonne?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point; allons, rendons bien net
De notre cher ſavant le ſale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon, ce monſieur Garant a la clef dans ſa poche.

PICARD.

Diable! il eſt donc déjà maître de la maiſon?
Et ce grand mariage eſt donc fait tout-de-bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher: Cocher, chez le Notaire....
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien.

Que l'affaire eſt concluë, & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant-mieux; nous danſerons: plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquille!
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux:
Où donc eſt-il allé?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'eſt un grand ſavant; il lit tous les auteurs.



SCENE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE L'AÎNÉ.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triſte!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions ?

GOURVILLE *l'aîné, dans le fond.*

O Ciel! ô juſte Ciel!

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funeſtes;

PICARD.

C'eſt d'un vrai poſſédé les regards & les geſtes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Boſſe au front, nez ſanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, Monſieur, tombé par terre?

GOURVILLE *l'aîné.*

Que ſon ſein m'engloutiſſe!

PICARD.

Eh quoi donc?

RVILLE *l'aîné.*

Qu'on m'enterre!

Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur?

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE *l'aîné.*

Je me meurs de douleur,

De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE *l'aîné s'assied.*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs & mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(*il se mettent à ses côtés & alongent le coû.*)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE *l'aîné.*

Voulant rester chez-moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! diableſſe d'enfer !
Il y devait venir de ſavans perſonnages,
Parfaits chez les parfaits, ſages entre les ſages,
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monſieur Aubert tout ſeul près de moi s'établit,
Me propoſe un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haîne effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien, juſqu'à préſent
La choſe eſt très-commune, & le mal n'eſt pas grand.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu ſe continue ; enfin le ſort fait tant
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant ;
Je redois mille écus encor ſur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un ſage ſe conſole.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! ce n'eſt rien encor. Garant à ſon couſin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preſſante.
Aubert me fait excuſe, Aubert me complimente ;
Il ſort, je reſte ſeul. Je n'oſais demeurer ;
Et dans notre maiſon j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeſte,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leſte,
Un négligé brillant, mais qui paraît ſans art.

« On a dîné par-tout, me dit-elle, il est *tard :*
» Je vous proposerais de dîner tête-à-tête ;
» Mais je vous ennuîrais »... J'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie !

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE *l'aîné.*

Le plus doux poison
Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons... Monsieur Aubert arrive ;
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, Monsieur ?

GOURVILLE *l'aîné.*

L'époux est très-fâcheux :
Il m'applique un soufflet : je suis assez colère ;

J'en rends deux ſur-le-champ : nous nous roulons par terre ;
L'un ſur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait....
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lû.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ni toi non-plus, Liſette?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi qu'il en ſoit, meurtriſſans & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oiſifs du quartier une foule accourue
Rempliſſait la maiſon, l'eſcalier & la rue.
On crie, on nous ſépare; un Procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris ſur lui le ſoin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le ſcandale avec les coups reçus,
Je lui ſigne un billet encor de mille écus.
Ah Liſette! ah Picard! le ſage eſt peu de choſe!

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphoſe!

GOURVILLE *l'aîné.*

Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le Marguillier ?
Comment revoir Madame ?

PICARD.

Oh, Madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes-gens, Monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de sévérité ?

SCÈNE III.

GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE *tout essoufflé.*

Ah, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien ?

Le jeune GOURVILLE *à Lisette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.

(*prenant Lifette à part.*)

Lifette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie;
Pour la faire-fortir nous aurons une voie.

GOURVILLE *l'aîné.*

O Ciel! Madame Aubert ferait dans la maifon?
Elle a donc pris pour moi bien de la paffion!
Ah! de grâce, oubliez ma fottife effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! paffez-moi ma faute, elle eft très-excufable.

(*allant à Lifette.*)

Lifette, à mon fecours.

PICARD.

Eh mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?

(*Lifette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE *l'aîné, fur le devant.*

Eft-ce une illufion? eft-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte, & j'avoue
Que je fuis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*à Lifette, il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.

J'y vais. Comptez fur moi.

Le jeune GOURVILLE *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi! son père & sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE *l'aîné.*

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sureté.

(*revenant à Gourville l'aîné.*)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quel galimathias!

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, & peut-être il la perd.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous voulez excuser ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE *l'aîné.*

Que dites-vous ? après un bruit si violent ?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidèle,
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(*il sort.*)

GOURVILLE *l'aîné.*

Mon frère est un bon cœur ; il oublie aisément :
Mais, de ce qu'il me dit, pas un mot ne s'entend...
Quel est cet homme en robe ?

SCENE IV.

GOURVILLE L'AÎNÉ, M. L'AVOCAT PLACET, *en robe.*

L'*Avocat* PLACET, *toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant.*

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à Monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE *l'aîné.*

Très-humble serviteur.

L'Avocat PLACET.

Tout prêt à vous ſervir.

GOURVILLE *l'aîné.*

C'eſt ſans-doute un docteur
Que, pour me conſoler, monſieur Garant m'envoie.

L'Avocat PLACET.

Je ſuis docteur en droit.

GOURVILLE *l'aîné.*

J'en ai bien de *la joie*;
Je les révère tous.

L'Avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque ſuccès.

GOURVILLE *l'aîné.*

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monſieur, de ſa friponnerie.

L'Avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'Avocat Placet.

GOURVILLE *l'aîné.*

Si vous voulez, Monſieur, vous charger de ma cauſe...

L'Avocat PLACET.

Vous devez être inſtruit...

GOURVILLE *l'aîné.*

En deux mots je l'expoſe.

L'Av.

L'Avocat PLACET.

J'ai dès long-tems en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous savez, Monsieur, quelle est ma
flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un Avocat fait bien de prendre femme,
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'Avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; & vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui? moi, Monsieur!

L'Avocat PLACET.

Vous-même: & votre procédure
Par Madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour, & tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clair-voyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'Avocat PLACET.

On venla toujours, Monsieur, les vilains cas:
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi ?

L'Avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper ſa timide innocence.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! c'eſt une coquine; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'Avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, *Monſieur*, aux hypocrites;
Et chez madame Aubert vos infâmes viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop bénin par vous de coups briſé,
Ont fait-connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE *l'aîné.*

Juſte Ciel !

L'Avocat PLACET.

Pourſuivons.... vous connaiſſez *la mère ?*

GOURVILLE *l'aîné.*

Qui donc ?

L'Avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre par-fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie

D'elle ni de sa fille; & très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'Avocat PLACET.

, Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & quelle est son humeur.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'en sais rien du tout.

L'Avocat PLACET.

Pour venger son injure;
Sa main de deux soufflets a doué ma future,
Devant monsieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'Avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien:
Monsieur, il faut la rendre, & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules,
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets-doux.
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire-rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE *l'aîné.*

Le diable vous emporte & vous & vos billets!

Vous me feriez-jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'Avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur & parjure?

GOURVILLE *l'aîné.*

Allez, vous êtes fou.

L'Avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche:
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, Monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir cet excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas,
Que d'oser se jouer aux femmes d'Avocats.

(il sort.)

SCENE V.

GOURVILLE L'AÎNÉ, *seul.*

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.

Je joue & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite.
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paye encor l'amende ayant été battu.
Un bavard d'Avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel;
Garant ne paraît point, il me laisse; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, & je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O sagesse! à quel sort as-tu pu me livrer!
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi:
Mon libertin de frère est plus sage que moi...

SCENE VI.

GOURVILLE L'AÎNÉ, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné.*

QUI frappe à coups pressés? quel bruit, quel tintamare?
Que fait-on donc là-bas? est-ce une autre bagare?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler?

PICARD *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE *l'aîné.*

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE *l'aîné.*

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur:
Et pour son premier mot elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE *l'aîné.*

Eh bien, que faut-il faire?
Où fuir? où me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! j'y cours me jetter de la fenêtre en-bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allons, si j'en réchape,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, Madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier & ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhommie.
Je renonce à jamais à la théologie:
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y fonge, j'y refonge, & tout cela, Lifette ;
Me parait impoffible.

LISETTE.

Oui, mais la chofe eft *faite.*

Le jeune GOURVILLE.

N'importe ; mon enfant, qu'elle foit faite, ou non ;
Ta maitreffe à ce point ne perd pas la raifon.

LISETTE.

Bon ! je la perds bien moi, Monfieur, moi qui raifonne ;
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard paffe, ma bonne ;
Mais pour Garant, l'objet de fon averfion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon !

LISETTE.

Ah la femme eft fi faible !

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine ;
ous paſſez volontiers de l'amour à la haîne :
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières,
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un Abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette :
Quand elle eſt neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle ſe fixe enfin quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'ame émerveillée ;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais ! Ninon marguillière !

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère :

Mais on voit des marchés non moins extravagans
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie ;
Tout passe & tout renaît : chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison, lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère ?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
De l'avocat Placet & de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espièglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont-là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe:
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon! tout s'appaisera;
Car enfin tout s'appaise : un quartaut suffira
Pour faire-oublier tout au bon-homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCENE II.

GOURVILLE *l'aîné poursuivi par Madame* AGNANT, M. AGNANT, L'AVOCAT PLACET, LE JEUNE GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné, courant.*

Au secours!

Mad. AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant!

M. AGNANT, *courant après Mad. Agnant.*

Qu'on l'arrête!

L'Avocat PLACET, *courant après M. Agnant.*

Au voleur!

(ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah! j'ai le nez cassé!

Mad. AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Mad. AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Non.... Séducteur infame,
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens casser le cou.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ma .... Madame, pardon !

Mad. AGNANT.

Détestable hypocrite !

L'Avocat PLACET.

Race de débauché !

Mad. AGNANT.

Cœur faux ! plume maudite !
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas ! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Mad. AGNANT. (*au jeune Gourville.*)

Tu m'insultes encore !.. Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage ?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous..... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi ;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère ;
Vous, monsieur l'Avocat, éclaircissons l'affaire ;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler ;
Il faut toujours s'entendre, & non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici fur cette table
De ce bon vin mufcat.

M. AGNANT.

Il eft fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;
Affeyons-nous, ma femme, & pefons tout cela.

(*il s'affied auprès de la table.*)

Mad. AGNANT.

Je n'ai rien à pefer : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'Avocat PLACET.

Oui, c'eft la conféquence.

(*ils fe rangent autour de M. Agnant, qui refte affis.*)

GOURVILLE *l'aîné.*

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;
Et que d'elle & de vous nous foyons délivrés.

Mad. AGNANT.

Eh bien, vous le voyez, encore il m'injurie,
L'effronté diffolu!

Le jeune GOURVILLE, *à part à fon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter fes préjugés de front.

GOURVILLE *l'aîné.*

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Mad. Agnant à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

M. AGNANT.

Il n'eſt point frélaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ſaurais vous taire
Que depuis quelque tems mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce ſecret.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ça n'eſt pas vrai.

Le jeune GOURVILLE *à ſon frère.*

Paix donc ! C'eſt un commerce honnête ;
Pur, moral, inſtructif pour bien régler ſa tête,
Pour éloigner ſon cœur d'un monde décevant,
Et pour la diſpoſer à ſe mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille ! oh, le plaiſant viſage !

Mad. AGNANT.

C'eſt un impertinent.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je vous dis....

Le jeune GOURVILLE, *feſant ſigne à ſon frère.*

Chut !

GOURVILLE *l'aîné.*

J'enrage !

L'Avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais Monsieur votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, Monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les ames.

(*il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE *prend les lettres.*

Prêtez-moi.

L'Avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'Avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(*il met les lettres dans sa poche, Mad. Agnant se jette dessus & en prend une.*)

GOURVILLE *l'aîné.*

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mad. AGNANT *à Gourville l'aîné.*

Fripon,
N'iras tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'Avocat PLACET.

Nous devons les dépoſer au greffe.

Mad. AGNANT, *prenant des lunettes.*

Ecoute.... *La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide...
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'ai jamais écrit ces ſottiſes.

Le jeune GOURVILLE, *verſant à boire à M. Agnant.*

Voiſin.

M. AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(*à Mad. Agnant.*)
Madame, goûtez-en.

Mad. AGNANT, *ayant bu.*

Peſte! il eſt admirable!

Le jeune GOURVILLE *à M. Agnant.*

Vous en aurez ce ſoir, mon cher, ſur votre table:
On vous porte un quartaut dont vous ſerez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE *à l'Avocat Placet.*

Et vous?

L'Avocat PLACET *boit un coup.*

Il eſt fort bon ; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je ſuis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en préſente à ſon frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! ceſſez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraiſſez gai, plus je ſuis ſérieux.
Après tant de chagrins & de tracaſſerie,
C'eſt une cruauté que la plaiſanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour ſe moquer de moi.

(*à Mad. Agnant.*)

Ma voiſine, à la fin, vous voilà bien inſtruite
Que ſi votre Sophie eſt par malheur en fuite
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les ſiens ne m'ont donné d'amour.

Mad. AGNANT.

Mes yeux, méchant !

GOURVILLE *l'aîné.*

Vos yeux. C'eſt une calomnie ;
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant ?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture ;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon apparement,
Où lui-même a laiſſé tout mon argent comptant.

GOURVILLE *l'aîné.*

Moi ?

Mad. AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Allons donc. (*il sort.*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT, *montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune-homme est un esprit bien sage,



SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, le JEUNE GOURVILLE *prenant par la main* M. & MAD. AGNANT, & *se mettant entre eux.*

Le jeune GOURVILLE.

PUISQU'IL n'est plus ici, je puis avec candeur;
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse; & j'excusais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion

Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite:
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant;
Ceci fera du bruit, le monde eſt médiſant.

Mad. AGNANT.

Et c'eſt ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous ſentez bien, Madame, & vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune-homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de monſieur l'Avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé?... fi! j'en rougis pour lui.

L'Avocat PLACET.

Mais, Monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout cenſurer.
Dix mille écus comptans ſont à conſidérer.

M. AGNANT *toujours bien fixe & l'air un peu héb d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivr gne-de-comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens?

L'Avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans-doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie & de dissension.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Mad. AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un *livre*,
Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer la faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun desir;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

arbleu, je le voudrais.

L'Avocat PLACET.

Moi, non.

Mad. AGNANT.

Quelle folie!

Tu n'as rien : un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait-voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mad. AGNANT.

Cent mille francs! grand Dieu!

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie;
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mad. AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans-doute. Il en convient.

L'Avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mad. AGNANT *à M. Agnant.*

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme !
Ah ! ça me plaît.

Mad. AGNANT.

Ça va jufqu'au fond de mon ame,
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chofe avec.

M. AGNANT.

Il eft plein de mérite, & d'ailleurs il boit fec.

L'Avocat PLACET.

Mais fongez, s'il vous plait....

M. AGNANT.

Tais-toi ; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'Avocat PLACET.

Comment, Madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Mad. AGNANT.

Ils ne le feront plus.
(*elle le pouffe.*)
Cent mille francs.... Allez.

M. AGNANT, *le pouffant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vite.

Mad. AGNANT, *lui fesant-faire la pirouette à droite*

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT, *lui fesant-faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent mille francs !

L'Avocat PLACET.

Je vais vous faire-affigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonſoir.

Mad. AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.

(*l'Avocat Placet ſort.*)

SCENE IV.

LE JEUNE GOURVILLE, M. AGNANT, MAD. AGNANT.

M. AGNANT.

MAIS, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un myſtère ?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui que je ſuis aſſuré.
Monſieur Garant m'a dit que ce dépôt ſacré
Etait entre ſes mains.

M. AGNANT,

C'eſt comme dans les tiennes.

Mad. AGNANT.

Tout de même : & ma fille ? afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle *reviendra.*

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de ſoufflets, je vous prie ;
Cela câbre un eſprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mad. AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... c'eſt chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement ;
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille ſi chère.

(*il fait un pas pour ſortir.*)

Mad. AGNANT, *l'embraſſant.*

Il faut que je t'embraſſe.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mad. AGNANT.

Reviens bien vite au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'inſtant.

Mad. AGNANT, *l'arrêtant encore.*

Ecoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaiſirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Mad. AGNANT.

Tu réponds d'elle?

GOURVILLE, *en s'en allant.*

Oh! oui, tout comme de moi-même.

Mad. AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu, comme je l'aime!

SCENE V.

M. AGNANT, MAD. AGNANT

M. AGNANT.

PAR ma foi, notre gendre eſt un charmant garçon.

Mad. AGNANT.

Oh! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela! c'eſt une dégourdie,

Cont les grand esprits,
Qui fait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vi

M. AGNANT.

Ah, ah!

Mad. AGNANT.

Je voudrais l'égaler;
Mais ſitôt qu'elle parle, on n'oſe plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche!

Mad. AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils ſont : comment cent mille francs!
L'Avocat n'aurait pu les gagner en trente ans;
Ce n'eſt rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécille,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCENE VI.

M. AGNANT, MAD. AGNANT, M. GARANT.

Mad. AGNANT.

EH bien, monſieur Garant, enfin tout eſt conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voiſine, & le ciel l'a voulu.

Mad. AGNANT.

Quel bonheur !

M. GARANT.

Il eſt vrai qu'on a ſur ſa conduite
Gloſé bien fortement; mais l'hymen par la ſuite
Vous paſſe un beau vernis ſur ces péchés mignons.

Mad. AGNANT.

L'eſcapade, Monſieur, que nous lui reprochons,
Ne peut ſe mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainſi que les cheveux : & puis conſidérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre ſa richeſſe à tous les deux commune;
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mad. AGNANT.

Une fortune, à vous !

M. AGNANT.

Je ſuis tout interdit.
Ma fille de grands biens, des patrons, du crédit!
Quels diſcours !

Mad. AGNANT.

Il eſt vrai quelle eſt aſſez gentille;
Mais du crédit !

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Mad. AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison :
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Mad. AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis parbleu touché.
Vous ne pouviez jamais faire un meilleur marché.

Mad. AGNANT.

Et moi, je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir ;
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ? & ce petit délire

Vous prend-il quelquefois? Qui diable a pu vous dire
Que Sophie eſt chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui ſont tout-prêts pour lui?

Mad. AGNANT.

Je le tiens de ſa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie eſt extrême;
Il ſéduit tour-à-tour les filles du Marais;
Il leur fait des ſermens d'épouſer leurs attraits;
Et, pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en eſt pas un mot, & je ne lui dois rien.
Monſieur ſon frère & lui ſont tous les deux ſans bien,
Et tous deux au logis ceſſeront de paraître
Dès le premier moment que j'en ſerai le maître.

Mad. AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mad. AGNANT.

Mon Dieu, le méchant garnement!

M. AGNANT, *en buvant un coup.*

C'eſt dommage.

Mad. AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,

Après-dîné chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Mad. AGNANT.

Les deux frères, je voi
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre mo

M. AGNANT.

Les fripons que voilà !

M. GARANT.

Toujours de *ces deux* frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mad. AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille ! ah ! j'en aurai *raison*;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient, gardez-vous-en, ma bonne.

Mad. AGNANT.

Quoi donc, pour épouser nous n'aurons plus personne !
Allons, courons bien vite après notre Avocat;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT, *avec le geste d'un homme ivre.*

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Madame! quel train! quel bruit dans votre absſence!
Quel tumulte effroyable, & quelle extravagance!

NINON.

Je ſais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout;
Et j'ai pris les devans pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne ſoyez point fâchée
Que la petite Agnant ſe ſoit ici cachée:
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre ſa fille! ah! c'eſt une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encor ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu?
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante:
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine *je conçois*
Comment nos plats voisins, avec *leur air bour-*
geois
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois, son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit.
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant des sots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage;
Sa fille était toute autre: elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien: Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur:
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bacler trois mariages:
Celui de ces enfans, le vôtre, & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien.
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable:
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir,
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir.
Pour toi, ton tour approche, & ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'étant mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui,
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être ; il promet; & je donne.
Prends cinquante louïs, pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage.





SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH! Picard, quels bienfaits!

(*en montrant la bourse.*)

Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand... & que je ne desire
Rien plus... sinon qu'il dure... & que Lisette & moi
Nous sommes obligés.... mais aide-moi donc, toi,
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence;
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire

De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne & gesticule
Avec monsieur Garant; & les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raisons, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte, l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh oui... mais dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie,
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville, & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée & que sa fille est prise;
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise:
Et puis elle s'appaise & convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, & crie encor plus fort.

NINON.

Et monfieur fon époux ?

PICARD.

En véritable fage,
Il voit fans fourciller tout ce remu-ménage;
Et pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper;
Il s'amufait à boire, attendant le fouper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En fon humeur plaifante
Il les amufe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux fe montrans.
Monfieur le Marguillier eft bien le feul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré fa modeftie on le découvre affez....
Ah ! voici notre aîné qui vient les yeux baiffés.



SCENE III.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE *l'aîné, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, Madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bêtises:
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont tout en plaisantant mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures;
Tout va bien.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable & sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;

Et ces autres fripons n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche en vous parlant de
Dieu;
Ces escrocs recueillis, & leurs plates bigottes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de
sens,
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, & j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE *l'aîné.*

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment:
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout-bas une union si chère?

GOURVILLE *l'aîné.*

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même.

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond Garant m'aime,

Il ne veut que mon bien : c'eſt un homme excellent ;
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent,
Et ſur-tout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE *l'aîné.*

Ah ! que ces prudes-là ſont de grandes coquines !
Quel antre de voleurs ! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouſer le couſin !

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire ;
Allez, croyez ſur-tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agîſſe ainſi pour ſauver votre bien :
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE *l'aîné.*

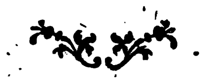
Comment ?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les Marguilliers ſont quelquefois capables ;
Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes-de-bien ſont différens de moi ;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE *l'aîné.*

Je ne réplique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre ;
Et dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.



SCENE IV.

NINON, GOURVILLE L'AÎNÉ, GOURVILLE LE JEUNE, *amenant M. & Mad.* AGNANT, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilifer
Notre madame Agnant qu'on ne peut appaifer.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mad. AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille eft perdue;
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle eft en fureté.

Mad. AGNANT.

Eft-ce donc ce benêt... ou toi, jeune éventé;
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILLE *l'aîné.*

Hélas! foyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mad. AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,



Un fort mauvais plaisant sans un écu de bien.
J'avais un Avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne, & veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; & tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-tems.
Ni vous, non-plus, Madame.

NINON.

Ecoutez-moi, de grâce;
Souffrez, sans vous fâcher, que je vous satisfasse.

Mad. AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; & quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh, tais-toi, ma moitié!
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mad. AGNANT.

Ah! cela va bien.. Mais

Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuv
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux *encor*
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. & *Mad.* AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, *j'espère*
Que vous me laisserez finir ma *grande affaire*
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mad. AGNANT.

Oui, passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend, & chacun se marie.

(*à Gourville l'aîné.*)

Soupera-t-on bientôt? allons, mon grand flandrin;
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE *l'aîné.*

(*à Ninon.*)

J'y suis bien neuf encore... A tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez: vous verrez avec nous

Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. AGNANT.

Eh bien, tu vois, ma femme, & je l'avais bien dit,
Que madame Ninon avec son grand esprit
Saurait arranger tout.

Mad. AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant; vous allez tout connaître.



SCENE V & dernière.

LES PERSONNAGES PRÉCÉDENS. M. GARANT, *après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que Monsieur* Garant *&* Ninon *se mettent de l'autre, les domestiques derrière.*

M. GARANT, *en serrant la main de Ninon.*

LA raison, l'intérêt, le bonheur vous attend:
Voici notre acte en forme & dressé congrument,
Avec mesure & poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume & l'usage.

(*à Mad. Agnant.*) (*à M. Agnant.*)
Madame, permettez.... Un moment, mon voisin;

NINON.

De mon côté je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire

NINON.

Non, mon cœur est si plein de tous vos tendres soins
Que je n'en puis avoir ici trop de *témoins* :
Et même j'ai mandé des amis, gens *d'élite*,
Qui publîront mon choix & tout *votre mérite.*
Nous souperons ensemble : ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans-doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cents mille francs qui sont pour les *deux* frères.

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en *effet*,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées ;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait *plus.*

M. AGNANT.

Comment ?

Mad. AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus.
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge,
(*montrant le jeune Gourville.*)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.

(à Gourville l'aîné.)

Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts:
Ma fille paîra cher son énorme sotise.

GOURVILLE *l'aîné.*

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant M. & Mad. Agnant, & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu, ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON *à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des Acteurs est de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien, là.... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer:
Et si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah vraiment, je n'ai garde.

Mad. AGNANT, *à M. Agnant.*

Que disent-ils de nous?

NINON, *à M. Garant.*

Et si je me hazarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens, & quelles sont *mes* vues.

Mad. AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON *à Mad. Agnant.*

Vous voulez votre fille & de l'argent *comptant?*

Mad. AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait.... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, & je leur fus utile;
Il ne put leur laisser rien par son testament?
Vous en savez la cause.

Mad. AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets tous bien d'accord entr'eux;
Et cet homme-de-bien nommé son légataire,

Cet

Cet homme honnête & franc, c'eſt Monſieur.

M. GARANT, *feſant la révérence à la compagnie.*

C'eſt me faire

Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua

Les deux cents mille francs qu'en hâte il s'appliqua:
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte & par lui poſſédée
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent;
C'eſt un crime effroyable & que les lois puniſſent.

(*à M. Garant.*)

N'eſt-ce pas?

M. GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,

Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête-homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme?

M. GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort-bien.

M. AGNANT.

Et Monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mad. AGNANT *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE *l'aîné.*

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout,
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur me croyant riche a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupiles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait,

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*aux autres personnages.*)

Il faut vous dire, enfin, qu'aussi-tôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre Marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh mon Dieu non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament :
Il m'a fallu courir long-tems chez les Notaires
Pour y faire-apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus ;
Et si j'avais tardé, les miens étaient perdus :
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez : voilà, je pense, un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien.
J'en ai le cœur percé ; monsieur Garant n'a rien.]

M. AGNANT.

Quel tour !

Mad. AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourvilles.*

Entr'eux deux je partage,
Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à Monsieur d'autres engagemens,

Une plus digne épouse & d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez, vous savez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON *à Mad. Agnant.*

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui serrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher Marguillier.

Mad. AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT, *le saisissant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT, *se débarassant d'eux.*

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE, *lui fesant la révérence, & lui montrant la bourse de cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt,

Vous les gardez si bien!

GOURVILLE *l'aîné.*

Laiſſons - là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE, *à Ninon.*

Ah ! je ſuis à vos pieds.

Mad. AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE *l'aîné.*

Comme elle a démaſqué, vilipendé le traître !

Mad. AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah croyez que dès qu'elle ſaura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maitreſſe
A plus d'eſprit qu'eux tous, d'honneur & de ſageſſe?

Fin du cinquième & dernier Acte.



SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE,

Traduit de l'anglais de feu M. THOMPSON; par feu M. FATEMA, comme on ſait.

PRÉFACE

De M. FATEMA, *Traducteur.*

ON a dit dans un livre, & répété dans un autre, qu'il eſt impoſſible qu'un homme ſimplement vertueux, ſans intrigue, ſans paſſions, puiſſe plaire ſur la ſcène. C'eſt une injure faite au genre-humain; elle doit être repouſſée, & ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M. *Thompſon.* Le célèbre *Addiſſon* avait balancé long-tems entre ce ſujet & celui de Caton. *Addiſſon* penſait que *Caton* était l'homme vertueux qu'on cherchait, mais que *Socrate* était encore au-deſſus. Il diſait que la vertu de *Socrate*, avait été moins dure, plus humaine, plus réſignée à la volonté de Dieu, que celle de *Caton.* Ce ſage Grec, diſait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter ſur ſoi-même, & d'abandonner le poſte où Dieu nous a placés. Enfin *Addiſſon* regardait *Caton* comme la victime de la liberté, & *Socrate* comme le martyr de la ſageſſe. Mais le chevalier *Richard Steele* lui perſuada que le ſujet de Caton était plus théâtral que l'autre, & ſurtout plus convenable à ſa nation dans un tems de trouble.

En effet, la Mort de Socrate aurait fait peu d'impreſſion, peut-être, dans un pays où l'on ne

persécute personne pour sa religion ; & où la tolérance a si prodigieusement augmenté la population & les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. *Richard Steele* dit expressément dans le *Tatler*, qu'on *doit choisir pour le sujet des pièces-de-théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille.* Le succès de Caton ayant enhardi *Addisson*, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la Mort de Socrate, en trois actes. La place de secrétaire d'État, qu'il occupa quelque tems après, lui *déroba le tems* dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. *Thompson* son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave & si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies ; il donna Sophonisbe, Coriolan, Tancrède, &c., & finit sa carrière par la Mort de Socrate, qu'il écrivit en prose, scène par scène, & qu'il confia à ses illustres amis M. *Dodington* & M. *Littleton*, comptés parmi les beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât a méthode *Shakespeare*, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie ; de peindre *Xantippe*, femme de *Socrate*, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari & l'aimant; de mettre sur la scène tout l'Aréopage ; & de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'eſt pas ſans difficulté: & quoique le ſublime continu ſoit d'un genre infiniment ſupérieur, cependant ce mélange du pathétique & du familier a ſon mérite. On peut comparer ce genre à l'Odyſſée, & l'autre à l'Iliade. M. *Litleton* ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de *Mélitus* reſſemblait trop à celui du ſergent de loi, *Catbrée* dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une eſquiſſe, plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. *Thompſon*, à ſon dernier voyage en Hollande. Je le traduiſis d'abord en hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer ſur le théâtre d'Amſterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans, aucun pédant auſſi odieux, & auſſi impertinent que M. *Catbrée.* Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige, m'empêcha de le faire-exécuter; je le traduiſis enſuite en français, & je veux bien laiſſer courir cette traduction, en attendant que je faſſe-imprimer l'original.

A Amſterdam 1775.

Depuis ce tems on a repréſenté la Mort de Socrate à Londres, mais ce n'eſt pas le drame de M. *Thompſon.*

N. B. *Il y a eu des gens aſſez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui ſont dans cette Préface. Ils prétendent que M.* Fatema *n'a pu écrire cette Préface en* 1755, *parce qu'il était mort, diſent-ils, en* 1754. *Quand cela ſerait, voilà une plaiſante raiſon! mais le fait eſt qu'il eſt décédé en* 1757.



PERSONNAGES.

SOCRATE.

ANITUS, Grand-Prêtre de Cérès.

MELITUS, un des Juges d'Athènes.

XANTIPPE, Femme de *Socrate*.

AGLAÉ, jeune Athénienne, élevée par *Socrate*.

SOPHRONIME, jeune Athénien, élevé par *Socrate*.

DRIXA, Marchande, } attachés à *Anitus*.
TERPANDRE & ACROS, } attachés à *Anitus*.

JUGES.

DISCIPLES de *Socrate*.

PÉDANS protégés par *Anitus*, au nombre de trois.



SOCRATE.



H. Gravelot inv. De Longueil Sc.

SOCRATE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

MA chère confidente, & mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait-gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, & j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans-doute, Monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse; vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent; & à vous, une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela eſt un peu fort : mais, Monſeigneur, il n'y a rien qu'on ne faſſe pour mériter votre ſainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'eſt le meilleur moyen de mériter les faveurs des Dieux & des Déeſſes. Donnez beaucoup, & vous recevrez beaucoup : & ſur-tout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens-de-*qualité qui ne* font point aſſez de vœux, & qui ne préſentent point aſſez d'offrandes.

ACROS.

C'eſt à quoi nous ne manquerons jamais : c'eſt un devoir trop ſacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis : les Dieux vous maintiennent dans des ſentimens ſi pieux & ſi juſtes ! & comptez que vous proſpérerez, vous, vos enfans, & les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'eſt de quoi nous ſommes sûrs, car vous l'avez dit.



SCÈNE III.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouſe Aglaé,

mais je ne vous en aime pas moins, & nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh, Monseigneur, je ne suis point jalouse; & pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maitresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; & Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis seulement fâchée que ce jeune-homme soit élevé par ce vilain Socrate, & qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite. Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime & la belle Aglaé sont fort-mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère Madame Drixa, que Mélitus & moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu & la divinité, & qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agaton, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens. Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, & que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse-pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune-

homme. Mais comment Agaton a-t-il pu laisser la fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes-gens, & qui les empêche de fréquenter les courtisanes & les saints mystères ?

ANITUS.

Agaton était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres & sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres ; qui sont d'un autre siècle & d'une autre partie ; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, sécouru l'humanité, cultivé l'amitié, & étudié la philosophie ; de ces gens qui prétendent insolemment que les Dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf ; de ces raisonneurs impitoyables, qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes & de mes honneurs.

DRIXA.

Diable ! voilà qui est sérieux, cela.

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle, je vais lui parler sous ces portiques, & conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici ; vous lui faites trop d'honneur ; je vous laiſſe, & je vais parler de mon jeune-homme à Xantippe.

ANITUS.

Les Dieux vous conduiſent, ma chère Drixa ; ſervez-les toujours, gardez-vous de ne croire qu'un ſeul Dieu, & n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perſe.



SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

EH, bonjour, mon cher Socrate, le favori des Dieux & le plus ſage des mortels. Je me ſens élevé au-deſſus de moi-même, toutes les fois que je vous vois ; & je reſpecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je ſuis un homme ſimple, dépourvu de ſcience ; & plein de faibleſſes comme les autres. C'eſt beaucoup ſi vous me ſupportez.

ANITUS.

Vous ſupporter ! je vous admire : je voudrais vous reſſembler, s'il était poſſible : & c'eſt pour être plus ſouvent témoin de vos vertus, pour entendre plus ſouvent vos leçons, que je veux épouſer votre

belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agaton, qui était mon ami, c'est-à-dire beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable & vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu par ce même testament de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, & cette discrétion, sont dignes de votre belle ame. Mais on sait assez qu'Agaton était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, & qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme

vous : mais ce n'eſt pas à moi de gêner les ſentimens d'Aglaé. Je lui ſers de père, je ne ſuis point ſon maître : elle doit diſpoſer de ſon cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui ; ſi elle écoute vos propoſitions, je ſouſcris à ſes volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le conſentement de Xantippe, votre femme ; ſans-doute elle eſt inſtruite des ſentimens d'Aglaé : ainſi je regarde la choſe comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choſes comme faites, que quand elles le ſont.

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

VENEZ, belle Aglaé, venez décider de votre ſort. Voilà un monſeigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui s'offre pour être votre époux. Je vous laiſſe toute la liberté de vous expliquer avc lui. Cette liberté ſerait gênée par ma préſence. Quelque choix que vous faſſiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(*il ſort.*)

AGLAÉ.

Ah ! généreux Socrate, c'eſt avec bien du regret que je vous vois partir.

AGLAÉ.

Rien n'eſt plus vrai encore.

ANITUS.

C'eſt ſans-doute la crainte de me déplaire, qui ſuſpend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non aſſurément ; car n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenſer les Dieux, en *préférant* un profane comme Sophronime à un miniſtre des autels?

AGLAÉ.

Point-du-tout ; je ſuis perſuadée que *l'Être ſuprême* ſe ſoucie fort-peu que je vous épouſe, ou non.

ANITUS.

L'Être ſuprême! ma chère fille, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut parler : vous devez dire, les Dieux & les Déeſſes. Prenez garde, j'entrevois en vous des ſentimens dangereux, & je ſais trop qui vous les a inſpirés. Sachez que Cérès, dont je ſuis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir mépriſé ſon culte & ſon miniſtre.

AGLAÉ.

Je ne mépriſe ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préſide aux blés, je le veux croire ; mais elle ne ſe mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle ſe mêle de tout. Vous en ſavez trop ; mais



enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue; & j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Ecoutez; je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, & vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas; ne rejettez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe, & que la fortune reste; que les richesses & les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des Dieux & des Déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, & j'espére encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis; non à vous. (*Anitus sort.*)

AGLAÉ *seule.*

Que cet homme redouble mon chagrin! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime; hélas! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets & mon attendrissement.



CHERE Aglaé, je vois Ani
rès, ce méchant homme, cet
crate, sortir d'auprès de vous,
mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui! il est l'ennemi de notre
Je ne m'étonne plus de l'avers
avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONI

Hélas! seroit-ce à lui que
pleurs qui obscurcissent vos yeu

AGLAÉ.

Il ne peut m'inspirer que des
phronime, il n'y a que vous qui
mes larmes.

SOPHRONI

Moi, grands Dieux! moi qu
de mon sang! moi qui vous a

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure, parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, & qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! Non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, & je ne puis vous rendre heureux. J'espérais... mais ma fortune m'a trompée. Je jure que, ne pouvant être à vous, je ne ferai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche, & que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, & de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes & de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.



SCÈNE VII.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O Socrate, mon maître, mon père! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire; c'est vous qui m'avez appris la sagesse, c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen: la belle Aglaé, qui semblait le desirer, me refuse; & en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice. Ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maitresse de ses volontés: son père m'a fait son tuteur, & non pas son tyran; je fesais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé; mais il faut écouter ses raisons: si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux: daignez m'écouter l'un & l'autre. Quand vous eûtes accepté le

testament secret de mon père, sage & généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès-lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, & qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon ame à Xantippe votre femme, & aussi-tôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, & qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien. Si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force ; & par-là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se con-

tenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter; & je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament: mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée; j'ai vu de mes yeux ma misère, l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains, c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, ame tendre, ame sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; une pauvreté noble & laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône: mais si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent. Je vois avec transport germer dans vos cœurs, cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas

à elle, c'eſt à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laiſſé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate, il dit préciſément dans ſon teſtament qu'il me laiſſe pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laiſſé de quoi vivre heureuſe avec le vertueux Sophronime, & qu'il faut que vous veniez tous deux ſigner le contrat tout-à-l'heure.

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

ALLONS, allons, ma fille, ne vous amuſez point aux viſions de mon mari; la philoſophie eſt fort bonne, quand on eſt à ſon aiſe; mais vous n'avez rien, il faut vivre: vous philoſopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puiſſant; homme de crédit; venez ſuivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéiſſe, & vite; c'eſt pour votre bien; ne raiſonnez pas, & ſuivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah! ah! chère Aglaé

SOCRATE.

Laiſſez-la dire, & fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment, qu'on me laiſſe dire ? vraiment, je le prétends bien, & ſur-tout qu'on me laiſſe faire. C'eſt bien à vous avec votre ſageſſe, & votre démon familier, & votre ironie, & toutes vos fadaiſes qui ne ſont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles ! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde, & vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Allons, Aglaé, venez que je vous établiſſe. Et vous qui reſtez là tout étonné, j'ai auſſi votre affaire. Drixa eſt votre fait. Vous me remercierez tous deux; *tout ſera conclu* dans la minute; je ſuis expéditive, ne perdons point de tems: tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui toute ſorte de déférences : il faut lui complaire, puiſqu'on ne peut la corriger. C'eſt le triomphe de la raiſon, de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

DIVIN Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment ſe peut-il qu'Aglaé, dont le père eſt mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot ſi conſidérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaiſſais mieux qu'elle les reſſources de ſon père. Qu'il vous ſuffiſe de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi, je dois le ſecret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'eſt que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge ſur vous les refus d'Aglaé: c'eſt un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh, que peut craindre celui qui fait ſon devoir? Je connais la rage de mes ennemis; je ſais toutes leurs calomnies: mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, & qu'on n'offenſe point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie, ni à la la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'eſt plus vrai ; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en uſage votre héroïque conſtance.



SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

MON bienfaiteur, mon père, *homme au-deſſus des hommes*, j'embraſſe vos genoux. *Secondez-moi*, Sophronime. C'eſt lui, c'eſt Socrate qui nous marie aux dépens de ſa fortune, qui paye ma dot, qui ſe prive pour nous de la plus grande partie de ſon bien. Non, nous ne le ſouffrirons pas ; nous ne ſerons pas riches à ce prix : plus notre cœur eſt reconnaiſſant, plus nous devons imiter la nobleſſe du ſien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je ſuis ſaiſi comme elle ; nous ſentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop, Socrate, pour en abuſer. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous ſoient point à charge. Votre amitié eſt le plus grand des biens, c'eſt le ſeul que nous voulons. Quoi ! vous n'êtes pas riche, & vous faites ce que les puiſſans de la terre ne feraient pas ! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en ſerions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans, vous m'attendriſſez trop.

Écoutez-moi; ne faut-il pas respecter les volontés des morts ? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille ? je lui obéis; je trahirais l'amitié & la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui, par ce nom sacré, vous ordonne de ne me pas accabler de douleur en me refusant... Mais retirez-vous, j'apperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah! que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

VRAIMENT vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre; par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; & vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole ? ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien ? Vingt mille drachmes! justes Dieux, vingt mille drachmes!

SCENE IV.

XANTIPPE *seule.*

Le vieux fou! il faut que je l'estime malgré moi; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui, & quand j'ai bien crié, il m'en impose, & je suis toute confondue: est-ce qu'il y aurait dans cette ame-là quelque chose de supérieur à la mienne?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien, Madame Xantippe, voilà comme vous êtes maitresse chez vous! Fi! que cela est lâche, de se laisser gouverner par son mari! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune! il me le payera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre Madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari; je me suis assez fâchée contre lui; c'est un imbécille, je le sais bien; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice; il fait toutes les sottises possible sans y entendre finesse, & avec tant de probité que cela désarme.

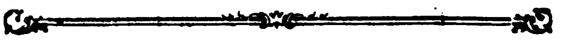
D'ailleurs, il eſt têtu comme un mule. J'ai paſſé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois; non-ſeulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y faſſe?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'apperçois ſous ces portiques ſon bon ami Anitus, & quelques-uns des nôtres; laiſſez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu, je crains que tous gens-*là ne jouent* quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir; car après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.



SCENE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures ſont communes, reſpectable Anitus; vous êtes trahi comme moi. Ce mal-honnête homme de Socrate donne preſque tout ſon bien à Aglaé, uniquement pour vous déſeſpérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'eſt bien mon intention, le ciel y eſt intéreſſé; cet homme mépriſe ſans-doute les Dieux, puiſqu'il me dédaigne. On a déjà intenté contre lui quelques accuſations; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler. Nous le mettrons en danger de ſa vie;

alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, & qu'il vous rende votre beau Sophronime : par-là nous remplirons tous nos devoirs ; il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée ; j'obtiendrai ma maitresse, & vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la Sagesse elle-même : il faut que quelque Divinité vous inspire. Instruisez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les Juges passeront pour aller au tribunal : Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate ; c'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'Aréopage contre moi : mais nous nous réunissons toujours, quand il s'agit de perdre ces faux-sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, Monseigneur ; j'aime l'argent & le plaisir de tout mon cœur : mais en fait de dévotion je ne cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelques dévots du peuple avec vous, & quand les Juges passeront, criez *à l'impiété* !

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner ? nous sommes prêts

ACROS.

Oui, mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

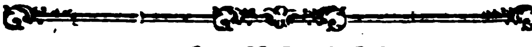
De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux Dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue ; mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai ; c'est le sûr moyen de gagner le ciel, & sur-tout de vivre heureux sur la terre.



SCENE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés ?



NONOTI.

J'ai travaillé, Monſeigneur; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui; il eſt confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il eſt perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel : vous pourriez laſſer la patience de la cour.

NONOTI.

Monſeigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'ame eſt une quinteſſence infuſe, que les queues ont été données aux animaux pour chaſſer les mouches, que Cérès fait des miracles : & que par conſéquent Socrate eſt un ennemi de l'Etat, qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au ſecond juge, qui eſt un excellent philoſophe : je vous réponds que vous ſerez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monſeigneur, je ne ſuis point ſon ennemi. Je ſuis fâché ſeulement qu'il ait tant de réputation; & tout ce que j'en fais eſt pour la gloire de Cérès, & pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, ſavant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monſeigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuſe adroitement de penſer tout le contraire de ce qu'il a dit; & je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille! Portez cette pièce au quatrième juge: c'eſt un homme qui n'a pas le ſens-commun, & qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monſeigneur, voici mon dernier journal ſur le chaos. Je fais voir adroitement, en paſſant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeuneſſe.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le ſeptième juge, & dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon! voici déjà Mélitus, le chef des Onze, qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui; nous nous connaiſſons trop l'un & l'autre.



SCENE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

MONSIEUR le Juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MELITUS.

Monſieur le Prêtre, il y a long-tems que j'y penſe; uniſſons-nous ſur ce point, nous n'en ferons pas moins brouillés ſur le reſte.



ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux ; mais en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la République.

MELITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici ; je sais que vous êtes un fripon ; vous ne me regardez pas comme un honnête-homme : je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre ; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge : mais Socrate peut nous faire tort à l'un & à l'autre en nous démasquant ; nous devons donc commencer vous & moi par le faire-mourir, & puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS *à part.*

On ne peut mieux parler.... Hom ! que je voudrais tenir ce coquin d'Aréopagite sur un autel, les bras pendans d'un côté & les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, & consulter son foie tout à mon aise !

MELITUS *à part.*

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geole, & lui faire-avaler une pinte de ciguë à mon plaisir ?

ANITUS.

Or çà, mon cher ami ! voilà vos camarades qui avancent ; j'ai préparé les esprits du peuple.

MELITUS.

Fort bien, mon cher ami ! comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment, mais rancune tenant toujours.

SCENE IX.

ANITUS, MELITUS, quelques JUGES d'Athènes qui paſſent ſous les portiques. (*Anitus parle à l'oreille de Mélitus.*)

DRIXA, TERPANDRE & ACROS *enſemble.*

JUSTICE, juſtice! ſcandale, impiété! *juſtice*, juſtice! irréligion, impiété! juſtice!

ANITUS.

Qu'eſt-ce donc, mes amis? de quoi *vous plaignez*-vous?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Juſtice au nom du peuple!

MELITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE & ACROS.

Contre Socrate.

MELITUS.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on ſe plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en ſais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour ſe marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeuneſſe.

DRIXA.

C'eſt un impie; il n'a point offert de gâteaux à

Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or & trop d'argent inutiles dans ce temple ; que les pauvres meurent de faim, & qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui, il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois ; cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique ; il nie la pluralité des Dieux ; il est déiste ; il ne croit qu'un seul Dieu ; c'est un athée.

Tous TROIS *ensemble.*

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MELITUS.

Voilà des accusations très-graves, & très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce vous nous dites.

ANITUS.

L'État est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans-doute ; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MELITUS.

Sur le hibou de Minerve ! O Ciel ! n'êtes-vous pas d'avis, Messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure ?

LES JUGES *ensemble.*

Oui, en prison ; vite en prison.

MELITUS.

Huissiers, amenez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah ! il faut du moins l'entendre ; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'eſt ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne ſe pas laiſſer ſurprendre à ce qu'il dira ; car vous ſavez que ces philoſophes ſont d'une ſubtilité diabolique ; ce ſont eux qui ont troublé tous les États où nous apportions la concorde.

MELITUS.

En priſon, en priſon.



SCENE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE *enchaîné*, VALETS DE VILLE.

XANTIPPE.

EH ! miſéricorde ! on traîne mon mari en priſon : n'avez-vous pas honte, Meſſieurs les Juges, de traiter ainſi un homme de ſon âge ? quel mal a-t-il pu faire ? il en eſt incapable ; hélas ! il eſt plus bête que méchant (*a*). Meſſieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'eſt que de doter des filles. Que je ſuis malheureuſe !

(*a*) On prétend que la ſervante de *La Fontaine* en diſait autant de ſon maître : ce n'eſt pas la faute de M. *Thompſon*, ſi *Xantippe* l'a dit avant cette ſervante. M. *Thompſon* a peint *Xantippe* telle qu'elle était ; il ne devait pas en faire une *Cornélie*.

SOPHRONIME.

Ah ! Messieurs, respectez sa vieillesse & sa vertu; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste & le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MELITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi, est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers : je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre; & puisque je vois en vous tant de reconnaissance & tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre, ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, & ma volonté doit y être.

MELITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous; il vous poussent des argumens jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais

me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, & ordonnez que sa femme & ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus ; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCENE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

SOCRATE.

Vous avec donc un cœur ?

ANITUS.

Oui, je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Écoutez ; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre ame intrépide & sublime ; c'est

tout aux yeux de ceux qui chériſſent comme moi votre vertu. Croyez-moi ; de quelque philoſophie que votre ame ſoit armée, il eſt dur de périr par le dernier ſupplice. Ce n'eſt pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, ſera flétrie dans tous les ſiècles. Non-ſeulement tous les dévots & toutes les dévotes riront de votre mort, vous inſulteront, allumeront le bûcher ſi on vous brûle, ſerreront la corde ſi on vous étrangle, broieront la ciguë ſi on vous empoiſonne ; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aiſément détourner de vous une fin ſi funeſte ; je vous réponds de vous ſauver la vie, & même de vous faire-déclarer par les juges le plus ſage des hommes, ainſi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon ; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupile Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend ; nous ferons aiſément caſſer ſon mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieilleſſe paiſible & honorée, & les Dieux & les Déeſſes vous béniront.

SOCRATE.

Huiſſiers, conduiſez-moi en priſon ſans tarder davantage. (*On l'emmène.*)

ANITUS.

Cet homme eſt incorrigible, ce n'eſt pas ma faute ; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher : il faut l'abandonner à ſon ſens réprouvé, & le laiſſer mourir impénitent.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.



SCENE PREMIÈRE.

LES JUGES *assis sur leur tribunal*, SOCRATE *debout*.

UN JUGE *à Anitus*.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MELITUS.

Silence. Ecoutez, Socrate; vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des Dieux, d'être hérétique, déiste & athée : répondez.

SOCRATE.

Juges Athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens, comme j'ai toujours tâché de l'être; à répandre votre sang pour la patrie, comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, & sur-tout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, & à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des Dieux est d'une discus-

difcuffion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aifément.

Juges Athéniens, il n'y a qu'un DIEU.

MELITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah le fcélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un DIEU, vous dis-je. Sa nature eft d'être infini; nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes céleftes, tournez-les vers la terre & les mers : tout fe correfpond, tout eft fait l'un pour l'autre ; chaque être eft intimement lié avec les autres êtres; tout eft d'un même deffein; il n'y a donc qu'un feul architecte, un feul maître, un feul confervateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puiffans & plus éclairés que les hommes; & s'ils exiftent, ce font des créatures comme vous; ce font fes premiers fujets, & non pas des dieux: mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils exiftent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu & un Père. Ce Dieu n'a pas befoin de Mercure & d'Iris pour nous fignifier fes ordres: il n'a qu'à vouloir, & c'eft affez. Si par Minerve vous n'entendiez que la fageffe de Dieu, fi par Neptune vous n'entendiez que fes lois immuables, qui élèvent & qui abaiffent les mers, je vous dirais: Il vous eft permis de révérer Neptune & Minerve, pourvu que dans ces emblêmes vous n'adoriez jamais que l'Être éternel, & que vous ne donniez pas occafion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimathias impie !

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique : la morale est son essence. Adorez, & ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, & qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont im[illegible]reuses. C'est insulter la Divinit[illegible]ait commis avec une femme, [illegible] que ce puisse être, ce que nous appe[illegible]mmes un adultère. C'est décourager le r[illegible]mes, d'oser dire que pour être un grand-h[illegible] être né de l'accouplement mystérieux [illegible] d'une de vos femmes ou filles. Miltiade[illegible] Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien, peut-être, Persée, Hercule & Bacchus ; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu, que de chercher à lui plaire, & d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MELITUS.

Que de blasphêmes & d'insolences !

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités ! on ne sait ce qu'il veut dire.

MELITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens ; ce n'est pas là ce qu'il nous faut : répondez net & avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve ?

SOCRATE.

Juges Athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous propofez des chofes ridicules à croire, trop de gens alors fe déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont affez d'efprit pour voir que votre doctrine eft impertinente; mais ils n'en ont pas affez pour s'élever jufqu'à la loi véritable: ils favent rire de vos petits Dieux, & ils ne favent pas adorer le DIEU de tous les êtres, unique, incompréhenfible, incommunicable, éternel, & tout-jufte, comme tout-puiffant.

MELITUS.

Ah le blafphémateur! ah le monftre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous auffi.

UN JUGE.

Nous fommes plufieurs qui ne fommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé Nous croyons que les hommes feraient plus juftes & plus fages, s'ils penfaient comme lui: & pour moi, loin de le condamner, je fuis d'avis qu'on le récompenfe.

PLUSIEURS JUGES.

Nous penfons de même.

MELITUS.

Les opinions femblent fe partager.

ANITUS.

Meffieurs de l'Aréopage, laiffez-moi interroge

Socrate. Croyez-vous que le ſoleil tourne, & que l'Aréopage ſoit de droit divin ?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire ces *queſtions* ; mais je ſuis en droit de vous enſeigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la ſociété que ce ſoit la terre qui tourne : mais il importe que les hommes qui tournent avec elle ſoient juſtes. La vertu ſeule eſt de droit divin, & vous & l'Aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illuſtres & équitables Juges, faites-ſortir Socrate. (*Mélitus fait un ſigne. On emmène Socrate. Anitus continue:*) Vous l'avez entendu, auguſte Aréopage, inſtitué *par* le ciel : cet homme dangereux nie que *le* ſoleil *tourne*, & que vos charges ſoient de droit divin. Si ces horribles opinions ſe répandent, plus de magiſtrats, & plus de ſoleil : vous n'êtes plus ces juges *établis* par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'Etat, vous ne devez plus juger que ſuivant les lois ; & ſi vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Puniſſez la rébellion, vengez le *ciel & la* terre. Je ſors. Redoutez la colère des Dieux, ſi Socrate reſte en vie. (*Anitus ſort, & les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus ; c'eſt un homme trop à craindre. S'il ne s'agiſſait que des Dieux, encore paſſe.

UN JUGE *à celui qui vient de parler.*

Entre nous, Socrate a raiſon ; mais il a tort d'avoir

raifon fi publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès & de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'Aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où eft le mal après tout d'empoifonner un philofophe, fur-tout quand il eft laid & vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injuftice à condamner Socrate, c'eft l'affaire d'Anitus, ce n'eft pas la mienne; je mets tout fur fa confcience: d'ailleurs il eft tard, on perd fon tems. A la mort, à la mort, & qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il eft hérétique & athée; à la mort, à la mort.

MELITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les Dieux foient bénis, la pluralité eft pour la mort. Socrare, les Dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'enfuive.

SOCRATE.

Nous fommes tous mortels, la nature vous condamne à mourir tous dans peu de tems; & probablement vous aurez tous une fin plus trifte que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas font plus douloureufes qu'un gobelet de ciguë. Au refte, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE, *fortant.*

Certainement cet homme-là méritait une penfion de l'Etat, au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela eſt vrai; mais auſſi de quoi s'aviſait-il de ſe brouiller avec un prêtre de Cérès ?

UN AUTRE JUGE.

Je ſuis bien aiſe après tout de faire-mourir un philoſophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'eſprit, qu'il eſt bon de mater un peu.

UN JUGE.

Meſſieurs, un petit mot : ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire-mourir tous les géomètres qui prétendent que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits? Ils ſcandaliſent étrangement la populace occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première ſeſſion. Allons dîner. (b)

SCÈNE II.

SOCRATE *ſeul.*

DEPUIS long-tems j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à préſent, c'eſt que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens & interrompre la douceur du recueillement de mon ame; je ne dois m'occuper que de l'Être ſuprême, devant

(d) Au XVI[e] ſiècle il ſe paſſa une ſcène à peu-près ſemblable, & un des Juges dît ces propres paroles : *A la mort, & allons dîner.*

qui je dois bientôt paraître... Mais la voilà : il faut fe réfigner à tout.



SCENE III.

SOCRATE, XANTIPPE & *les* DISCIPLES *de Socrate.*

XANTIPPE.

EH bien, pauvre-homme, qu'eft-ce que ces gens de loi ont conclu ? êtes-vous condamné à l'amende ? êtes-vous banni ? êtes-vous abfous ? Mon Dieu ! que vous m'avez donné d'inquiétude ! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une feconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois ; je vous en réponds ; ne foyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers difciples, mes amis.

CRITON *à la tête des difciples de Socrate.*

Vous nous voyez auffi alarmés de votre fort que votre femme Xantippe ; nous avons obtenu des juges la permiffion de vous voir. Jufte Ciel ! faut-il voir Socrate chargé de chaînes ! Souffrez que nous baifions ces fers que vous honorez, & qui font la honte d'Athènes. Eft-il poffible qu'Anitus & les fiens aient pu vous mettre en cet état ?

SOCRATE.

Ne penfons point à ces bagatelles, mes chers amis ; & continuons l'examen que nous fefions hier de l'immortalité de l'ame. Nous difions, ce me femble, que

rien n'eſt plus probable & plus conſolant que cette idée. En effet la matière change, & ne périt point: pourquoi l'ame périrait-elle? Se pourrait-il faire que nous étant élevés juſqu'à la connaiſſance d'un DIEU, à travers le voile du corps mortel, nous ceſſaſſions de le connaître quand ce voile ſera tombé? Non; puiſque nous penſons, nous penſerons toujours: la penſée eſt l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juſte qui récompenſe la vertu, qui punit le crime, & qui pardonne les faibleſſes.

XANTIPPE.

C'eſt bien dit; je n'y entends rien. On penſera toujours parce qu'on a penſé. Eſt ce qu'on ſe mouchera toujours parce qu'on s'eſt mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec ſon *gobelet?*

LE GEOLIER *ou* Valet des Onze, *apportant la taſſe de ciguë.*

Tenez, Socrate, voilà ce que le Sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi! maudit empoiſonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma préſence! je te déviſagerai, *monſtre!*

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme; elle a toujours grondé ſon mari, elle vous traite de même: je vous prie d'excuſer cette petite vivacité. Donnez. (*il prend le gobelet.*)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous eſt-il permis de prendre ce poiſon,

divin Socrate ! par quelle horrible injuftice nous êtes-vous ravi ? Quoi ! les criminels ont condamné le jufte ! les fanatiques ont profcrit le fage ! Vous allez mourir !

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'eft pas ce corps périffable qui vous a aimés, qui vous a enfeignés ; c'eft mon ame feule qui a vécu avec vous, & elle vous aimera à jamais.

(*il veut boire.*)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes, c'eft la règle.

SOCRATE.

Si c'eft la règle, détachez.

(*il fe gratte un peu la jambe.*)

UN DES DISCIPLES.

Quoi ! vous fouriez ?

SOCRATE.

Je fouris en réfléchiffant que le plaifir vient de la douleur. C'eft ainfi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie. (*c*) (*il boit.*)

CRITON.

Hélas ! qu'avez-vous fait ?

(*c*) J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau fermon de *Socrate.* Ces moralités, qui font devenues lieux-communs, font bien ennuyeufes. Les bonnes-gens qui ont cru qu'il fallait faire-parler *Socrate* long-tems, ne connaiffaient ni le cœur humain, ni le théâtre. *Semper ad eventum feftinat* : voilà la grande règle que M. *Thompfon* a obfervée.

XANTIPPE.

Hélas ! c'eſt pour je ne ſais combien de *diſcours ridicules* de cette eſpèce, qu'on fait-mourir ce *pauvre* homme. En vérité, mon mari, vous me fendez *le* cœur, & j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais ; & ce ſont des gens polis qui vous empoiſonnent. Ah, ah ! mon cher mari, ah !

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis ; il ne ſied pas aux diſciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verſer après cette ſentence affreuſe, après cet empoiſonnement *juridique*, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'aſſaſſiner impunément leurs concitoyens ?

SOCRATE.

C'eſt ainſi qu'on traitera ſouvent les adorateurs d'un ſeul DIEU, & les ennemis de la ſuperſtition.

CRITON.

Hélas ! faut-il que vous ſoyez une de ſes victimes ?

SOCRATE.

Il eſt beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs ſatisfait. Il eſt vrai que j'aurais voulu joindre à la conſolation de vous voir, celle d'embraſſer auſſi Sophronime & Aglaé : je ſuis étonné de ne les pas voir

ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne ſont.

CRITON.

Hélas ! ils ignorent que vous avez conſommé l'iniquité de vos juges; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magiſtrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; ſa honte va être publique : Aglaé & Sophronime vous ſauveraient peut-être la vie. Ah, cher Socrate ! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCENE IV & dernière.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, conſolez-vous ; dignes diſciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis ſont confondus ; tout le peuple prend votre défenſe.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalouſie & l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander juſtice de ſon crime, puiſque j'en étais la cauſe.

SOPHRONIME.

Anitus ſe dérobe par la fuite à la fureur du peuple ;

on le poursuit lui & ses complices ; on rend des grâce solemnelles aux juges qui ont opiné en votre faveur Le peuple est à la porte de la prison, & attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas ! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O Ciel ! ô Socrate ! pourquoi obéissiez-vous ?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie ; modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus tems.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment ? il n'est plus tems ! juste Ciel !

SOPHRONIME.

Quoi ! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée !

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse le poison ; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir ; mais l'exemple d'amitié & de grandeur-d'ame que vous donnez au monde, ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on apelle

mon malheur ; il a mis au jour toute la force de votre belle ame. Ma chère Xantippe, ſoyez heureuſe, & ſongez que pour l'être il faut dompter ſon humeur. Mes diſciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philoſophie qui mépriſe les perſécuteurs, & qui prend pitié des faibleſſes humaines. Et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, ſoyez toujours ſemblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous ſommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous !

SOCRATE.

Votre vie eſt précieuſe, la mienne eſt inutile : recevez mes tendres & derniers adieux.... Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand-homme, quand j'y ſonge ! Ah ! je vais ſoulever la nation, & manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puiſſions-nous élever des temples à Socrate, ſi un homme en mérite !

CRITON.

Puiſſe au moins ſa ſageſſe apprendre aux hommes que c'eſt à DIEU ſeul que nous devons des temples.

Fin du Tome VIII.



TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.



	DATE DUE		



	DATE DUE		